7902

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

MÉMOIRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE

TOME LXXX

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE EN AFGHANISTAN

TOM XIII

# LES CHIONITES-HEPHTALITES

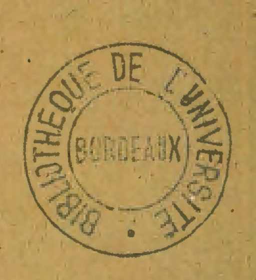
PAR

R. GHIRSHMAN

AVEC LA COLLABORATION DE

M^ME T. GHIRSHMAN




LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1948

Tous droits de reproduction réservés

# LES
# CHIONITES-HEPHTALITES

7902

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

MÉMOIRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE
TOME LXXX

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE EN AFGHANISTAN
TOME XIII

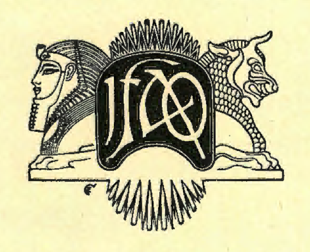
# LES CHIONITES-HEPHTALITES

PAR

R. GHIRSHMAN

AVEC LA COLLABORATION DE

Mme T. GHIRSHMAN







LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1948

Tous droits de reproduction réservés



À LA MÉMOIRE

DE

PAUL PELLIOT

# AVANT-PROPOS.

Au printemps 1943, alors que, révoqué par le gouvernement de Vichy de mon poste de directeur de la Délégation archéologique française en Afghanistan, je me préparais à quitter Kaboul, S. A. R. le Sardar Mohammed Naïm Khan, Ministre de l'Instruction publique d'Afghanistan, me demanda de faire un rapide voyage de prospection dans la région de Kohdāman, au Nord de la Capitale, où des paysans avaient fait quelques trouvailles fortuites.

Un rapide examen du site et des trois monnaies mises au jour avec quelques vases de céramique m'assura qu'il s'agissait de tombes anciennes pouvant remonter à l'époque hephtalite.

Vu les circonstances, notre prospection ne dura que deux jours, et ce laps de temps était évidemment trop court pour qu'un travail approfondi sur le terrain pût être accompli. Rentré à Kaboul avec l'espoir de pouvoir revenir à Setq-Ābād, pour y explorer méthodiquement cette première nécropole identifiée sur le sol afghan, je dus, quelques semaines plus tard, et à mon grand regret, abandonner cette idée. Force m'est de me contenter aujourd'hui de décrire, dans le chapitre premier de ce volume, les résultats plus que modestes que j'ai obtenus au cours d'une seule journée passée sur le terrain.

Si tels furent les résultats dans le domaine archéologique, ils s'avérèrent certainement plus importants dans celui de la numismatique. Après plusieurs semaines de travail, j'ai pu déchiffrer les légendes de deux monnaies dont la clef m'a été donnée par la pièce bilingue (fig. 34). N'ayant à Kaboul pour tout ouvrage traitant la numismatique hephtalite que le *Manuel* de de Morgan, je me suis trouvé devant la tâche de reprendre le travail, assez limité d'ailleurs, qui fut fait par mes devanciers, en me servant des dessins des médailles reproduits dans ce volume. Ainsi naquit la première partie de ce volume. C'est après mon arrivée au Caire seulement, que j'eus

la possibilité de revoir et d'améliorer mes lectures d'après les clichés reproduits dans des ouvrages qui m'étaient inaccessibles à Kaboul.

Mon idée première avait été de réunir dans ce volume toutes les médailles hephtalites connues ou conservées dans des collections officielles ou privées, et à cet effet je me suis adressé au British Museum, au Musée de l'Ermitage, à celui de Calcutta, et à F. D. J. Paruck, pour avoir des moulages ou des photographies. Malheureusement pour moi, toutes les collections se trouvaient être évacuées et inaccessibles, de sorte que trois photographies seulement des pièces de l'Ermitage me furent communiquées. Je ne peux donc pas prétendre avoir réuni ici tous les monuments numismatiques hephtalites, et il est fort probable que d'autres pièces inédites et non encore identifiées se trouvent parmi des pièces sassanides dans les collections.

Un jour viendra sans doute où une exploration méthodique de la nécropole de Setq-Ābād — qui donnera peut-être d'autres monuments écrits que des monnaies — pourra compléter cette première tentative d'aborder le problème des Chionites-Hephtalites dans tout son ensemble.

Je désire avant tout présenter ici mes respectueux remerciements à S.A.R. le Sardar Mohammed Naïm Khan, Ministre de l'Instruction publique, pour m'avoir donné la possibilité de faire ce voyage de prospection et d'étudier les objets mis au jour dans la nécropole, et qui servirent de point de départ à ce mémoire.

Ma très vive gratitude va à S. A. R. le Prince Pierre de Grèce qui m'a fait le grand honneur de me communiquer ses observations sur la polyandrie au Tibet, sujet de ses recherches dans ce pays qu'il explora en compagnie de S. A. R. la Princesse Irène, pendant plusieurs mois des années 1938-1939, et qui m'a autorisé à les utiliser dans cette étude.

Je renouvelle ici l'expression de ma grande reconnaissance à M. Ch. Kuentz, le Directeur de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, dont la large hospitalité dans cette belle institution m'a permis de mener à bien la publication de mes travaux en Afghanistan.

L'expression de mes remerciements va à M. A. Bikov, Conservateur du Cabinet des Médailles du Musée de l'Ermitage, pour l'envoi des photographies des pièces inédites.



Mon ami Ahmed Ali Kohzad, le savant directeur du Musée de Kabul, qui m'a inlassablement prodigué son précieux concours, laisse chez moi le meilleur souvenir de sa collaboration.

Je ne voudrais pas omettre de remercier M. G. Mettler, le chef de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale.

Que ma femme, mon unique aide pendant les années de guerre, à qui je dois tous les dessins et l'index de ce volume, trouve ici l'expression de ma gratitude.

Le Caire, septembre 1946.

# INTRODUCTION.

Plus les fouilles archéologiques s'éloignent des côtes de la Méditerranée pour pénétrer vers le cœur de l'Asie centrale, plus s'ouvre devant les chercheurs le passé des peuples que, suivant l'heureuse expression de René Grousset, nous appellerons les peuples de l'« Iran extérieur ». Pendant près de deux millénaires, ce monde évoluait entre l'occident gréco-romain et le lointain Est chinois, se mouvant dans la vaste aire des immenses steppes eurasiques, depuis les plaines de la Russie du Sud jusqu'à l'embouchure de l'Indus, et des monts Zagros à la Grande Muraille.

A une cadence irrégulière, sporadiquement, par vagues successives subordonnées au réveil d'autres groupements humains, les solitudes de l'Asie centrale (où probablement un jour on arrivera à identifier le *home* des Iraniens) les déversaient dans la direction de l'Ouest.

Une de leurs plus anciennes poussées fut celle qui les amena à s'installer sur le Plateau iranien où ils arrivèrent dès la fin du IIe millénaire avant l'ère chrétienne, et, c'est à leurs tribus, qui se fixèrent bientôt sur ce sol qu'ils occupent encore de nos jours, que nous avons attribué la nécropole B de Sialk, explorée par nous voilà bientôt quinze ans.

Pendant près de mille ans qui suivirent, l'Asie centrale ne semble pas avoir eu de convulsions ayant rejeté des Iraniens dans la même direction, et il faut attendre la fin du premier millénaire avant J.-C. pour assister à l'arrivée d'une nouvelle vague de ce peuple qui suivit, probablement, la même voie. Les nouveaux envahisseurs mettent fin au royaume gréco-bactrien et, puisque le Plateau est solidement occupé et que sa route se trouve barrée, ils s'étendent au Sud de l'Hindou-kouch et pénètrent dans l'Inde. C'est le mouvement des Sakas et des Yuetche. Ceux-là formeront un royaume de courte durée dans l'Inde du Nord-Ouest, et ceux-ci érigeront, peu après, le royaume des Kouchans, à qui nous avons consacré le précédent volume de ces *Mémoires.*

Enfin, cinq siècles plus tard, un nouveau mouvement amène dans le même bassin de l'Oxus et de l'Yaxartes, les tribus des Kidarites ou Petits Kouchans, ainsi que celles des Chionites-Hephtalites. Les premiers tenteront de reconstituer l'ancien empire kouchan terrassé par les Sassanides, mais après une durée éphémère ils disparaîtront sous les coups des Chionites qui, à leur tour, créeront pour une durée de deux siècles leur propre royaume.

Cherche-t-on à mesurer l'amplitude de ces trois grands mouvements de migration des tribus iraniennes, on sent nettement que la puissance de chacun d'eux va en décroissant, que

la tempête qui les suscite diminue d'intensité et que le volume même des éléments mis en marche baisse en nombre. Mais plus la date des événements se rapproche de nous, plus le nombre de sources historiques les concernant augmente, et plus augmente la confusion et la contradiction à propos de ces peuples, de leur origine, de leurs déplacements et de leurs réalisations. C'est pourquoi la science moderne s'arrêta sur l'hypothèse que les Hephtalites étaient d'origine turco-mongole (plutôt mongole que turque) et les a dissociés des Chionites qu'elle mentionne à peine.

C'est à cette vague iranienne, la dernière en date, qu'est consacré le présent mémoire. Nous nous sommes efforcé d'utiliser le maximum de sources anciennes, aussi bien orientales qu'occidentales, qui nous étaient accessibles, mais à la base de notre étude se trouvent nos lectures des légendes et des médailles de ce peuple et le classement du matériel numismatique, d'une importance capitale pour l'histoire de l'époque.

Nous ne sommes pas des pionniers sur cette voie. Déjà A. Cunningham, en publiant pour la première fois un ensemble important de monnaies des « Huns Blancs », proposa la lecture des légendes de certaines pièces [1]. Cette tentative fut suivie de celle de E. Specht, qui, toutefois, partant du point de vue que l'écriture de ces monnaies se lisait de droite à gauche, embrouilla la solution et retarda plus qu'il ne fit avancer la science [2]. Il fallait attendre près d'un tiers de siècle pour voir paraître, précédée d'une courte note [3], l'étude de H. Junker, qui marque certainement un pas en avant dans la lecture de quelques courtes légendes telles que SRI BAGO, SRI ŠAHO, IAPGU, mais une sorte d'idée fixe de voir dans la plupart des légendes les noms des pays où habitaient les Hephtalites (Khottal, Wakhān, Šugnān) amortit et faussa son effort [4]. Simultanément, et dans la même année, parut l'ouvrage de E. Herzfeld, qui, quoique consacré à la numismatique des princes sassanides qui gouvernèrent le royaume kouchan, marqua un progrès par la lecture du nom des Chionites [5]. Enfin, le dernier travail en date est celui de J. Walker dont l'effort fut porté exclusivement sur les monnaies à légendes hephtalites des gouverneurs arabes [6].

Un renseignement de grande importance que fournissent les monnaies hephtalites est que leur peuple s'appelait Chionite, et que les Hephtalites n'en représentaient qu'une branche. Et, puisque l'histoire connaît les Hephtalites et mentionne à peine les Chionites, nous avons cru utile d'adopter le terme de « Chionites-Hephtalites », dont le sens est le même que celui de Perses-Arsacides et de Perses-Sassanides.

La seconde mise au point que permirent de faire les monnaies chionites est l'établissement, grâce aux formes des couronnes des effigies royales, d'une chronologie plus serrée. Ceci nous permit de démontrer que les Hephtalites se trouvaient déjà dans la Bactriane depuis le milieu du IV^e siècle de l'ère chrétienne.

(1) *Later Indo-Scythians, N. C.,* 1894, p. 276.

(2) *Du déchiffrement des monnaies sindo-ephtalites, J. A.,* 1901, p. 487-523.

(3) H. Junker, *Zur Lesung der Hephtaliten-Münzen, O. L. Z.,* 1926, p. 877.

(4) Idem, *Die hephtalitischen Münzinschriften, Szb. A. W. B.,* 1930, p. 641-662.

(5) *Kushano-Sasanian Coins, Memoirs of the Archaeological Survey of India,* N° 38, 1930.

(6) *A Catalogue of the Arab-Sasanian Coins,* London 1941.



Enfin, partant de la lecture des légendes des monnaies, et nous appuyant sur les sources historiques, nous avons tenté de démontrer que les Chionites appartenaient à la grande famille des peuples iraniens, que leur migration fut provoquée par la poussée d'éléments ethniques différents, et que leur pénétration dans le bassin de l'Yaxartes et de l'Oxus doit être considérée comme la dernière et la plus faible vague des Iraniens qui ont été rejetés du Turkestan chinois. En effet, l'histoire n'enregistrera plus, après les Chionites-Hephtalites, d'autres mouvements d'Iraniens à des dates plus récentes, mais après eux, et les suivant de très près, apparaîtront les Huns qui poursuivront leur poussée droit vers l'Ouest. Deux siècles plus tard, ce sera le tour des Turcs occidentaux qui, après avoir écrasé le royaume des Jouan-jouan (Avares) d'origine mongole, et celui des Hephtalites d'origine iranienne, créeront sur les ruines des deux puissances anéanties un royaume qui aura une durée très éphémère.

La Kachgarie n'éjectera plus d'éléments iraniens en dehors de ses frontières après les Chionites-Hephtalites. Les restes de ceux-là se conserveront sur place, et, après avoir contribué, tard dans le moyen âge, à l'éclosion de leur civilisation locale, fortement imprégnée de bouddhisme, finiront par disparaître, absorbés par les peuples d'origine turco-mongole.

# CHAPITRE PREMIER.

## NÉCROPOLE DE SETQ-ĀBĀD.

Lorsqu'on quitte Kaboul et qu'on dépasse au Nord le col de Keir-Khānē, on débouche dans la belle plaine de Kohdāman où, à son extrémité septentrionale, on atteint, après avoir parcouru environ 60 kilomètres, la ville de Tcharikār. Peu après, la route bifurque : celle qui mène à Bāmiyān et vers la Bactriane tourne à gauche et s'engage dans la vallée du Ghorband. Une autre traverse cette rivière et son affluent le Salang, et, près du point de jonction du Shoutoul et du Panjshīr, mène au bourg de Golbahar, lieu de promenades printanières des habitants de Kaboul. Un dernier pont sur le Panjshīr, et la route qui va à Nadjrao passe par une série de gais villages noyés dans la verdure. Après un parcours d'environ 18 kilomètres, on arrive au site de Setq-Ābād qui se trouve donc sur la rive gauche du Panjshīr, à environ 6 à 7 kilomètres à vol d'oiseau de Bégram, et face à la montagne de Koh-i-Pahlavān où, à Chotorak, la mission Hackin a mis au jour des installations bouddhiques.

« Comme la plupart des plaines, celle du Kapiça représente le lit incurvé d'un ancien lac. Quand, aux temps géologiques, la nappe d'eau qui couvrait le pays s'est enfin frayé un passage à travers les montagnes qui la bordaient et s'est brusquement déversée dans l'Indus, elle a naturellement affouillé davantage la partie de son bassin la plus voisine de la brèche d'écoulement. Il en résulte que la portion septentrionale de la plaine est restée partagée entre trois niveaux différents. Au rez-de-chaussée, si l'on peut ainsi dire, s'étalent au milieu de champs périodiquement inondés les lits semés de galets du Ghorband grossi du Salang, et du Panjshīr grossi du Shoutoul. Au premier étage, l'ancien fond du lac borde ces terres basses de ses falaises crayeuses hautes de 10 mètres et davantage : la fertile surface de ce plateau alluvial ne demande d'ailleurs pour se prêter aux cultures que des canaux dérivés des rivières à leur sortie des gorges de l'Hindoukouch. Plus haut encore, s'élève en pente douce le *dasht* pierreux de l'ancienne rive que les canaux ne sauraient atteindre, mais où des torrents entretenus par les neiges jusqu'assez avant dans la saison créent, çà et là, des oasis de verdure. »[1]

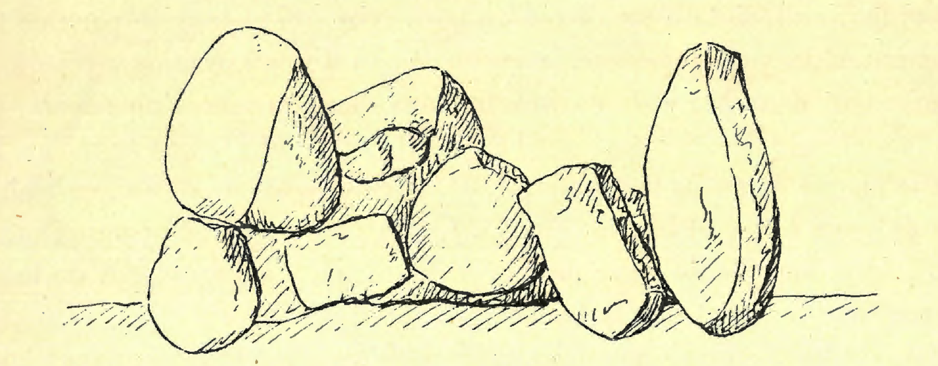
[1] A. Foucher, *Notes sur l'itinéraire de Hiuen-tsang en Afghanistan, Études asiatiques publiées à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'École française d'Extrême-Orient par ses membres et ses collaborateurs,* vol. I, 1925, p. 268.

Les photographies que nous publions sur la planche I, et en particulier le n° 1, donnent une idée de ces trois étages décrits par A. Foucher, et qui, sur la rive gauche du Panjshīr, appartiennent à la province de Kohdāman. Prises du haut de Koh-i-Pahlavān ou « montagne du héros », située à quelque trois kilomètres à l'Est de Bégram, elles montrent au premier plan le cours d'eau avec ses bancs qui ressortent pendant la saison des eaux basses. A quelques centimètres plus haut que le niveau de l'eau, s'étendent les champs qui forment la partie la plus fertile de la région, et les habitations. Plus loin, on distingue la ligne des rebords crayeux et, marqué d'une croix, l'emplacement de la nécropole de Setq-Ābād. C'est le « premier étage » de A. Foucher. Derrière, toujours en remontant, s'étend le *dasht* avec les premiers contreforts de l'Hindou-kouch où la grande tache claire est la colline de Reg-Ravān ou « sables mouvants ». Au fond se dresse la chaîne de l'Hindou-kouch même.

C'est sur la pointe Sud de l'un de ces promontoires crayeux, séparés l'un de l'autre par des lits de torrents qui se jettent dans le Panjshīr pendant la saison de la fonte des neiges, que se trouve la nécropole de Setq-Ābād. A notre arrivée sur le site, nous avons constaté que, sur une superficie de quelque dix mètres carrés, la terre avait été remuée par les paysans et que gisaient çà et là des fragments d'os et de céramique. C'est de cet endroit que proviennent les objets et les monnaies appartenant au mobilier funéraire qui nous avaient été communiqués à Kaboul et qui décidèrent de notre rapide visite du site. Choisissant un endroit sur la bordure immédiate de l'aire déjà fouillée, nous y avons ouvert une tranchée de 1 m. 50 × 0 m. 70. A la profondeur de 0 m. 50 à 0 m. 60, nous avons rencontré un amoncellement de galets de dimensions variées et dont la position (certains se trouvaient sur le champ) ainsi que l'assemblage écartaient, à notre sens, toute idée de formation naturelle (fig. 1). De fait, à 0 m. 20 ou 0 m. 30 sous ces pierres, apparurent les premiers indices de la présence de tombes, en l'occurence un vase en céramique placé contre un crâne. Après un lent et soigneux dégagement, à la fin de la seule journée que nous eûmes la possibilité de passer sur le site, nous étions en présence de deux crânes tournés vers le Nord, et d'un avant-bras portant un bracelet ouvert en bronze. Près de chaque tête se trouvaient deux coupes en bronze placées l'une dans l'autre (fig. 1). Faute de temps, les squelettes n'ayant pu être dégagés en entier, nous n'avons pu identifier leur position ni mettre au jour le mobilier funéraire complet.

L'ensemble des objets de la nécropole de Setq-Ābād, dont une partie fut trouvée par les paysans, ne révèle qu'un ensemble assez modeste, aussi bien par la qualité artistique que du point de vue de la matière. Les coupes en bronze, larges de 0 m. 19 et de 0 m. 17, et profondes de 0 m. 06 et 0 m. 05 (fig. 2, *h*), sont des ustensiles assez semblables aux *piala* usités encore de nos jours dans toute l'Asie centrale. Les formes des vases en terre grise ou rouge ne varient guère de celles qu'on connaît dans la région, à des époques antérieures à la date de la nécropole. Ce sont des pots ou de petites jarres, à fond plat et à ouverture légèrement évasée ; le décor peint, connu sous la seconde dynastie kouchane, n'existe pas, non plus que l'ornementation par estampillage répandue à Bégram dans la ville III. Sur certains, on voit à la naissance du col ou sur l'épaule un léger bourrelet ou une ligne incisée (fig. 2, *d*, *e*, *g*). Un seul pot montre une épaule décorée de lignes circulaires et ondulées accentuées par une suite de petits cercles.





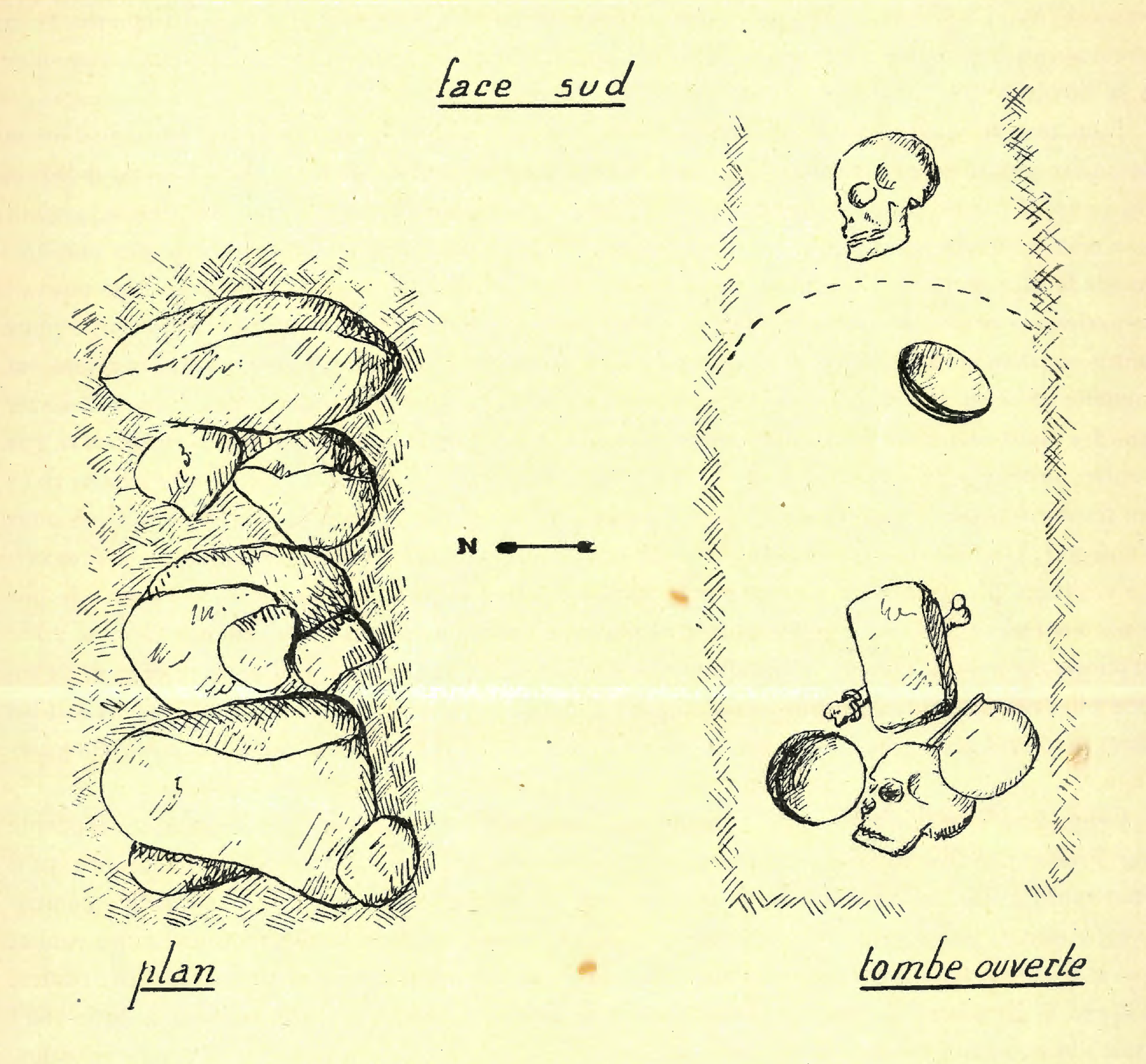




Fig. 1. — Tombe de Setq-Ābād.

Un récipient qui sort de l'ordinaire est un rhyton en terre grise qui se termine par une tête de bouquetin avec une ouverture pratiquée dans la gueule, objet d'une exécution assez grossière.

Les bijoux comprennent deux bracelets en bronze, tous deux ouverts, l'un simple, l'autre aux extrémités repliées et enroulées formant des boucles (fig. 3, *a* et *b*). Une bague en bronze (fig. 3, *c*), une petite plaque de même métal (fig. 3, *d*), et cinq perles de collier, en lapis-lazuli (fig. 3, *e*), en pâte de verre brune et blanche (fig. 3, *f*), en pierre blanche opaque (fig. 3, *g*), en cornaline (fig. 3, *h*) et en pâte de verre mordorée (fig. 3, *i*), n'allongent pas de beaucoup la liste des objets connus provenant de ces tombes.

Avec ce mobilier, furent trouvées trois monnaies hephtalites que nous publions dans le chapitre suivant (fig. 18, 34 et 42) et grâce auxquelles la nécropole peut être attribuée à l'époque de la domination hephtalite au Sud de l'Hindou-kouch et placée à une date qui pourrait remonter à la fin du v^e ou au début du vi^e siècle.

Nous manquons d'éléments de comparaison étant donné que la nécropole de Setq-Ābād est la première identifiée sur le sol afghan. La présence dans la tombe : 1° d'un rhyton — pour lequel les peuples nomades ou semi-nomades de l'Iran, et en particulier de l'« Iran extérieur », avaient une certaine prédilection ; 2° d'un bracelet dont la façon d'orner les extrémités avec des enroulements le rapproche de l'exécution des torques, nous induit à penser que cette nécropole pouvait appartenir à ce peuple nomade. Mais une indication qui paraît être encore plus importante pour notre enquête est le fait que des pierres étaient placées sur la tombe, puisque cette coutume est signalée chez les Hephtalites par les annalistes chinois. En effet, si l'histoire des *Leang* fait savoir que les Hephtalites ensevelissaient leurs morts dans des cercueils de bois, l'histoire des *Wei*, par contre, précise « qu'à la mort d'un Ye-tha (Hephtalite), si la famille est riche, on le dépose dans un tombeau orné de pierres amoncelées ; si elle est pauvre, on se borne à creuser une fosse pour l'enterrer. On enterre avec le corps tous les objets qui étaient à l'usage personnel du défunt »[1]. La coutume d'entasser les pierres sur la tombe est très ancienne et se pratique encore de nos jours en Orient, où son but est plutôt utilitaire, c'est-à-dire d'empêcher, comme il nous a été expliqué, la profanation de la sépulture par des bêtes. Pour l'époque qui nous intéresse, ou un peu plus récente, une coutume semblable est signalée chez les Turcs chez qui les familiers d'un mort plaçaient sur sa tombe autant de pierres qu'il avait tué d'ennemis au cours de sa vie guerrière.

Cependant, il serait curieux de signaler un témoignage sur les mœurs des Hephtalites rapporté par Procope. Après avoir décrit leurs institutions et leur façon de vivre, Procope ajoute qu'il était courant que les nobles de ce peuple fussent entourés de vingt amis, ou plus, leurs commensaux, vivant et partageant leurs richesses, et que, lorsque l'un de ces chefs mourait, la loi voulait que son entourage l'accompagnât dans la tombe[2]. Il serait hasardeux et prématuré de déduire, d'après la présence de deux squelettes dans la même tombe, que l'inhumation à Setq-Ābād avait été collective, et encore plus de penser qu'elle pouvait être d'usage chez les Hephtalites.

[1] E. Specht, *Études sur l'Asie centrale d'après les Historiens chinois*, *J. A.*, 1883, p. 338 et 342. — [2] *De bello persico*, I, 3.



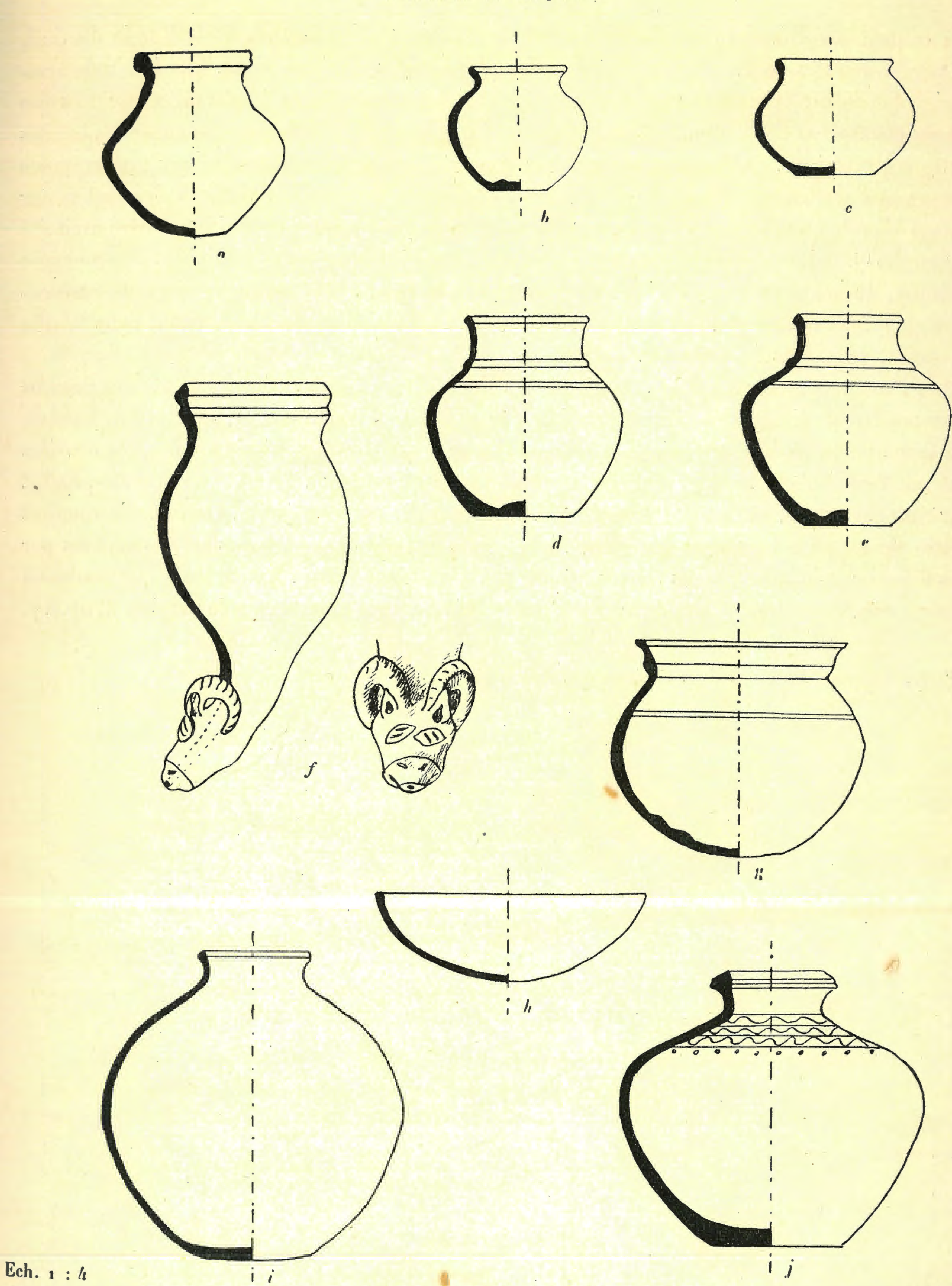



Fig. 2. — Setq-Ābād. Vases en céramique et en bronze.

On connaît par Hérodote l'existence de cette coutume chez les Scythes de la Russie du Sud, et par les fouilles de Woolley, à Our, chez les plus anciens rois sumériens. Une habitude semblable que nous rapportent les sources byzantines existait chez les Turcs, à cette différence près que « près des tombes des khans turcs étaient souvent immolés les chefs des armées ennemies tombés entre leurs mains ». Et Barthold de préciser que cette coutume était fondée sur une croyance propre aux doctrines religieuses chamanistes, et d'après laquelle les victimes devaient rester « dans l'au-delà au service de leurs meurtriers ou de ceux au nom de qui le meurtre avait été accompli » [1]. Cette croyance restera très ancrée dans les idées des peuples d'origine turco-mongole puisque, encore sous Gengis Khan, c'est en son nom que, ayant perdu au siège de Shahr-i-Gholghola, près Bāmiyān, son petit-fils, il ordonna l'exécution de tout être vivant dans la ville conquise, y compris les animaux.

Les témoignages sur la culture matérielle des Hephtalites et de leur époque sont trop pauvres pour omettre de signaler une découverte faite par un habitant de Démazend, faubourg de Kaboul. Au cours de travaux de terrassement entrepris pour la construction d'une maison, les ouvriers ont mis fortuitement au jour un vase contenant une monnaie en bronze. Ce vase, reproduit sur notre figure 4, est un pot sphérique à fond bombé, en terre jaune, couvert d'un enduit rouge sur lequel est peint en blanc un décor : deux grands et deux petits cercles séparés par des fleurons. L'un des grands cercles est marqué d'un signe incisé. La monnaie que contenait ce récipient, et qui semble être du VIe siècle de notre ère, est reproduite dans le chapitre II, fig. 47.

[1] W. Barthold, *Histoire des Turcs d'Asie centrale*, Paris 1945, p. 14.



## DESCRIPTION DES OBJETS

### PROVENANT DE LA NÉCROPOLE DE SETQ-ĀBĀD.

Figure 2.

*a.* Petit pot, terre rouge, lèvre légèrement débordante. Haut. 12 cm. 5 ; panse 13 cm. ; ouv. 8 cm. ; base 4 cm. 5.

*b.* Petit pot, terre grise, pâte et travail soignés. Haut. 8 cm. 5 ; panse 11 cm. ; ouv. 7 cm. 5 ; base 4 cm. 5.

*c.* Petit pot, terre gris-noire. Haut. 8 cm. ; panse 11 cm. ; ouv. 8 cm. ; base 4 cm. 5.

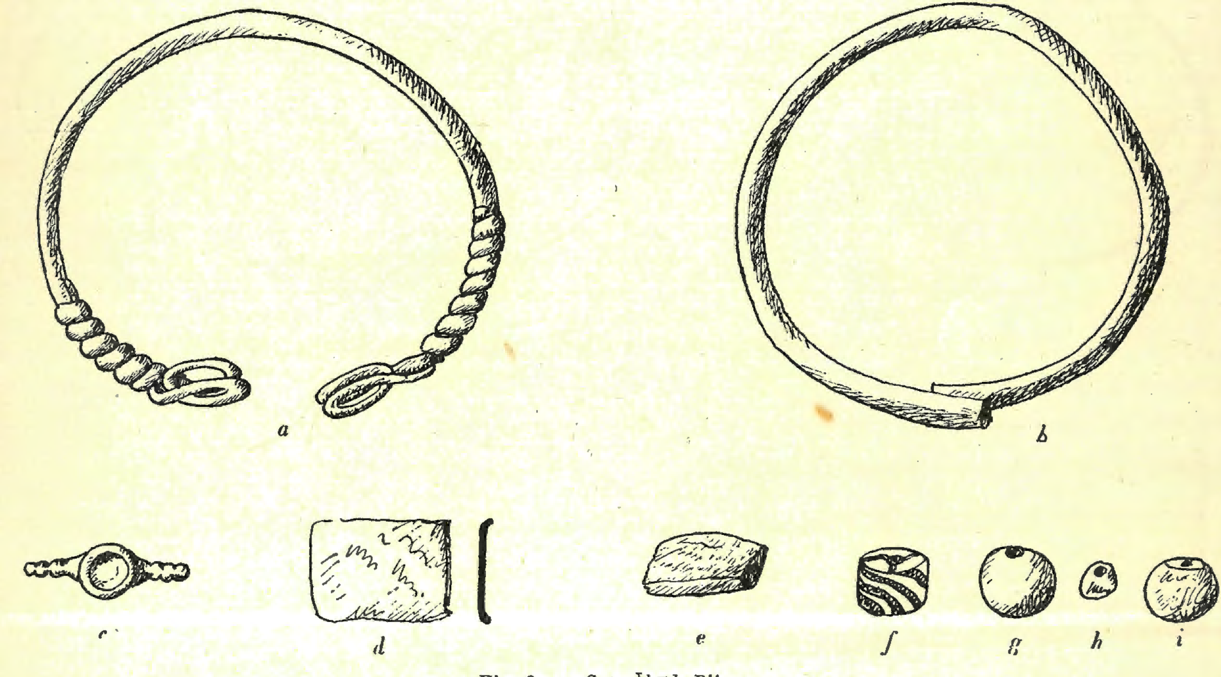



Fig. 3. — Setq-Ābād. Bijoux.

*d.* Pot, terre grise ; décor en bourrelet et en deux stries circulaires. Haut. 14 cm. ; panse 14 cm. ; ouv. 8 cm. ; base 7 cm.

*e.* Pot, terre grise ; décor en deux lignes circulaires incisées sur l'épaule ; la naissance du col marquée d'un bourrelet. Haut. 14 cm. 5 ; panse 15 cm. ; ouv. 7 cm. 5 ; base 6 cm. 5.

*f.* Rhyton, terre grise, pâte fine. Extrémité inférieure décorée d'une tête de bouquetin à oreilles et cornes rapportées et marquée d'incisions ; petite ouverture dans la gueule. Travail plus soigné que dans le reste de la céramique. Haut. 28 cm. ; panse 13 cm. ; ouv. 10 cm.

*g.* Pot, terre rosée ; deux stries sur l'épaule ; lèvre moulurée. Haut. 15 cm. ; panse 17 cm. ; ouv. 14 cm. 5.

*h.* Coupe en bronze sans rebord ni décor.

*i.* Petite jarre, terre grise, forme sphérique. Haut. 20 cm. 5 ; panse 21 cm. ; ouv. 8 cm. ; base 8 cm.

*j*. Cruche, forme sphérique, terre rouge. Goulot étroit à lèvre moulurée. Sur l'épaule, quatre lignes circulaires entre lesquelles serpentent des lignes ondulées incisées. Sous la ligne inférieure, une suite de petites cupules. Haut. 19 cm.; panse 22 cm.; ouv. 6 cm. 5; base 9 cm.

FIGURE 3.

*a*. Bracelet en bronze à extrémités en boucle avec enroulement. Grandeur réelle.
*b*. Bracelet bronze simple. Grandeur réelle.
*c*. Bague en bronze, chaton vide, décor incisé. Grandeur réelle.
*d*. Fragment de plaque en bronze. Grandeur réelle.

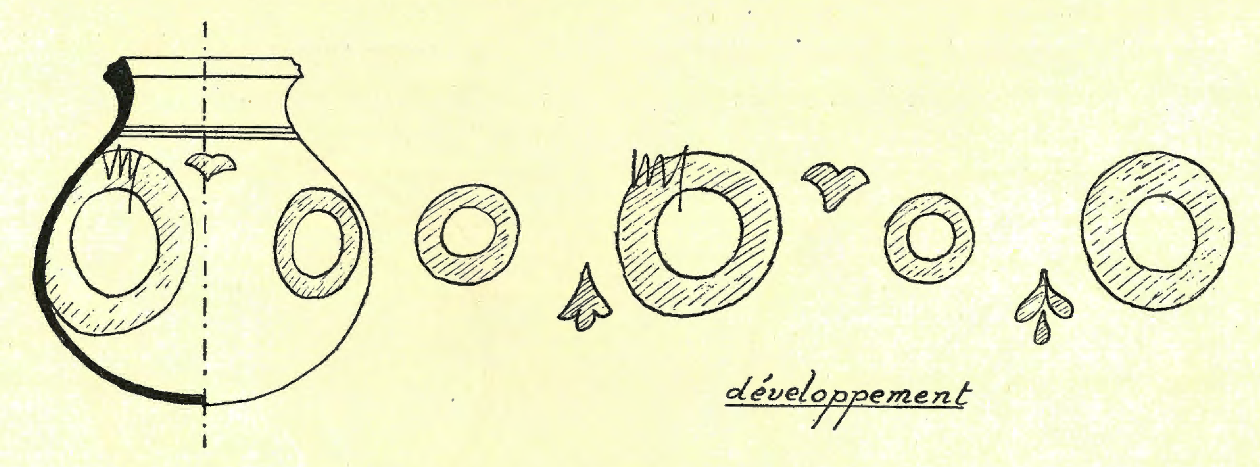



Fig. 4. — Vase en céramique, à décor peint, provenant de Démazend (Kaboul).

*e*. Perle en lapis-lazuli.
*f*. Perle en pâte de verre brune et blanche.
*g*. Perle en pierre blanche opaque.
*h*. Perle en cornaline.
*i*. Perle en pâte de verre mordorée.

FIGURE 4.

Vase provenant de Démazend. Forme sphérique; lèvre très accentuée et coupée en sifflet; légère moulure à la naissance du col. Terre jaune couverte d'un enduit rouge brun posé à coups de pinceaux visibles. Décor en peinture blanche représentant quatre cercles séparés par des motifs en fleurons. Signature du potier (?) incisée à la naissance du col. Exécution supérieure à la céramique de Setq-Ābād. Haut. 18 cm.; panse 17 cm. 5; ouv. 9 cm.

# CHAPITRE II.

# ÉTUDE NUMISMATIQUE.

## ESSAI DE CLASSEMENT DES MONNAIES CHIONITES.

Du point de vue historique et géographique, les monnaies des Chionites peuvent être divisées en trois groupes distincts :

*A*) Émissions des princes qui régnèrent au Nord de l'Hindou-kouch;
*B*) Monnaies susceptibles d'être attribuées aux princes de Bāmiyān;
*C*) Émissions des princes qui régnèrent au Sud de l'Hindou-kouch.

D'autre part, nous introduisons deux groupes supplémentaires de médailles que nous ne croyons pas appartenir aux frappes des Chionites, mais qui, dans toutes les études antérieures sur la numismatique hephtalite, se trouvaient placées avec les monnaies de ceux-ci. Ce sont :

*D*) Les émissions des princes turcs occidentaux qui gouvernèrent le Tokharestan;
*E*) Le groupe de Napkī Malkā.

### A. — ÉMISSIONS DES PRINCES CHIONITES QUI RÉGNÈRENT AU NORD DE L'HINDOU-KOUCH.

Nos 1 et 2. Fig. 5 et 6. Pl. II, 1. Drachme. Æ. Gr. 3,888. Deux pièces provenant du *stūpa* de Hadda.

BIBLIOGRAPHIE : H. WILSON, *Ariana Antiqua*, pl. XVI, 9 et 10. — A. CUNNINGHAM, *Later Indo-scythians, N. C.*, 1894, pl. VII, 1 et p. 276. — H. JUNKER, *Die hephtalitischen Münzinschriften, Sb. K. A. B.*, 1930, p. 655. — E. HERZFELD, *Kushano-Sasanian Coins*, Table I, l. 24 et 25 et p. 19.

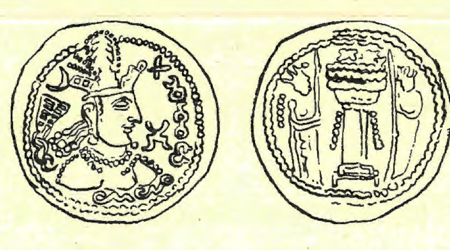
Av. Buste du prince à droite. Couronne crénelée surmontée d'un globe orné d'une rangée de perles; deux minces rubans perlés flottent en partant de la base du globe. Croissant derrière la couronne. Figure glabre. Cheveux abondants; rubans du diadème au-dessus de l'épaule droite. Boucles d'oreille; collier de perles. Dans le champ devant la figure, le signe hephtalite. Cercle de grènetis.

Légende en caractères tokhariens partant du haut à droite et suivant le mouvement de l'aiguille d'une montre :

ΚΤVΛΑΛΦ ΗΙΟΝΟ
« (de) Katūlphe (roi) chionite ».

℞. Autel du feu avec flammes entourant le buste d'une divinité. Deux attenants aux couronnes crénelées face à l'autel, avec épées dégainées. Cercle de grènetis.

La copie des émissions de Châpour II est manifeste, puisque le roi chionite porte la même couronne que le Sassanide, surmontée d'un globe de même forme que le sien et que l'imitation est poussée jusqu'à l'aspect du buste et des vêtements. La particularité de la médaille chionite



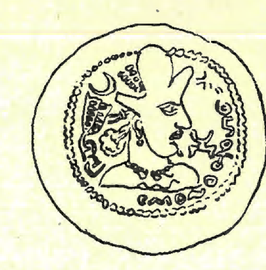
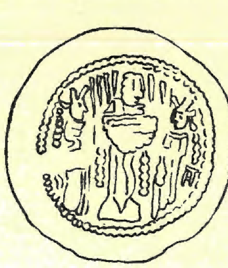



Fig. 5 et 6. — Monnaie de Katūlphe (roi) chionite. (Voir pl. II, 1.)

consiste dans le signe hephtalite, signe que les envahisseurs semblent avoir copié sur les pièces des princes sassanides, rois de Balkh, qui régnèrent sur les anciennes possessions des Kouchans dans la Bactriane (voir fig. 35).

Herzfeld a reconnu dans le second mot de la légende le nom des Chionites, mais il ne donna pas la lecture du premier et émit l'hypothèse qu'il exprimait soit le nom de Grumbatès, roi des Chionites qui combattit avec Châpour II sous les murs d'Amida, soit le titre kagan. On trouvera dans le chapitre IV un autre Katūlphe, qui était, semble-t-il, le dernier roi des Hephtalites.



Fig. 7. — Monnaie d'Hephtal, roi chionite. (Voir pl. II, 2-3.)

N° 3. Fig. 7. Pl. II, 2. Drachme. Æ. Gr. : 3, 498.

Bibliographie : F. D. J. Paruck, *Sasanian Coins,* pl. XI, 244 et p. 350.

Av. Buste du prince à droite. Couronne à triple créneau surmonté d'un globe à la base duquel se détachent deux minces rubans. Diadème avec deux larges rubans qui flottent au-dessus de la touffe de cheveux. Moustache; barbe passée dans un anneau, ce qui était le privilège exclusif des monarques sassanides. Collier de perles. Rubans remontant au-dessus de l'épaule droite. Le buste est formé de quatre lobes, particularité fréquente des monnayages hephtalites du Nord. Face à la figure, dans le champ, le signe hephtalite.



La légende en écriture tokharienne commence en haut à droite et se termine en haut à gauche près du globe

ΗΠΤΑΛ ŠΑΗΟ ΗΙΟ[ΝΟ]
« (de) Hephtal roi chionite ».

℞. Autel du feu avec flammes entourant le buste de la divinité. Deux attenants face à l'autel. Mauvais état de conservation ; peut-être anépigraphe.

Paruck classa cette médaille d'après l'aspect de la couronne parmi les émissions impériales de Châpour II. De fait, de même que les monnaies décrites plus haut, celle-ci imite avec tous les détails, les frappes de Châpour II. On est donc en droit d'admettre que le premier roi qui porta le nom d'Hephtal — nom qui plus tard devint celui du peuple — régnait déjà du temps de Châpour II, donc avant 379. D'autre part, la légende de cette pièce confirme que les Hephtalites appartenaient au peuple des Chionites.



Fig. 8. — Monnaie d'Hephtal, roi chionite. (Voir pl. II, 2-3.)

N° 4. Fig. 8. Pl. II, 3. Drachme. Æ. Gr. 3,652.

Bibliographie : F. D. J. Paruck, *op. cit.*, pl. XIII, 303 et p. 361.

Av. Buste du prince à droite. La coiffure est composée d'un diadème orné au-dessus du front d'un croissant. Sur une calotte basse se dresse une tige avec, à sa naissance, un petit croissant surmonté d'un autre plus grand enserrant un globe piriforme. Sous le grand croissant flottent des rubans perlés. D'autres rubans, plus larges, montent de l'épaule droite encadrant une touffe fournie de cheveux. Grandes boucles d'oreilles ; collier de perles. Vêtement richement orné avec une broche ronde sur la poitrine. Cercle de grènetis.

Légende très barbare en écriture tokharienne, commençant en haut à droite et se terminant en haut à gauche au niveau de l'extrémité des rubans :

ΗΛΠΑΤΑΛ ŠΑΗΟ/ΗΙΟΝΟ
« (de) Hephtal roi chionite ».

℞. Autel du feu enrubané flanqué de deux attenants. Cercle de grènetis. La légende à gauche semble être en pehlvi (*ph*). A droite, en écriture tokharienne : ΒΑΧΛΟ « Balkh », lieu d'émission.

C'est certainement par mégarde que Paruck attribua cette médaille à Yezdegerd I en basant son jugement sur la couronne. Mais celle-ci n'est plus des frappes de Yezdegerd I. A notre sens, elle tient en même temps de la couronne de Yezdegerd II par la forme et l'importance du croissant supérieur, et de celle de Pērōz du début de son règne, par le croissant qui est au-dessus du front et les rubans perlés sous le grand croissant. Le revers n'est pas de Yezdegerd I non

plus : sur les monnaies de ce prince, les deux attenants tiennent chacun une épée dégainée. Sur notre monnaie, ils n'ont pas d'arme à la main tout comme les personnages des revers des premières émissions de Pērōz. Sur celles-ci, de même que sur la monnaie d'Hephtal, leur vêtement descend très bas cachant presque la jambe. L'autel du feu, par sa forme ainsi que par l'aspect de la flamme, à quatre degrés superposés, appartient également aux premières frappes de Pērōz. Il s'ensuit qu'on y reconnaît plus de particularités propres aux monnaies de ce roi sassanide qu'à celles de son prédécesseur. Soulignons toutefois que la technique de la gravure est de beaucoup inférieure à celle des graveurs de Pērōz : elle est plus fuyante, moins nette, privée du modelé qui, sous ce prince, garde encore le souvenir des traditions de la belle époque du monnayage sassanide.

Il faut également faire ressortir que la légende en écriture tokharienne est moins bien exécutée que sur les pièces antérieures et que sur celles qui suivront. Quant à sa composition, elle reproduit le même nom et la même formule que les légendes de la pièce décrite précédemment et qui date de l'époque de Châpour II. Seul le nom propre reçoit ici une vocalisation après les deux premières consonnes.

Toutes ces considérations incitent à attribuer notre médaille à la fin de Yezdegerd II ou aux premières années du règne de Pērōz, à l'époque qui précéda, probablement, sa première guerre avec les Hephtalites. Ceux-ci, depuis déjà près d'un siècle, sont maîtres de la Bactriane et leurs rois font frapper leurs monnaies à Balkh, ainsi que le prouve cette médaille. Ils font donc fonctionner l'atelier qui émettait les *aurei* des princes sassanides, rois kouchans, dont certains portent exactement le même indice monétaire en caractères tokhariens que cette médaille d'Hephtal; et il n'est pas impossible de voir dans les deux lettres pehlvies *ph*, qui figurent à gauche sur le revers, une transcription de la ville de Balkh en pehlvi (*Phl*).

On sait que l'indication des ateliers monétaires ne paraît sur les émissions impériales sassanides que sous Bahrām IV et est gravée au revers à gauche; sous ses deux successeurs, Yezdegerd I et Bahrām V, elle se trouve soit à droite soit à gauche. Mais depuis Yezdegerd II, sa place est fixée définitivement à droite, à quelques exceptions près sous Pērōz. Une lacune semble exister dans notre connaissance des émissions hephtalites, lacune qui s'étendrait entre le début du règne de Yezdegerd I (environ 400) et la fin de Yezdegerd II (environ 450). Toutefois, les deux dernières pièces étudiées, tout en prouvant la présence des Hephtalites dans la Bactriane, démontrent que : 1° ces derniers copiaient assez servilement les frappes des rois sassanides, allant même jusqu'à adopter la forme de leurs couronnes; 2° leurs monnaies portaient depuis Châpour et jusqu'à Pērōz une légende d'une formule invariable sauf en ce qui concerne le nom du roi.

N° 5. Fig. 9. Drachme. Æ. Gr. 4,000; Diam. 27 mm.

Bibliographie : N. E. Vundzettel, *A propos de la numismatique sassanide*. Volume offert à W. Berthold par ses collègues et ses amis. Tachkend, 1927, p. 229-230 et fig. 11.

Av. Buste du roi à droite. Couronne crénelée surmontée d'un croissant enfermant un globe. Rubans flottant au-dessus des deux épaules. Un ou deux cercles de grènetis. Anépigraphe. Mauvais état de conservation ou exécution défectueuse.



℞. Buste du prince à gauche. Long vêtement se croisant sur la poitrine et serré à la taille. Tête de trois quarts; cheveux hérissés; longue moustache. Le bras gauche s'appuie sur la hanche; le bras droit levé tient un trident.

Légende en caractères tokhariens, commençant en haut et à droite et se terminant en haut à gauche :

AKVNA ŠAHO HIONO

« (de) Akūn roi chionite ».

Entre le cou et le bras droit; trois lettres en pehlvi *phl* signifient Pahl ou Balkh, l'atelier d'émission.

Voilà ce qu'écrit Vundzettel à propos de cette pièce unique : « Cette monnaie hautement remarquable de la collection des monnaies sassanides appartenant à l'ancien Emir de Boukhara est entrée dans le Cabinet des Médailles de la Faculté orientale de l'Université de Tachkend. Selon toute probabilité, cette collection provient d'une seule cachette car elle comprend quelques centaines d'exemplaires, tous du roi Pērōz (459-484), des différentes frappes de ce roi et des différents lieux d'émission. » Suit la description de la monnaie où Vundzettel fit l'erreur de croire que le prince tient dans sa main droite une coupe.

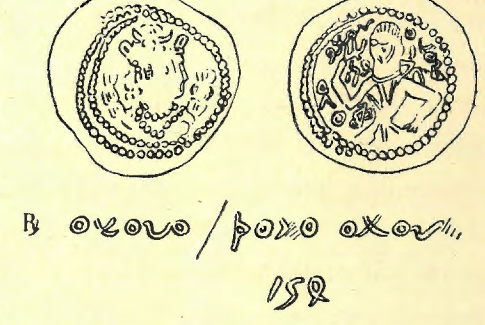


Fig. 9. — Monnaie d'Akūn, roi chionite.

« Le type du revers (que nous considérons comme étant l'avers), poursuit Vundzettel, ressemble aux monnaies de Yezdegerd II. Mais à en juger d'après l'aspect actuel, la pièce a dû : soit être frappée à deux reprises, soit être exécutée par des artisans barbares qui imitèrent un échantillon sassanide ou les deux ensemble. Toutefois, le poids exact, qui correspond au standard sassanide et se rapproche de celui des grands dirhems de Bahrām V, ainsi que la pureté du métal, ne permettent pas de douter que nous nous trouvons en présence d'un monument numismatique. » La note 1 précise qu'il est impossible de savoir d'une façon certaine quel est l'avers et, se basant sur le fait que le côté à légende semble être d'une exécution plus barbare que celui du buste, l'auteur le propose comme avers et croit même qu'il est d'une exécution plus tardive.

La couronne du prince peut être, certes, attribuée à Yezdegerd II comme aussi à Pērōz du temps de ses premières frappes. Pour être du premier roi, il lui manque deux rubans perlés se détachant de la base du grand croissant, tandis que pour être du second, il lui manque un petit croissant à la place du créneau du devant, Par contre, les rubans qui remontent au-dessus des deux épaules sont une particularité propre aux monnaies de Pērōz. Il y a donc plus de raisons de rapprocher cette image à Pērōz qu'à Yezdegerd II. Ce point de vue se trouve étayé par le fait que la monnaie faisait partie d'un lot de plusieurs centaines de pièces toutes uniquement de Pērōz.

Le revers ne manque pas d'intérêt pour l'étude de la numismatique hephtalite. Nul doute que la composition ait été inspirée par les émissions de Kidāra et des princes sassanides de Balkh,

eux-mêmes imitant les frappes des rois kouchans. Ceci est d'autant plus évident que l'atelier monétaire indiqué sur la monnaie de Tachkend est Balkh — et nous verrons plus bas que l'imitation de ce sujet par les Hephtalites ne représente pas un cas isolé, ce qui confirme sa vitalité dans la numismatique de l'Asie centrale — et qu'il se trouve probablement en liaison avec la conception de la domination sur une région déterminée.

Toutefois, si ce sujet est imité dans ses traits généraux, ses quelques particularités le distinguent de ce qu'on en connaît sur les médailles des princes antérieurs. Ainsi, au lieu d'être représenté en pied, le roi n'est rendu qu'un peu plus bas que la ceinture; à son bras droit, le graveur a fait esquisser le même geste que celui qu'on voit au bras gauche sur les monnaies des rois kouchans; l'autel du feu ne figure plus et la main gauche est posée sur la hanche ou s'appuie peut-être sur la poignée de l'épée. Des changements sont constatés dans la partie vestimentaire du personnage. La tête n'a pas de couronne; le justaucorps qu'il porte, à grands revers qui se croisent sur la poitrine en découvrant le cou, est serré à la taille par une ceinture à boucle. C'est un vêtement iranien et en particulier répandu parmi les habitants de l'« Iran extérieur », ce qu'attestent les fresques de Bāmiyān, la statue royale en terre polychromée de Fondoukistan et les peintures de Kizil.

Le savant russe qui publia cette monnaie avait raison de se demander lequel des deux côtés est l'avers, et, de fait, elle en possède deux puisque l'un est celui des émissions impériales sassanides, tandis que l'autre, celui de leurs anciens vice-rois de l'Est. Il n'est pas possible de conclure d'après la photographie si la pièce est réutilisée ou non, mais le fait que l'avers porte par endroits soit un, soit deux cercles de grènetis, permet d'admettre la première de ces hypothèses. En ce qui concerne son exécution, les deux coins ayant servi à la frappe ne sont certainement pas l'œuvre d'artistes sassanides, et, de ce fait, on peut la considérer comme un essai de création d'un type monétaire indépendant et différent de celui des Sassanides qui avait été adopté par les Chionites-Hephtalites depuis leur installation dans la Bactriane. Il se peut qu'on se trouve en présence d'une émission commémorative, en l'occurence à l'occasion de la première victoire que les Chionites-Hephtalites remportèrent sur le roi Pērōz. Priscus mentionne comme jeune adversaire du roi des Perses le prince Κούγχας [1], rectifié par Marquart en Κούνχαν ou « le khan des *Qūn », nom, d'après lui, d'une des tribus des Huns Blancs [2]. A la lumière de la monnaie de Tachkend, on a le droit de reconnaître dans ce Κούνχαν l'Akūn, roi des Chionites-Hephtalites, ce que confirme la monnaie que nous publions immédiatement après celle-ci.

Nous ne partageons pas l'hypothèse de Marquart qui cherchait à voir le titre de *Khan* dans le second terme de Κούνχαν, alors que nous croyons qu'il exprime l'ethnique *Kion* ou *Hion*, ce qui donnerait « Akūn le Chionite ».

[1] Frag. 33, *F. H. G.*, IV, p. 106.

[2] *Über das Volktum der Komanen* in W. Bang und J. Marquart, *Osttürkische Dialektstudien. Abh. der Kgl. Ges. der Wissenschaften zu Göttingen. Phil.-hist. Kl., N. F.*, Bd. XIII, n° 1, Berlin 1914, p. 46 sqq. et 51 n. 2. J. Marquart et J. J. de Groot, *Das Reich Zābul und der Gott Žūn vom 6.-9. Jahrhundert, Festschrift E. Sachau*, Berlin 1915, p. 254; voir aussi P. Pelliot, *A propos des Comans, J. A.*, 11e série, t. XV (1920), p. 135 sqq.



N° 6. Fig. 10. Pl. II, 4. Drachme Æ. Gr. 3,530; Diam. 28 mm. Musée de l'Ermitage n° 718.

Bibliographie : J. de Bartholomaei, *Collection de feu le Lieutenant-Général J. de Bartholomaei, représentée d'après les pièces les plus remarquables*, publiée par B. Dorn, Saint-Pétersbourg, 1873, pl. XIV, 15. — F. D. J. Paruck, *op. cit.*, pl. XIV, 15.

Av. Buste du roi Pērōz à droite, couronne à deux croissants et globe.
Légende en pehlvi :

*kadī Pīrūzī mal(kā)*.

Surfrappe en bas dans la marge en caractères tokhariens OKNO « AK(u)N ».

℞. Autel du feu avec deux attenants. Légende : à gauche, lettre pehlvie *M;* à droite, indice monétaire en pehlvi *AB* pour Abharšahr.

La photographie de cette pièce n'a jamais, à notre connaissance, été publiée et sa reproduction en dessin donnée par Dorn, et par la suite par Paruck, est défectueuse. Sur la surfrappe figure le nom du roi hephtalite, vainqueur de Pērōz, Akūn, identifié par nous sur la précédente pièce, à cette différence près qu'il manque sur celle de Bartholomaei la vocalisation après la première consonne. Nous croyons qu'on se trouve en présence d'une de ces pièces de Pērōz qui furent destinées par lui à payer la rançon de son fils Kawādh, laissé comme otage chez le roi hephtalite après sa première défaite. On sait, d'après la tradition, que Pērōz lui-même n'a recouvré la liberté qu'après avoir promis de payer trente charges de mulet de pièces d'argent au roi des Hephtalites en qui il faut voir le Κούγχας de Priscus ou le roi Akūn de nos monnaies [1].




Fig. 10. — Monnaie de Pērōz avec surfrappe au nom d'Akūn. (Voir pl. II, 4.)

Fig. 11. — Monnaie de Balāsh, avec surfrappe au nom d'Hephtal. (Voir pl. II, 5.)

N° 7. Fig. 11. Pl. II, 5. Drachme Æ.

Bibliographie : Ed. Drouin, *Notice sur quelques monnaies bilingues sassanides, Rev. Num.*, IIIe série, vol. 8, Paris 1890, p. 358 sqq. — H. F. J. Junker, *Die hephtalitische Münzinschriften, Sitzb. d. P. A. W.*, 1930, p. 658-659.

Av. Buste du prince avec la couronne de ses émissions courantes. Légende en pehlvi que Junker lit :

*hūkay Valkaš*.

[1] Josué le Stylite, § 10, trad. N. Pigoulevskaya, *La Mésopotamie entre le v^e et le vi^e siècle. Chronique syrienne de Josué le Stylite*, Moscou 1940, p. 131-132; T. Nöldeke, *Tabarī*, p. 119, n. 1.

Dans la marge et à trois reprises, figure en caractères tokhariens la surfrappe :

ΗΑΠΑΤΑΛΑ «Hephtal».

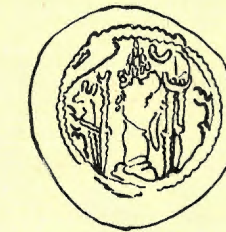
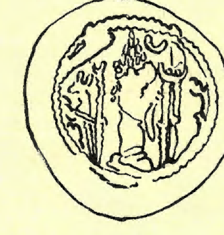





Fig. 12. — Monnaie de Kawādh, avec surfrappe au nom d'Hephtal.

N° 8. Fig. 12. Drachme Æ. Gr. 3,564; Diam. 27 mm.

Bibliographie : F. J. D. Paruck, *op. cit.*, pl. XVII, 389 et p. 376.

Av. Buste du prince à droite avec la couronne de ses émissions courantes. Légende en pehlvi :

*kawādh afzūni.*

Dans la marge et dans le second quartier, une surfrappe en deux lignes superposées, en caractères tokhariens :

ΗΑΠ/ΑΤΑΛ(Α) «Hephtal».

℞. Autel du feu avec deux attenants. Légende en pehlvi : à gauche *šaz-dah* «année 16»; à droite, l'indice monétaire KR (Kerman).

La monnaie est de la XVIe année du roi Kawādh, donc de 504.

N° 9. Fig. 13. Pl. II, 6. Drachme Æ.

Bibliographie : La même que celle du n° 7.

Av. Buste du prince de ses émissions courantes. Légende en pehlvi :

*Kawādh af(zūni).*

Fig. 13. — Monnaie de Kawādh, avec surfrappe au nom d'Hephtal. (Voir pl. II, 6.)

Dans la marge et répétée à trois reprises la surfrappe en caractères tokhariens :

ΗΑΠΑΤΑΛΑ «Hephtal».

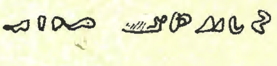


Fig. 14. — Monnaie de Kawādh, avec surfrappe au nom d'Hephtal. (Voir pl. II, 7.)

℞. Autel du feu avec deux attenants. Légende en pehlvi à gauche, *hafdah* «année 17», ce qui correspond à l'année 505. Indice monétaire à droite MR (Merv).

N° 10. Fig. 14. Pl. II, 7. Drachme Æ.

Bibliographie : La même que celle du n° 7 et J. de Morgan, *Manuel de numismatique orientale*, 1923-1936, fig. 606.

Av. Buste du prince de ses émissions courantes. Légende en pehlvi :

*kawādh afzūni.*



Dans la marge et répétée à trois reprises la surfrappe en caractères tokhariens :

ΗΑΠΑΤΑΛΑ «Hephtal».

℞. Autel du feu avec deux attenants. Légende en pehlvi : à gauche, *sīčhl* «année 43» du règne de Kawādh, ce qui correspond à l'année 531. A droite, indice monétaire HV (Khorasan).

N° 11. Fig. 15. Pl. II, 8. Drachme Æ. Gr. 3,690; Diam. 29 mm. Musée de l'Ermitage n° 1271.




Fig. 15. — Monnaie de Khosroès I, avec surfrappe au nom d'Hephtal. (Voir pl. II, 8.)

Bibliographie : B. Dorn, *op. cit.*, pl. XXII, 14. — F. D. J. Paruck, *op. cit.*, pl. XXII, 14.

Av. Buste du prince de ses émissions courantes. Légende en pehlvi : à gauche *afzūi χᵘarr;* à droite, *hūsrū.*

Dans la marge, répétée trois fois, la surfrappe en caractères tokhariens :

ΗΑΠΑΤΑΛΑ «Hephtal».

℞. Autel du feu avec deux attenants. Légende en pehlvi : à gauche *tūmnā* «année 8», ce qui correspond à l'année 539. A droite, indice monétaire ABHR (Abharšahr).

Fig. 16. — Monnaie de Khosroès I, avec surfrappe au nom d'Hephtal. (Voir pl. II, 9.)

N° 12. Fig. 16. Pl. II, 9. Drachme Æ.

Bibliographie : La même que celle du n° 7.

Av. Buste du prince de ses émissions courantes. Légende en pehlvi :

*hūsr(ūi).*

Dans la marge répétée trois fois, une surfrappe en caractères tokhariens :

ΗΑΠΑΤΑΛΑ «Hephtal».

℞. Autel du feu avec deux attenants. Légende en pehlvi : à gauche *čahardah* «année quatorze», ce qui correspond à l'année 545. A droite atelier monétaire incertain.

Drouin, qui publia ces monnaies, sauf le numéro 8 [1], les considéra comme des émissions

[1] Nous ne saurions affirmer que la pièce de Pērōz du Musée de Berlin, publiée par Paruck (*op. cit.*, p. 372 et pl. XVI, 369), entre dans le même groupe. Elle porte dans la marge, au revers, en bas, une courte légende qui semble être en mêmes caractères que les surfrappes étudiées, et peut donner également le nom d'Hephtal. Il nous semble qu'il doit exister aussi des monnaies de Pērōz avec surfrappe d'Hephtal. Peut-être l'étude de la

impériales des rois sassanides destinées à la circulation dans les provinces « éloignées de l'Iran où la langue et l'écriture pehlvies n'étaient pas connues par tous ». Il lisait la surfrappe de droite à gauche et y voyait le mot *šahānšah*. Marquart a mis en doute cette lecture et précisa que les pays en question ne pouvaient être que le Tokharestan, où, à l'époque qui correspond aux émissions de ces monnaies, se trouvaient les Hephtalites. Partant de ce fait, il fut le premier à penser aux pièces versées aux Hephtalites par les Sassanides à titre de tribut [1], et rejeta à la suite de Nöldeke [2] la prétendue délivrance de la Perse du joug étranger par Sōkhrā dont parlent les sources arabo-persanes ayant tendance à diminuer ou à faire disparaître de l'histoire persane cette période humiliante pour le pays. Il faut reconnaître avec Nöldeke que le renseignement donné par Procope et suivant lequel Balāsh ne paya le tribut aux Hephtalites que pendant deux ans découle d'une confusion avec les deux années qui correspondent au séjour de Kawādh, prince héritier, laissé comme otage par son père Pērōz, période pendant laquelle Pērōz, après sa première défaite, fut forcé de verser intégralement la somme promise pour rançon.

La thèse de Marquart a été soutenue avec raison par Junker [3]; toutefois, l'erreur commise par lui était de chercher à obtenir la lecture des surfrappes en les étudiant tête en bas (voir ses dessins des pages 659-660), ce qui l'a amené à y voir le mot *Ohoromozde*.

Notre lecture se trouve assurée par d'autres pièces déchiffrées, en particulier par celles qui portent le nom du roi Hephtal, où, toutefois, la vocalisation n'est pas aussi complète que sur les surfrappes. Il est à remarquer également que les caractères de celles-ci sont moins cursifs que dans les autres légendes des monnaies hephtalites.

Les Perses payèrent donc le tribut aux Hephtalites depuis la grande défaite de Pērōz qui entraîna sa mort en 484, et au moins jusqu'à l'année 545, soit pendant plus de soixante années. A cet effet, plusieurs ateliers monétaires, de préférence des provinces orientales, comme le prouvent les indices relevés sur les monnaies (Kermān, Khorasan, Abharšahr), furent chargés des émissions, ce qui réduisit peut-être la valeur artistique de leur exécution. Le nom du roi hephtalite que portent les surfrappes est toujours le même et, comme on verra plus bas, il existe de fortes présomptions pour croire que c'était le même roi Hephtal qui régna pendant toute cette longue période. La tentative d'interpréter la surfrappe comme le nom du peuple hephtalite ne doit pas être retenue puisque les Hephtalites ne se désignaient pas sous ce nom et que celui-ci n'apparaît dans les sources orientales ou occidentales qu'à partir de la défaite et la mort de Pērōz. Les monnaies étudiées plus haut (n^os 3 et 4) démontrent que le peuple auquel appartenaient les Hephtalites s'appelait Chionite. D'autre part, la surfrappe au nom d'Akūn sur la monnaie de Pērōz (n° 6) indique qu'on y faisait figurer le nom propre du roi. Ainsi, les monnaies des émissions impériales sassanides versées à titre de tribut recevaient une légende additionnelle marginale, frappée par le roi hephtalite à son nom, et on verra plus bas que cette pratique de la réutilisation du monnayage étranger se conserva plus tard sous les petits princes hephtalites du VII^e siècle. La monnaie de Balāsh à surfrappe permet donc d'identifier le nom du roi hephtalite, vainqueur de Pērōz.

riche collection des monnaies de Pērōz de l'Université de Tachkend permettra-t-elle d'en identifier quelques-unes?

(1) *Ērānšahr*, p. 62 sqq.

(2) *Tabarī*, p. 119-120 et n. 1.

(3) *Op. cit.*, p. 657 sqq.



Il n'était plus Akūn, le Κούγχας de Priscus qui remporta la première victoire sur Pērōz, mais bien Hephtal, qui est mentionné aussi comme vainqueur de celui-ci par Théophane de Byzance sous le nom d'Ἐφδαλανος [1], source digne de foi puisque confirmée par les monnaies. De ce fait, on ne peut plus retenir la leçon de la tradition orientale qui désigne l'adversaire de Pērōz sous le nom de اخشنوار (Tabarī), خشنواز (Firdousī) ou أخشوان (Dinawārī) [2], le Kouschnawaz de De Guigne [3]. L'hypothèse de Müller [4] était bonne quand il cherchait à interpréter ce mot par un titre, toutefois nous ne le suivrons pas dans sa proposition d'y voir le titre sogdien *χšēvan* « roi », puisque rien ne nous autorise, et en particulier les légendes des monnaies, de croire que les rois hephtalites portaient ce titre. Et puisque les sources orientales que nous avons citées puisaient certainement leurs renseignements dans des textes historiques pehlvis, il se pourrait que le mot qui se cache sous des aspects déformés fût *χiyōn* (qu'on a dû transcrire * خيوان) avec le sens de « le Chionite » [5].



Fig. 17. — Monnaie d'Hephtal (roi) chionite. (Voir pl. II, 10.)

N° 13. Fig. 17. Pl. II, 10. Drachme Æ. Gr. 3,823.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, pl. VII, 14. — E. Specht, *J. A.*, 1901, n° 8, p. 502. — J. de Morgan, *Manuel de numismatique orientale*, fig. 594.

Av. Buste du prince à droite. Calotte serrée d'un diadème se terminant par une boucle d'où descendent deux larges et longs rubans; le devant est orné d'un croissant. Visage glabre. Boucles d'oreilles et collier de perles. Touffe de flammes sortant des épaules. Le buste, représenté en quatre lobes est soutenu par un motif en accolade. Dans le champ, devant la figure, le signe hephtalite. Cercle de grènetis.

Légende en caractères tokhariens; commence à gauche au niveau des flammes et se termine à droite à la hauteur de l'épaule :

ΗΠΤΑΛ/ΗΙΟΝΟ

« (de) Hephtal (roi) chionite ».

La monnaie appartenait à la collection de Cunningham et fut acquise avec une dizaine d'autres semblables, à la vente à Londres de la collection Masson. Suivant Wilson, ces monnaies provenaient du grand *stūpa* de Hadda et de Bégram (plutôt Setq-Ābād) [6].

(1) *F. H. G.*, IV, p. 270.

(2) J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 60.

(3) *Histoire des Huns*, II, 1, 4, § 2.

(4) *Sogdische Texte*, I, p. 108 ; déjà exposé par Salemann, *Izvestiya Imper. Akad. Naouk*, 1907, p. 542. Voir H. H. Schaeder, *Ein partischer Titel im Sogdischen*, *B. S. O. S.*, VIII (1935-1937), p. 738.

(5) Il est évident que la lecture du nom *Achanhwār* faite par Specht sur une monnaie de Zābul (*J. A.*, 1901, p. 494-495) ne peut être retenue, et est à rectifier chez de Goeje, *W. Z. K. M.*, XVI (1902), p. 190.

(6) A. Cunningham, *op. cit.*, p. 279.

N° 14. Fig. 18. Pl. II, 11. Drachme Æ. Gr. 3,639; provenant de la nécropole de Setq-Ābād. Inédite.

Av. Buste du prince à droite. Bonnet orné d'un diadème avec un croissant au-dessus du front et des rubans derrière. Figure imberbe; moustache tombante. Le buste représenté par cinq lobes. Dans le champ à droite le signe hephtalite avec un chevron au milieu du croissant. Au-dessus du signe, un animal, et à droite, la silhouette d'un petit personnage. Cercle de grènetis.

Légende en caractères tokhariens qui commence à gauche et en bas et se termine à droite sous le buste :

HΠTAΛ/HIONO
« (de) Hephtal (roi) chionite ».

Pièce d'une exécution grossière; le métal est d'une très mauvaise qualité et fortement érodé. Musée de Kaboul.

Les drachmes sassanides versées par les rois perses aux Hephtalites et surfrappées au nom du roi Hephtal, ne semblent pas avoir été la seule monnaie en circulation sur le territoire du royaume hephtalite. Il est naturel de croire qu'à côté de ces médailles remployées le roi Hephtal avait ses propres émissions qui, à notre avis, sont représentées par les deux spécimens publiés sous les numéros 13 et 14. Nous attirerons l'attention sur les touffes au-dessus des épaules qui ne sont pas une nouveauté sur les monnaies émises sur le territoire de l'ancien empire kouchan, puisque ces flammes sont attestées à la même place chez Wima Kadphisès, Kaniṣka, Huviṣka et même chez les princes sassanides qui régnèrent à Balkh, et dont l'origine peut n'être pas sans attaches avec certaines représentations de Bouddha dans l'art du Gandhāra [1]. Particulièrement intéressant pour notre étude est le fait que Balāsh, le premier roi sassanide obligé de payer tribut après la défaite de Pērōz, son prédécesseur, est le seul de tous les monarques de cette dynastie à se faire représenter sur ses monnaies avec des touffes de flammes sortant des épaules [2]. Nous ne croyons pas que le fait soit accidentel et l'attribuerions à l'influence « par retour » du monnayage hephtalite sur celui des Perses. Un autre fait à souligner est la présence sur la monnaie n° 14 d'un petit personnage dans le champ à droite qui semble être une imitation du petit personnage représenté au même endroit sur les monnaies Zāmāsp (497-499) [3] qui succéda au premier règne de Kawādh. Dans ce cas, le sujet est sassanide puisqu'il est connu par les monnaies de Bahrām II et fut, semble-t-il, imité par les Hephtalites [4].



Fig. 18. — Monnaie d'Hephtal (roi) chionite. (Voir pl. II, 11.)

(1) A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*, II, fig. 463 et p. 369.

(2) F. D. J. Paruck, *op. cit.*, pl. XVI, n° 361 à 369 et pl. XVII, 370 à 372.

(3) *Ibid.*, pl. XVII, 382, 383, 385.

(4) *Ibid.*, pl. VII.



N° 15. Fig. 19. Pl. II, 12. Drachme Æ. Gr. 3,888.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, pl. XII, 15. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 593.

Av. Buste du prince à droite. Bonnet orné d'un diadème perlé se terminant, en arrière, par une boucle d'où sortent des rubans. Croissant au-dessus du front. Face imberbe; longue moustache tombante. Lourdes boucles d'oreilles et collier de perles. Touffes de flammes sortant des épaules. Dans le champ à droite, un signe hephtalite. Le buste est posé sur un motif en accolade. Cercle de grènetis.

Légende en caractères tokhariens : à gauche de la tête, les lettres tournées vers la périphérie de la monnaie :



ŠAHO

et à droite, les lettres tournées vers le centre :

HIONO « du roi chionite ».

Fig. 19. — Monnaie d'un roi chionite. (Voir pl. II, 12.)

N° 16. Fig. 20. Drachme Æ.

Bibliographie : H. H. Wilson, *Ariana Antiqua*, pl. XVI, 19.

Av. Buste du prince à droite. Haut bonnet. Petite moustache. Larges rubans derrière le cou. Boucles d'oreilles et collier de perles. Touffes de flammes sortant des épaules. Le buste est posé sur un motif en accolade. Le champ à droite est usé ce qui ne permet pas de voir si le signe hephtalite y existait.

Légende semblable à celle du n° 15, et disposée de la même façon :

ŠAHO/HI(O)N(O).
« du roi chionite ».



Fig. 20. — Monnaie d'un roi chionite.

℞. Autel du feu avec deux attenants.

N° 17. Fig. 21. Pl. II, 13. Drachme Æ. Gr. 3,758.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, pl. VIII, 14. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 602.

Av. Buste du prince à droite. Bonnet, longs cheveux, large ruban remontant de l'épaule et au-dessus un croissant; plus bas une lettre (?). Figure glabre; boucles d'oreilles et collier de perles. Le buste posé sur un motif en accolade. Dans le champ à droite, le signe hephtalite.

Légende en caractères tokhariens ne comprenant qu'un mot à droite :

HIONO « chionite ».

Fig. 21. — Monnaie d'un roi chionite. (Voir pl. II, 13.)

℞. Autel du feu avec deux attenants (très effacé).

Ces trois dernières pièces n$^{os}$ 15, 16 et 17 font suite, semble-t-il, aux émissions au nom du roi Hephtal, et en sont très proches par le sujet, la composition et les particularités, sauf par leur anonymat. Si l'hypothèse est exacte, ces frappes seraient des rois successeurs d'Hephtal qui régnèrent sur les Hephtalites entre *circa* 545 (date limite connue par nous pour le règne d'Hephtal) et les années 563-567, date de l'écrasement de la puissance hephtalite par les Turcs et les Persans.

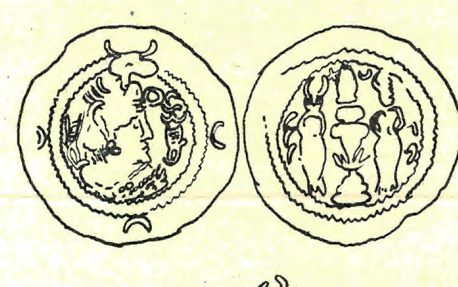


Fig. 22. — Monnaie d'un prince hephtalite.

N° 18. Fig. 22. Drachme Æ. Collection J. de Morgan. Unique.

Bibliographie : J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 588.

Av. Effigie barbare à droite d'un prince coiffé d'un diadème orné d'un croissant (cercle) sur le front et d'une aile d'oiseau sur le côté et surmonté d'une tête de taureau. Légende à droite en pehlvi DeRZI ou DeRČI.

℞. Type sassanide d'exécution barbare [1].

N° 19. Fig. 23. Pl. III, 1. Æ. Diam. 21 mm. Musée de Kaboul. Unique. Inédite.



Fig. 23. — Monnaie d'un prince hephtalite. (Voir pl. III, 1.)

Av. Buste du prince à droite. Calotte basse ornée de deux ailes éployées entre lesquelles deux croissants renfermant chacun un petit globe, le tout surmonté d'une tête de taureau. Diadème perlé; deux larges rubans montent au-dessus de chaque épaule. De chaque côté de la tête, un croissant avec étoile. Figure glabre, longs cheveux; boucles d'oreilles et collier de perles. Vêtement richement orné de pierreries. Cercle de grènetis.

Légende en pehlvi, à droite VRZ; à gauche, indistinct, peut être AN (?).

℞. Bouquetin de montagne couché à droite. Au-dessus, un signe ressemblant à celui des Hephtalites. Cercle de grènetis.

Les deux pièces n$^{os}$ 18 et 19 semblent être des émissions des petits princes du Tokharestan oriental. La couronne aux ailes éployées peut être interprétée comme une imitation de la couronne de Khosroès II, ce qui amène à placer ces deux médailles au VII$^e$ siècle de notre ère. Les noms

[1] J. de Morgan, *op. cit.*, p. 449.



ou les titres des petits princes qui régnaient dans les provinces à l'Est de l'empire sassanide à l'époque de l'invasion musulmane sont nombreux dans lesquels l'un des éléments qui les composent est *varāz* «sanglier». C'est ainsi que le roi de Nisā s'appelait *Varāz;* celui de Hérat *Varāzān;* celui de Garjistan, *Varāz-bandagh* [1]. On ne sait pas exactement de quelle Nisā il s'agit, mais si c'est pehl. **Nisāk-i-miyānak*, arab. نسا میانه «la Nisā moyenne», c'est la région de l'actuelle Maïmana, qui, au moyen âge, s'appelait Yahudiya et qui appartenait pendant un certain temps au Gōzgān [2], pays à forte proportion d'élément hephtalite. C'est également le cas du Garjistan et de Hérat où, déjà au V$^e$ siècle, est signalée l'installation d'une tribu des Huns Blancs, les Kadishéens [3]. Nous croyons que c'est de ces petits roitelets, qui régnaient au moment de l'invasion arabe ou peu avant, que sont ces monnaies, et nous ajouterons que le signe figurant au revers du n° 19 correspond à la surfrappe la plus usitée des monnaies des gouverneurs arabes de Khorasan de la seconde moitié du VII$^e$ siècle de notre ère [4].



Fig. 24. — Monnaie de Tarkhān Nīzak. (Voir pl. III, 2.)

N° 20. Fig. 24. Pl. III, 2. Drachme Æ. Gr. 3,480. Diam. 31,5 mm. Musée de l'Ermitage, n° 5.

Bibliographie : B. Dorn, *op. cit.*, pl. XXX, 44. — F. D. J. Paruck, *op. cit.*, XXX, 44.

Av. Buste du prince à droite portant la couronne de Khosroès II. Double cercle de grènetis. Dans les marges, trois croissants enserrant des étoiles, dont celui du bas est flanqué de chaque côté de trois points. Légende en pehlvi, à gauche :

*afzūt χ$^v$arr*

à droite :

*bage χ$^v$atāi.*

Dans la marge, occupant le premier et le deuxième quartiers, et gravé sur le coin (et non surfrappé), en caractères tokhariens :

(ŠAH)O TAPAKA/NICAΓA
«(du roi) Tarkhān Nīzak».

℞. Autel du feu avec deux attenants. Triple cercle de grènetis. Dans la marge, quatre croissants à étoile, et le quatrième cercle de grènetis. Légende en pehlvi, à gauche HVR «Khorasan»; à droite, *hftč(hl)* «année 47».

[1] Ibn-Khordādhbeh, *B. G. A.*, VI, p. 39-40; cf. A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, Paris 1936, p. 495, n. 3.

[2] J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 78-79.

[3] T. Nöldeke, *Z. D. M. G.*, 33 (1879), p. 157 sqq.; J. Marquart, *op. cit.*, p. 77.

[4] J. Walker, *A Catalogue of the Arab-Sasanian Coins*, London 1941, p. CXLV, 14.

La monnaie dont la photographie n'avait jamais été publiée avant nous, et dont le dessin défectueux est reproduit par Dorn, appartient à Tarkhān Nīzak, ce prince hephtalite qui joua un rôle de premier plan dans l'assassinat de Yezdegerd III, et qui, pendant plus d'un demi-siècle, opposa une résistance farouche aux Arabes, envahisseurs de la Bactriane. Cette émission représente une copie fidèle des monnaies des gouverneurs arabes des premières décades de la conquête du pays, et reproduit comme elles l'effigie de Khosroès II, les six points qui encadrent le croissant du bas de l'avers et les quatre cercles de grènetis du revers. Face au visage du prince, ne figure pourtant pas le nom propre, mais le titre pompeux de « divin » et « seigneur ». Ce dernier ($\chi^{u}at\bar{a}i$) est connu ailleurs, puisque, à l'époque de la conquête arabe, il fut porté par le prince de Boukhārā (*Bōkhār-khvadhav*) et celui de Gōzgān (*Gōzghān-khvadāi*), et, en nous basant sur les ateliers monétaires d'autres pièces de Nīzak qui sont publiées plus bas, nous croyons que ce prince de Gōzgān, mentionné par Ibn-Khordādhbeh[(1)], était Nīzak lui-même. La date de notre monnaie (année 47) ne peut être, à notre sens, que 47 de l'Hégire, ce qui correspondrait à l'année 667, époque où Nīzak semble avoir été à l'apogée de sa puissance. En effet, cette date se place après la prise de Balkh par Nīzak et l'extermination des Barmékides (H. 34-35 = 654-655), et la reprise de cette vieille capitale de la Bactriane par Rabīʿ ibn Ziyād en H. 51 = 671.

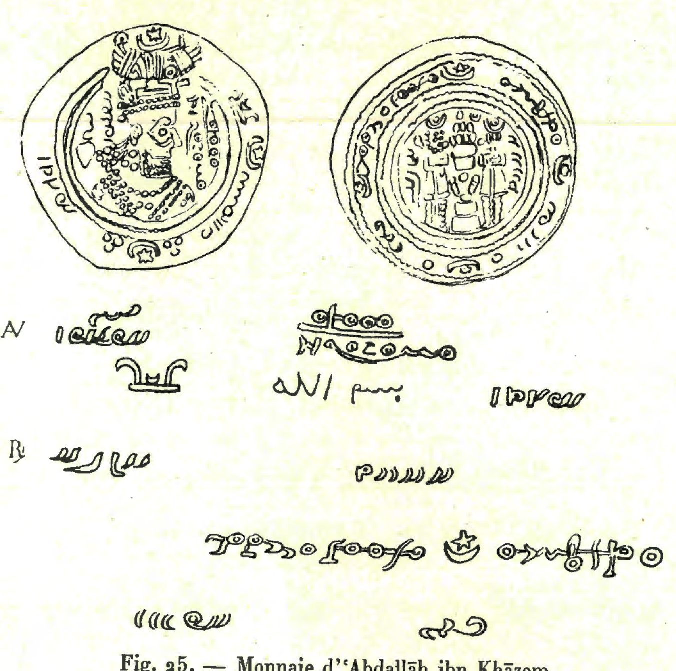


Fig. 25. — Monnaie d'ʿAbdallāh ibn Khāzem et de Tarkhān Nīzah. (Voir pl. III, 3.)

N° 21. Fig. 25. Pl. II, 16. Drachme Æ. Collection E. T. Newell, New-York.

Bibliographie : J. Walker, *A catalogue of the Arab-Sasanian coins*, London, 1941, p. 128 et pl. XXXVIII, 2.

Av. Buste du prince à couronne ailée surmontée d'un croissant. Deux cercles de grènetis. Légende à gauche en pehlvi *χ<sup></sup>*

Légende à gauche en pehlvi $\chi^{u}$*arr afzūt*; à droite, en caractères tokhariens :

ΑΛΑΗΑ Ζ(Ι) ΗΖΟΙΟΜΟ
« (ʿAbd)allāh ibn Khāzem ».

En marge, 1er quartier : une couronne; 2e quartier, en arabe : *bismilla*; 3e quartier, en pehlvi : *afzūt*.

℞. Autel du feu avec deux attenants. Triple cercle de grènetis; entre le troisième et le quatrième cercles, légendes et croissants. Légendes au milieu en pehlvi, à gauche : ANBA « Anbār »; à droite *sšt* « année 63 » qui correspond à 682. Dans la marge, commençant au quatrième quartier et se poursuivant dans le premier quartier, en caractères tokhariens :

ΤΑΡΚΑ ŠΑΗΟ/ΑΜΒΙΡΑ
« Tarkhān roi d'Anbār ».

Deuxième et troisième quartiers, en pehlvi : $\chi^{u}$*arr/afzūt*.

(1) *B. G. A.*, VI, p. 39-40; A. Christensen, *op. cit.*, p. 495.



N° 22. Fig. 26. Pl. III, 4. Drachme Æ. Gr. 3,740. Collection d'Ashmolean Museum, Oxford.

Bibliographie : J. Walker, *op. cit.*, p. 128, pl. XXXVIII, 3.

Av. Comme celui de la précédente.

℞. Comme celui de la précédente.

Légende au milieu en pehlvi : à gauche, même atelier d'émission; à droite *hštšs(t)* « année 68 », ce qui correspond à 687.

Fig. 26. — Monnaie d'ʿAbdallāh ibn Khāzem et de Tarkhān Nīzak. (Voir pl. III, 4.)

Légende marginale en pehlvi, la même que sur la pièce précédente. La même également celle en caractères tokhariens sauf que la première moitié, qui occupe le quatrième quartier, est gravée les lettres tournées vers la périphérie.

N° 23. Fig. 27. Drachme Æ. Collection de l'India Office.

Bibliographie : J. Walker, *op. cit.*, p. 129 et pl. XXII, 10.

Av. Comme celui de la précédente. Surfrappe au premier quartier, composée d'une couronne sous laquelle en caractères tokhariens (contremarque n° 34 de Walker) : ΑΛΑΗΑ « (ʿAbd)allāh ».

℞. Le même que celui de la précédente. Légende du milieu en pehlvi, à droite MRV (Merv); à gauche *nušst* « année 69 », ce qui correspond à 688.

Fig. 27. — Monnaie d'ʿAbdallāh ibn Khāzem et de Tarkhān Nīzak.

Même légende marginale en caractères tokhariens, mais disposée d'une troisième façon : elle débute au premier quartier et se termine au quatrième, les lettres tournées vers la périphérie de la monnaie.

N° 24. Fig. 28. Pl. III, 5. Drachme Æ. Collection de American Numismatic Society, New-York.

Bibliographie : J. Walker, *op. cit.*, p. 127 et pl. XXXVIII, 1.

Av. Buste du prince à couronne ailée. Légende à gauche en pehlvi $\chi^{u}$*arr afzūt*; à droite, en caractères tokhariens :

ΖΑΛΜΑ Ζ(Ι) ΖΙΑΔ
« Salm ibn Ziyād ».

Légende marginale : 1er et 2e quartiers, en arabe *barakat/bismilla*; 3e quartier, effacé.

℞. Autel du feu avec deux attenants. Légende au milieu en pehlvi : à droite, AMBA (Ambār) pour Anbār; à gauche *nušst* « année 69 », ce qui correspond à 688.

Légende marginale : 1er, 2e et la moitié du 3e quartier en caractères tokhariens :

TAPKA NICAΓA (AMB)IPA ŠAHO
« Tarkhān Nīzak roi d'Anbār ».

En pehlvi, en commençant à la fin du 4e quartier et se poursuivant sur la moitié du 3e (dans le sens opposé à celui de l'aiguille d'une montre) : (*afzut*) *χ*ᵘ*arr* (*tar*)*hān nīsg* [1].

Parmi les treize medailles arabo-hephtalites que publie Walker dans son catalogue, nous n'en avons choisi que quatre qui épuisent la variété des noms des gouverneurs arabes, des dates d'émission, des ateliers monétaires, et, enfin, de la disposition et de la teneur des légendes [2]. Walker avait raison d'attribuer douze de ces monnaies à ʿAbdallāh ibn Khāzem (dont nos nos 21, 22 et 23) en se guidant uniquement d'après les années de leurs émissions qui correspondaient au gouvernorat d'ʿAbdallāh au Khorasan. La difficulté pour la lecture de son nom consistait entre autres dans l'interprétation de la lettre Z qui fait fonction d'*idafat* [3]. Aussi, le reste des légendes en caractères tokhariens restèrent-elles non déchiffrées. Nous ne sommes pas d'accord avec Walker sur son interprétation de l'atelier monétaire : celui-ci n'est pas HVRA ou Khorasan (qui d'ailleurs est suivi chez lui d'un point d'interrogation. Voir p. CIII) mais Anbār ou Ambār (aussi Anbir ou Ambir) [4]. Anbār fut l'une des quatre villes de la province de Gōzgān, au Sud-Ouest de Balkh qui, à l'époque de la conquête de l'Islam, devint le siège du gouverneur arabe [5]. L'attribution non certaine de la drachme (notre no 24) à Rabīʿ ibn Ziyād par Walker fut basée également sur la date de son émission qu'il lisait H. 39,

Fig. 28. — Monnaie de Salm ibn Ziyād et de Tarkhān Nīzak. (Voir pl. III, 5.)

(1) Les monnaies de Nīzak permettent de croire que le mot Tarkhān qui l'accompagne n'est pas un titre mais un nom propre puisque le titre de ce prince est toujours le même *šāh* « roi ». On a vu que son nom est écrit soit au complet Tarkhān Nīzak, soit, tantôt Tarkhān, tantôt Nīzak. D'après Kratchkovsky, Tarkhān serait « à sa base » un titre, mais pouvait être utilisé aussi comme nom propre; exemple : le grand-père du célèbre philosophe al-Farabi qui s'appelait Tarkhān Abu-Nasr al-Farabi. Par contre, Tarkhūn est considéré par ce savant comme un nom propre qui aurait peu de chance d'être une variante de Tarkhān (*Recueil sogdien* [en russe], Moscou 1934, p. 62). Malheureusement, il est impossible de vérifier d'après les légendes des monnaies si le nom de Nīzak était Tarkhān ou Tarkhūn, l'alphabet tokharien employant pour les deux sons la même lettre *o*. On sait que Tarkhūn, contemporain de Nīzak, était le roi de la Sogdiane ou de Samarkand.

(2) Sur les tentatives de déchiffrement des monnaies hephtalites, voir J. WALKER, *op. cit.*, p. LXV sqq.

(3) *Ibid.*, p. LXVII.

(4) La forme *Anbir* se lit sur la monnaie publiée par WALKER, *op. cit.*, p. CIII, 25 *c*.

(5) YAʿQŪBĪ, *B. G. A.*, VIII, 287; ISTAKHRĪ, *B. G. A.*, I, 270; MUQADDASĪ, *B. G. A.*, III, 298; YĀQŪT, éd. Wüstenfeld, 367, 370. Les sources arabes et persanes citées dans cette étude sont puisées dans *Matériaux à servir pour l'histoire des Turcomans et de la Turcomanie*, édités par l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., Moscou-Léningrad 1939, t. I (cité *Matériaux*...).



et qui, d'après nous, est H. 69, et ceci malgré sa lecture exacte du nom de Ziyād. Le fait qu'on se trouve en présence de deux pièces à légende hephtalite émises toutes deux en H. 69, l'une par ʿAbdallāh ibn Khāzem et l'autre par Salm ibn Ziyād, ne présente pas de difficulté puisqu'on connaît d'autres monnaies de ces deux gouverneurs émises dans la même année et par le même atelier monétaire [1]. Walker a lu le nom du lieu d'émission APNVRAN (?), mais nous croyons pouvoir distinguer AMBA qui pourrait être une variante de la transcription du nom de la ville d'Anbār.

Le Tokharestan passa au cours de la seconde moitié du VIIe siècle de notre ère par une période particulièrement trouble, marquée, d'une part, par la guerre civile arabe, et par une série de révoltes des princes locaux hephtalites, d'autre part. Les uns et les autres surfrappaient les monnaies, et Walker a patiemment réuni ces surfrappes [2] qui sont d'un secours précieux pour projeter un peu de lumière sur la situation politique de cette époque, d'ailleurs assez confuse, dans cette région. C'est ainsi que les surfrappes nos 28, 34 et 40, en caractères tokhariens ..., se lisent Z(I) AAAHA « ibn ʿAbdallāh », et Walker approchait assez de la vérité en lisant ABDLA/Z [3]. La difficulté est de savoir à quel ibn ʿAbdallāh appartient cette surfrappe puisque à l'époque qui nous intéresse il y en avait trois. L'un est Mohammed ibn ʿAbdallāh ibn Khāzem qui fut placé en H. 64/65 comme gouverneur de Hérat et qui fut assassiné en H. 65, d'après les sources arabes, quoiqu'on connaisse une monnaie de lui émise à Hérat en H. 67 [4]. Le second est Mūsā ibn ʿAbdallāh ibn Khāzem que son père fit depuis H. 70 = 689 gouverneur, et qui, après la mort de celui-ci (H. 72) dut soutenir une lutte contre les « Turcs, les Hephtalites et les Persans » coalisés, et cette tension entre Mūsā et les Hephtalites ne permet pas de lui attribuer la surfrappe en question. Nous serions porté à la croire d'Umaiya ibn ʿAbdallāh successeur d'ʿAbdallāh ibn Khāzem au poste de gouverneur du Khorasan. En effet, les sources arabes parlent des projets de campagne d'Umaiya contre Mūsā; dans ce cas il devait continuer la politique de son prédécesseur et aussi s'appuyer sur l'élément local hephtalite, recherchant l'alliance du même Nīzak. Cette hypothèse n'est pas contredite par les évidences numismatiques puisque la surfrappe au nom d'ibn ʿAbdallāh est relevée sur trois pièces de Salm ibn Ziyād des années H. 63, 64 et 70, frappées à Abharšahr, Merv et Mervroud, ainsi que sur deux d'ʿAbdallāh ibn Khāzem des années de H. 64 et 69, frappées à Merv [5], qui tous deux étaient les prédécesseurs d'Umaiya qui lui-même frappait ses monnaies à Anbār [6]. Et comme les trois gouverneurs successifs du Khorasan marquent leur nom en hephtalite, on serait en droit de croire que tous trois poursuivaient la politique d'alliance avec les éléments locaux hephtalites sur lesquels ils s'appuyaient dans leur lutte contre les tribus arabes adversaires.

Les surfrappes réunies par Walker sous les numéros 32, 33, 38, 39, 45 et probablement 31 et 37 représentent le même mot ... qui est le plus fréquent, et qui figure sur 46 monnaies publiées par lui, dont celles du type Khosroès II, et des gouverneurs : Obeidallāh, Salm ibn Ziyād, ʿAbdallāh ibn Khāzem, Omar ibn Obeidallāh, al-Mughīra (?) et Umaiya ibn ʿAbdallāh.

(1) J. WALKER, *op. cit.*, p. 81 et p. 92, voir aussi p. LXVI.

(2) *Ibid.*, p. CXLV.

(3) *Ibid.*, p. LXVII.

(4) *Ibid.*, p. LIII.

(5) *Ibid.*, Catalogue nos 110, 124, 148, ANS 12 et 254.

(6) *Ibid.*, no 209 et pl. XIX, 6.

Sur certaines médailles, cette surfrappe est reproduite trois fois [1] et la plus récente monnaie qui la porte est de H. 74 = 693. Nous la lisons NCAΓA ou Nīzak. Au-dessus d'elle est représentée une couronne semblable à celle qui figure au-dessus du nom d'ibn ʿAbdallāh, mentionné plus haut; la même couronne est représentée dans la marge des avers des émissions hephtalites d'ʿAbdallāh ibn Khāzem et Nīzak, qui ne sont jamais surfrappées au nom de celui-ci et pour cause. La transcription du nom de Nīzak sur la surfrappe est un peu différente de celle de sa monnaie que nous avons étudiée (nº 20) : il lui manque la vocalisation après la première consonne. Cette voyelle serait-elle indiquée par les points qui figurent au-dessus? La fréquence de la surfrappe au nom de Tarkhān Nīzak, ainsi que sa durée, illustrent largement la longue activité de ce chef hephtalite.

La surfrappe nº 26 qui figure sur une seule pièce, celle de Salm ibn Ziyād [2], n'est pas une variante mais deux surfrappes au nom de Nīzak, l'une sur l'autre. La même pièce porte au revers, dans la marge, un mot gravé sur le coin et non surfrappé, en écriture tokharienne que nous lisons *Abtālā* ou ʿAbdallāh.

La surfrappe en pehlvi (nº 51) se lit *Vrh'rān* ou Bahrām. Elle est fréquente sur les monnaies de Salm ibn Ziyād et d'ʿAbdallāh ibn Khāzem entre les années H. 63 et 67, et se trouve toujours accompagnée d'une autre surfrappe, en pehlvi également qui se lit Mervroud [3]. Nous ne saurions identifier ce petit prince, qui ne semble pas avoir été d'origine hephtalite, à en juger par l'écriture qu'il emploie, ni arabe non plus par son nom, et qui serait plutôt de la noblesse sassanide [4].

## B. — MONNAIES SUSCEPTIBLES D'ÊTRE ATTRIBUÉES AUX PRINCES DE BĀMIYĀN.

En 1937, J. Carl, en dégageant un monastère bouddhique, à l'endroit connu sous le nom de Fondoukistan, près du village de Siyagird, dans la vallée du Ghorband, sur la route de Bāmiyān, découvrit dans une niche deux statues acéphales, en terre armée et polychromée, d'un couple princier. Sous celle du prince, se trouvait un petit vase en terre brune commune contenant des cendres et quelques pièces de monnaie. Nous avons eu l'occasion d'étudier une partie de celles-ci dont un échantillon de chaque variété est exposé au Musée de Kaboul [5].

La pièce qui a le plus d'importance pour la datation de l'ensemble de la trouvaille de Fondoukistan est une drachme du type Khosroès II, qui porte à l'avers, dans la marge, *bismilla*,

[1] *Ibid.*, Catalogue nº 134.
[2] *Ibid.*, Catalogue nº 138 et pl. XV, 4.
[3] *Ibid.*, p. CXLV, nºˢ 41 et 47.
[4] Nous ajouterons que la légende marginale gravée et non surfrappée sur le revers de la monnaie de Salm ibn Ziyād, de l'année H. 63 (J. Walker, *op. cit.*, Catalogue nº 150, pl. XV, 12) n'est pas en hephtalite mais en pehlvi et semble se terminer par *pati*. A propos de l'atelier monétaire de cette même pièce, nous pensons que ce n'est pas PALHAM (?) mais Mervroud qui est gravé sur le coin par erreur en positif au lieu de négatif.
[5] J. Hackin a reproduit ces monnaies : *The Buddhist Monastery of Fondukistan, The Journal of the Greater India Society*, vol. VII (1940), nº 2, fig. 29 et p. 89.



et est donc d'un des premiers gouverneurs arabes. L'atelier monétaire est AIR qu'on interprète comme étant Suse [1], l'année de l'émission se lit *hftsih* ou H. 37 = 657. Cette date est le *terminus post quem* non seulement pour les monnaies trouvées, mais également pour le monument lui-même.

La drachme du gouverneur arabe porte en surfrappe deux protomes d'animaux (fig. 29) qui sont connus par un certain nombre de monnaies de gouverneurs arabes [2]; et, puisque la plupart de ces dernières sont des émissions des villes du Tokharestan on peut en conclure que leurs surfrappes comme bon nombre de celles étudiées plus haut sont l'œuvre des petits souverains de ce pays ou de Bāmiyān, ce qui n'est pas en contradiction avec le lieu de la trouvaille de la cachette.

Nº 25. Fig. 30. Pl. III, 6. AV. Bractéate. Musée de Kaboul.

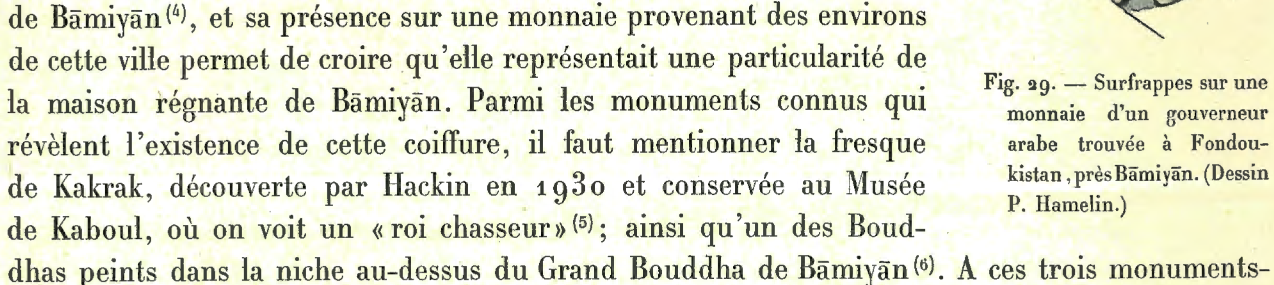
Bibliographie : J. Hackin, *The Buddhist Monastery of Fondukistan, The Journal of the Greater India Society*, vol. VII (1940), nº 2, fig. 29 et p. 89.

Mince feuille d'or sur laquelle figure l'impression d'une monnaie représentant le buste d'un prince de face, visage glabre, coiffure surmontée de trois croissants enserrant chacun un globe. Boucles d'oreilles et collier de perles. Cercle de grènetis. Anépigraphe (?).

La monnaie qui a servi à l'impression de la bractéate est inconnue, mais le fait que l'image est de face permet d'admettre qu'elle était copiée sur les émissions de Khosroès II [3].



Fig. 29. — Surfrappes sur une monnaie d'un gouverneur arabe trouvée à Fondoukistan, près Bāmiyān. (Dessin P. Hamelin.)



On connaît le diadème orné de trois croissants dans l'iconographie de Bāmiyān [4], et sa présence sur une monnaie provenant des environs de cette ville permet de croire qu'elle représentait une particularité de la maison régnante de Bāmiyān. Parmi les monuments connus qui révèlent l'existence de cette coiffure, il faut mentionner la fresque de Kakrak, découverte par Hackin en 1930 et conservée au Musée de Kaboul, où on voit un « roi chasseur » [5]; ainsi qu'un des Bouddhas peints dans la niche au-dessus du Grand Bouddha de Bāmiyān [6]. A ces trois monuments-témoins, s'en ajoute un quatrième provenant de Shahr-i-Zohāk, à 17 kilomètres de Bāmiyān : c'est un cachet que nous reproduisons à la fin de ce chapitre (fig. 66), qui porte une inscription en écriture tokharienne et qui représente un prince coiffé du même diadème à trois croissants.

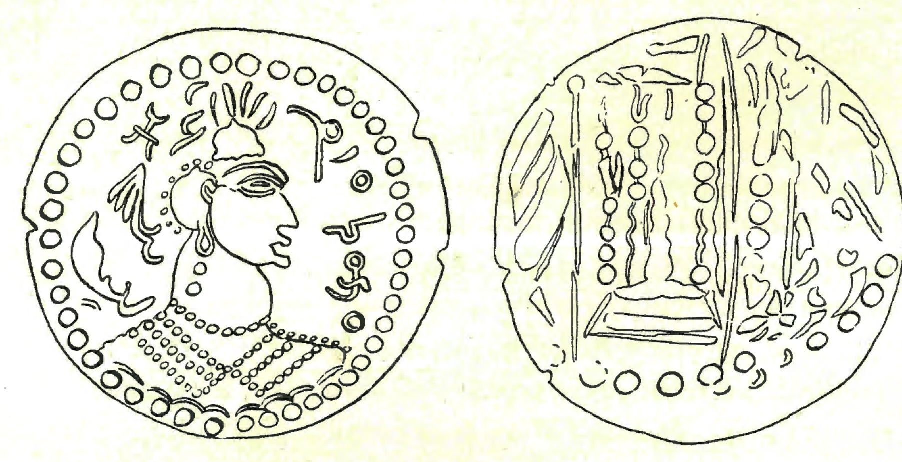
La présence d'une bractéate dans une urne funéraire renfermant les cendres d'un prince de la région de Bāmiyān et, vraisemblablement, vassal du roi de ce pays, révèle un fait d'un grand intérêt. Le rôle funéraire de ce petit objet ne fait, semble-t-il, pas de doute puisque cette

[1] J. Walker, *op. cit.*, p. CVII.
[2] *Ibid.*, p. CXLV, 2, 3, 7.
[3] F. D. J. Paruck, *op. cit.*, pl. XXI, 463.
[4] J. Hackin, *J. A.*, 226 (1935), p. 289.
[5] J. Hackin et J. Carl, *Nouvelles recherches archéologiques à Bāmiyān, M. D. A. F. A.*, t. IV, Paris 1933, fig. L, 70 et 86.
[6] *Ibid.*, p. 63.

pratique des impressions des monnaies sur des feuilles d'or pour en orner les diadèmes mortuaires est attestée dans les tombes du monde gréco-barbare, et en particulier dans celles des Sarmates du littoral de la mer Noire. Rostovtzeff, qui consacra une étude à une de ces tombes, insiste sur le fait que les Sarmates des premiers siècles de notre ère choisissaient pour ornement de leurs diadèmes mortuaires des bractéates aux effigies des princes régnants, les empereurs romains, et la signification, selon lui, en serait que les gens désiraient « se mettre sous l'égide de cette divinité puissante, personnifiée par l'effigie de l'empereur »; ce fait fournit une indication précieuse pour la datation des sépultures [1].


Fig. 30. — Bractéate de Fondoukistan. (Voir pl. III, 6.)

On n'a pas de raison de refuser aux petits princes, seigneurs de la vallée du Ghorband, les mêmes motifs, et, par conséquent, il nous est permis de voir dans la bractéate de Fondoukistan une reproduction d'une monnaie du roi de Bāmiyān. La pratique de l'incinération est liée aux rites de la religion bouddhique, ce qui pour la trouvaille de Fondoukistan, faite dans un monastère, ne fait pas de doute. Or, les Hephtalites ne devinrent bouddhistes qu'après avoir atteint le bassin de l'Oxus, et l'usage de déposer les cendres en y ajoutant quelques monnaies [2] fut pris par eux vraisemblablement chez leurs prédécesseurs les Kouchans, tout comme c'est aux Kouchans qu'ils durent emprunter la pratique funéraire des bractéates. S'il en est ainsi, un trait de plus peut être ajouté aux liens qui unissaient les Kouchans aux Sarmates, ce que nous avons essayé de faire ressortir dans notre étude sur la civilisation kouchane [3].


Fig. 31. — Monnaie d'un prince de Bāmiyān. (Voir pl. III, 7.) Éch. 2 : 1.

N° 26. Fig. 31. Pl. III, 7. Æ. Fondoukistan, Musée de Kaboul.

BIBLIOGRAPHIE : J. HACKIN, *op. cit.*

[1] *Une trouvaille de l'époque gréco-sarmate de Kertch. Monuments Piot,* XXIII (1923), p. 111.

[2] Il est regrettable qu'il n'ait pas été observé si le vase de Démazend (mentionné dans le Chapitre I) qui contenait une monnaie chionite n'avait pas servi à la même pratique.

[3] R. GHIRSHMAN, *Bégram, M. D. A. F. A.,* t. XII, 1946, p. 58 sqq.



Av. Buste du prince à droite; coiffure composée d'un croissant renfermant un trident; figure glabre; boucles d'oreilles et collier de perles; rubans flottant derrière l'épaule droite. Vêtement richement orné de pierreries. Signe hephtalite en haut à gauche. Cercle de grènetis.

Légende en caractères tokhariens :

CPI O ŠAHO
« (du) seigneur roi ».

℞ : Autel du feu avec deux attenants, d'une exécution très barbare. Cercle de grènetis.

N° 27. Fig. 32. Pl. II, 21. Æ. Musée de Kaboul.

BIBLIOGRAPHIE : A. CUNNINGHAM, *N. C.*, 1894, pl. IX, 18. — E. SPECHT, *J. A.*, 1901, p. 507. — J. de MORGAN, *op. cit.*, fig. 603.

N° 28. Fig. 33. Æ.

BIBLIOGRAPHIE : A. CUNNINGHAM, *op. cit.*, pl. IX, 19. — E. SPECHT, *op. cit.*, p. 508. — J. de MORGAN, *op. cit.*, fig. 598. — M. F. C. MARTIN, *Some coins of the Napki-Malka class restruck by Schahi-Tigin, J. R. A. S. B.*, Num. Sup., XLVI, p. 5 sqq.

Même monnaie que les précédentes. Surfrappe sur le cou portant deux lettres brāhmī *Ti-Gi*.

A Fondoukistan, le vase aux cendres mis au jour sous la statue du prince contenait quelques exemplaires de cette classe de monnaies qui portent des traits communs (sauf la légende) avec les dernières émissions du type *Napkī malkā* que nous étudions plus bas [1]. Aux cours de ses travaux à Bégram, Hackin a mis au jour un exemplaire à légende CPI ŠAHO de cette série, mais la faible profondeur à laquelle il se trouvait, et aussi le fait que sur plusieurs centaines de médailles il était le seul attesté à Bégram, indiqueraient qu'il fut égaré sur un site déjà abandonné, comme ce fut le cas d'une pièce de Mir de Badakhshān que nous avons trouvée à Bégram, à une faible profondeur également. A la suite de de Morgan, qui a fait foi à la lecture de Specht, Hackin a attribué cette pièce au *šar* du Garjistān. Or, si les sources arabes mentionnent le roi de ce dernier pays avec le titre de *šar* « roi » [2], celui de Bāmiyān est connu aussi comme *šēr-i-Bāmīkān*, pehl. **šēr-i-Bāmīkān* « prince de Bāmiyān », titre que porte aussi le seigneur de Khottal [3]. Ce titre correspond à CPI, forme indienne qu'on relève dans la légende des monnaies du groupe que



Fig. 32 et 33. — Monnaies d'un prince de Bāmiyān.

[1] A l'encontre des monnaies du groupe Napkī, très fréquentes dans la région de Kaboul, ainsi que dans les villes et villages du Kohdāman et du Kohistān, celles du groupe SRI ŠĀHI ne s'y rencontrent que rarement.

[2] J. MARQUART, *op. cit.*, p. 79 et n. 3.

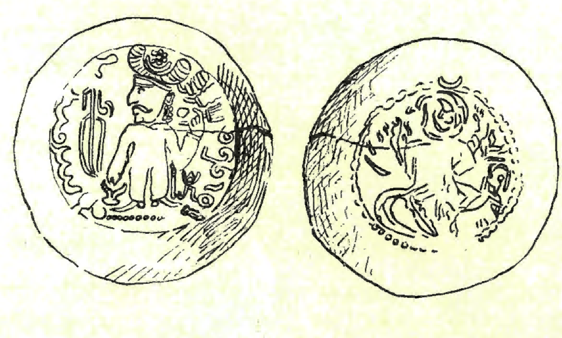
[3] *Ibid.*, p. 92. Sur l'origine du titre, voir *ibid.*, p. 92; A. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides,* p. 495, n. 4, et E. HERZFELD, *Kushano-Sasanian Coins,* p. 10.

nous venons d'étudier. Et puisque quelques pièces portant ce titre se trouvaient à Fondoukistan avec les cendres d'un prince, l'hypothèse d'y voir les émissions de Bāmiyān se trouverait justifiée, d'autant plus que Hiuan-tsang signale l'usage à Bāmiyān de la même écriture qu'au Tokharestan [1], c'est-à-dire de celle qui figure sur nos monnaies.

## C. — ÉMISSIONS DES PRINCES CHIONITES
### QUI RÉGNÈRENT AU SUD DE L'HINDOU-KOUCH.

N° 29. Fig. 34. Pl. VI, 7. Æ. Gr. 7,163. Nécropole de Setq-Ābād. Unique. Inédite. Musée de Kaboul. Forme scyphate.

Av. Prince debout, la tête à gauche, le corps de face. Couronne formée de deux rubans entre lesquels un croissant renferme un symbole solaire composé de sept petits disques ; diadème se terminant par des rubans flottant derrière la tête. Moustache, figure imberbe. Bras gauche levé tenant un trident à courte hampe ; bras droit baissé vers l'autel. Pas de détail de costume ; épée. A gauche du prince, le signe hephtalite à chevron renversé ; à droite, un trident à bandelettes. Le sol indiqué par une rangée de perles.



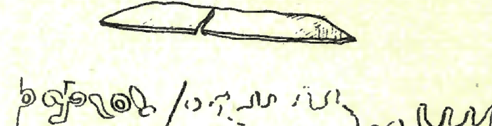


Fig. 34. — Monnaie d'un roi de Zābul.
(Voir pl. VI, 7.)

Légende en caractères tokhariens commençant en haut et à droite :

ŠAHO ZAB/V(ΛA) « du roi de Zābul ».

et se poursuivant en pehlvi : *zāv malkā* « roi de Zābul ».

℞. En creux. Image très barbare dans laquelle il est très difficile de reconnaître le dieu Śiva et le bœuf sacré.

Cette pièce, d'une importance capitale pour la chronologie chionite a été reproduite immédiatement après les monnaies de Kidāra (pl. VI, 5 et 6) pour faciliter la comparaison entre les deux frappes. Déjà les émissions du fondateur de la quatrième dynastie kouchane portent tous les signes de la décadence dans l'exécution, avec le corps trapu, la tête énorme, le costume sommaire et la légende barbare. La monnaie du roi de Zābul, tout en copiant le sujet principal, accentue davantage ces signes de dégénérescence ou tout simplement de l'inexpérience des graveurs locaux. Ainsi, les deux rubans au-dessus de la couronne se sont transformés en deux cornes ; le globe du milieu est remplacé par un croissant avec un symbole solaire, le corps devient encore plus trapu sur lequel est posée une tête disproportionnée. Les bras sont d'une longueur démesurée de même que les pieds ; point de détail de costume. Les symboles sont encore plus déformés : le trident que tient le prince a une hampe très courte, tout comme sur la pièce n° 5 ; l'autel du

[1] St. Julien, *Mémoires...*, t. I, p. 36.

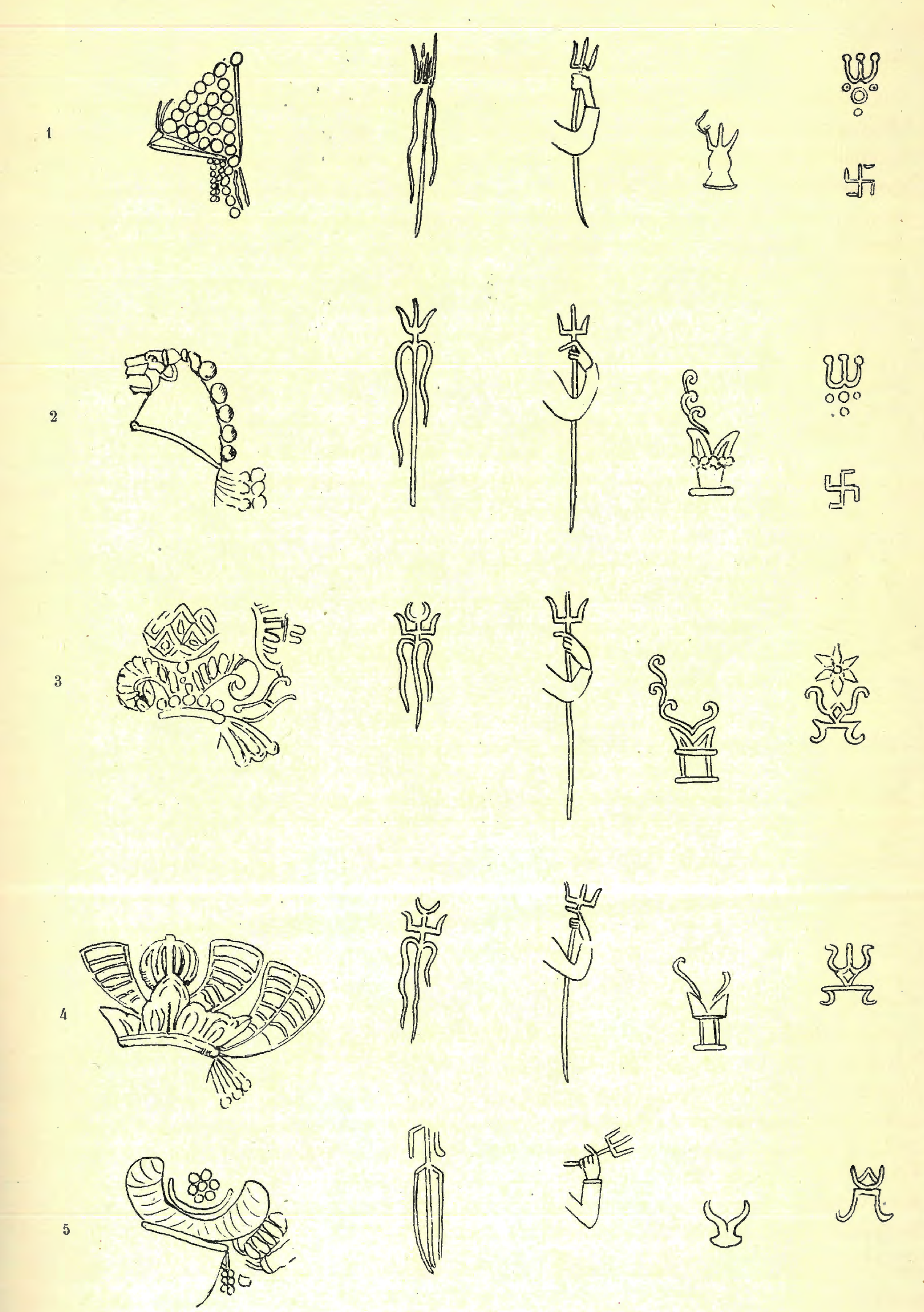



Fig. 35. — Couronnes et symboles des monnaies de forme scyphate.
1. Vāsudeva III. — 2. Hormizd. — 3. Bahrām. — 4. Kidāra. — 5. Roi de Zābul.

feu n'a plus de flammes. A côté de toute cette exagération, apparaît le signe hephtalite avec le chevron renversé compris dans le croissant, particularité qu'on a déjà vue sur d'autres pièces hephtalites. Le revers ne permet même pas de distinguer exactement son sujet général. Enfin, l'or est remplacé par l'argent. Nul doute qu'on se trouve en présence du dernier exemplaire en date de cette suite de monnaies de forme scyphate que les princes sassanides, à la suite de Vāsudeva III, inaugurèrent dans leur capitale de Balkh (voir fig. 35). On verra dans le chapitre IV, de quelle façon les sources historiques, d'une part, les légendes des monnaies, d'autre part, concordent pour permettre l'établissement de cette chronologie comparée.

Fig. 36. — Monnaie d'un roi de Zābul. (Voir pl. IV, 1.)

Il faut également souligner la présence à côté de la légende en caractères tokhariens, de celle en pehlvi. Depuis cette monnaie, qu'on peut classer parmi les plus anciennes médailles des rois de Zābul, et jusqu'à la fin de cette dynastie, rares sont les émissions où on ne relève pas une légende en pehlvi, courte le plus souvent mais toujours présente. Il faut croire, et malheureusement nous en avons très peu de preuves certaines, que depuis au moins le IVe siècle de notre ère, les conquêtes sassanides dans les régions à l'Est du Seistan ont dû laisser des traces assez fortes pour que survive l'usage de cette écriture que les rois de Zābul maintiennent sur leurs monnaies. On peut admettre également qu'entre ce royaume et les possessions Sud-orientales de l'empire perse les rapports restèrent très suivis, comme conséquence, peut-être, d'une occupation plus prolongée par les rois sassanides que de la plaine de la Bactriane.

N° 30. Fig. 36. Pl. IV, 1. Drachme Æ. Gr. 3,175.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, p. 276 et pl. VII, 2. — E. Herzfeld, *Kushano-Sasanian coins,* Table I, ligne 26.

Av. Buste du prince à droite. Couronne à créneaux et une aile surmontée d'un globe. Figure glabre. Boucles d'oreilles, collier de perles. Riche vêtement orné. Cercle de grènetis. Légende bilingue dans le champ à droite en caractères tokhariens :

ŠAHO ZABVAA
« (du) roi de Zābul ».

et en pehlvi :

*zāv* « Zāvlistān ».

℞. Autel du feu avec deux attenants. Anépigraphe.

La légende de cette pièce unique a été gravée à l'envers, erreur qui est attestée sur des monnaies de toutes les époques et dans divers pays. Parmi les monnaies hephtalites, c'est le seul exemple où le graveur ait donné sur le coin une image positive au lieu d'une négative, et cet accident unique dans l'ensemble des émissions hephtalites, qui s'étendent sur près de trois siècles, ne justifie pas l'hypothèse que l'écriture que nous désignons sous le nom de tokharienne doit



être lue comme le boustrophédon [1] — opinion qui semble être une survivance de la thèse de Specht, mais qui a été maintenue jusqu'aux récentes publications sur les monnaies à légendes hephtalites. La couronne du prince, qui est celle de Bahrām IV (388-399), permet de dater cette pièce de la fin du IVe siècle.

N° 31. Fig. 37. Pl. IV, 2. Drachme Æ. Gr. 3,564.

Bibliographie : H. H. Wilson, *Ariana Antiqua*, pl. XVI, 20. — A. Cunningham, *op. cit.*, pl. VII, 3. — E. Specht, *op. cit.*, p. 494. — H. Junker, *op. cit.*, p. 650. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 589.

Av. Buste du prince à gauche. Haut bonnet; face glabre. Boucles d'oreilles et collier de perles; larges rubans s'élevant au-dessus de l'épaule gauche. Trident devant la face. Le buste est posé sur un support en forme d'accolade. Cercle de grènetis.

Légende en caractères tokhariens, commençant en bas à gauche, la première lettre étant à cheval sur la hampe du trident :

PAMANIAA/ŠAHO/ZABVAA
« (de) Ramanila roi de Zabul ».

℞. Autel du feu avec deux attenants. Cercle de grènetis.

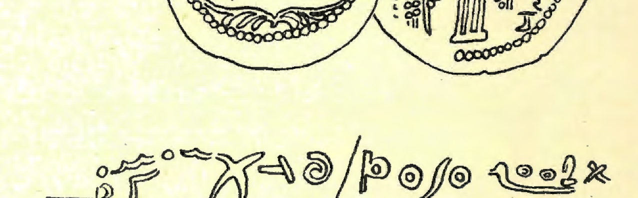


Fig. 37. — Monnaie de Rāmānīlā, roi de Zābul. (Voir pl. IV, 2.)

De même que chez les princes hephtalites du Nord, à la date qui correspond à la défaite et à la mort de Pērōz, se produit un profond changement dans la présentation de l'effigie royale, de même, semble-t-il, ce changement est introduit dans le monnayage des princes de Zābul. Ici et là, ce n'est plus la couronne sassanide, variant suivant le roi perse, qui orne la tête du seigneur des Huns Blancs, mais un bonnet; chez les uns comme chez les autres, le buste est posé sur un motif en accolade; là comme ici, la monnaie s'éloigne de plus en plus de son prototype sassanide. Pour cette époque qui correspond aux dernières décades du Ve siècle — date à laquelle nous attribuerons la pièce que nous étudions — et si l'hypothèse est juste, une lacune embrassant près d'un siècle doit exister dans nos connaissances des frappes des rois du Zābulistān, un siècle qui sépare la monnaie à couronne de Bahrām IV (n° 30) de celle que nous étudions. Le nom propre de Rāmānīlā ne nous est pas conservé par l'histoire mais on connaît le roi de Zābul Toramāna par ses monnaies à légendes indiennes et ses inscriptions, et qui, vers la fin du Ve siècle, réalisa des conquêtes dans l'Inde. Les deux noms ne sont pas sans se ressembler, ce qui toutefois ne permet pas d'affirmer leur identité.

Il a dû se produire du temps de Rāmānīlā un changement important dans la position même de ce prince puisqu'il est le premier et le seul à représenter son buste à gauche au lieu de suivre les traditions établies d'après les émissions sassanides et le faire figurer à droite. Il n'est pas impossible de croire que ce roi vassal se soit en quelque sorte affranchi de son suzerain.

[1] E. Herzfeld, *op. cit.*, Table I, nos 27 et 28 et p. 19.

N° 32. Fig. 38. Pl. IV, 3. Drachme Æ. Gr. 2,850.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, p. 287 et pl. IX, 17.

Av. Buste du prince à droite. Calotte ornée d'un diadème à croissant. Longue moustache tombante. Boucles d'oreilles. Bracelet au poignet. Sur chaque épaule un croissant avec un trait au milieu. Bras droit tendu. Dans le champ à droite, le signe hephtalite grossièrement dessiné et représenté couché. Derrière la tête une massue.

Légende en caractères tokhariens très grossiers et cursifs :

MIHAPA ŠA(HO)
« (de) Mihara roi ».

℞. Traces de l'autel du feu avec deux attenants.

Nous croyons que cette pièce doit être attribuée à Mihirakula, fils de Toramāna, le Gollas de Cosmas Indicopleustès, qui visita l'Inde vers 525-530. La position du bras droit (que Cunningham croyait voir tenir une fleur qui est en réalité le signe hephtalite) est copiée probablement sur les monnaies des Gupta, geste qui remonte aux émissions de Huviṣka. Les croissants sur les deux épaules apparaissent dans les monnayages des Sassanides depuis le premier règne de Kawādh (488-497). La massue représentée derrière la tête, symbole de la force et de la puissance, fut considérée par les rois kouchans comme un des attributs de la royauté, à en juger par ses représentations sur les monnaies de Kaniṣka et Huviṣka, ainsi que par l'importance que lui a accordée l'artiste qui a sculpté la statue de Kaniṣka qui fut trouvée à Māt, près Mathurā [1].

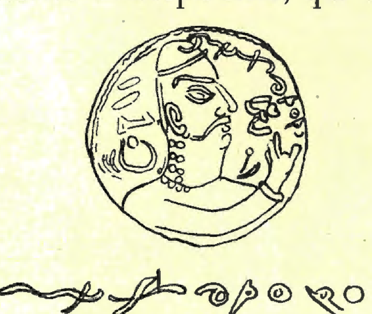


Fig. 38. — Monnaie de Mihārā, roi de Zābul. (Voir pl. IV, 3.)

N° 33. Fig. 39. Pl. IV, 4. Drachme Æ. Gr. 3,240.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, p. 276-277, pl. VII, 4. — E. Specht, *op. cit.*, p. 496. — H. Junker, *op. cit.*, p. 651. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 590.

Av. Buste du prince à droite. Figure glabre. Coiffure composée d'une calotte surmontée d'un grand croissant enserrant un trident; un petit croissant au-dessus du front. Diadème se terminant par des rubans qui tombent sur les épaules. Lourdes boucles d'oreilles; collier de perles avec rubans. Le buste est placé sur un fleuron en accolade. Dans le champ à droite, un symbole solaire semblable à celui de la couronne du n° 29; au-dessous, un objet que Cunningham pense être une coquille.

[1] J. Ph. Vogel, *Excavations at Mathurā, A. S. I. A. R.*, 1911/1912, pl. LIII et p. 123, n. 1, où est donnée la description de shah Shujan l'émir d'Afghanistan, par Elphinstone (*An account of the kingdom of Caubul*, 2e éd., London 1842, vol. I, p. 93). L'émir, habillé de rouge, ne portait pas de bijoux, mais devant lui étaient posées une massue, une épée et une carabine.



Légende en caractères tokhariens commençant à droite et en bas et suivant le mouvement de l'aiguille d'une montre :

ŠA/HONAŠA/ZABVAA
« (du) roi des rois de Zābul ».

℞. Autel du feu à peine visible.

N° 34. Fig. 40. Pl. IV, 5. Drachme Æ. Gr. 3,368.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, p. 277 et pl. VII, 5. — E. Specht, *op. cit.*, p. 497. — H. Junker, *op. cit.*, p. 651.

Av. Même buste que sur le n° 33 ; même coiffure sauf les symboles dans le champ à droite où figurent un trident et une coquille. De la légende en caractères tokhariens ne subsiste que la fin du mot (ZA)BVAA.

℞. Indistinct. Cunningham croyait pouvoir discerner les restes d'une légende indienne *yatu* (Jayatu).



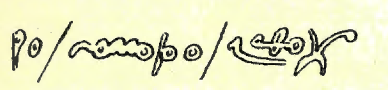






Fig. 39, 40 et 41. — Monnaies du roi des rois de Zābul. (Voir pl. IV, 4, 5 et 6.)

N° 35. Fig. 41. Pl. IV, 6. Drachme Æ. Gr. 3,564.

Bibliographie : A. Cunnigham, *op. cit.*, p. 285 et pl. IX, 8.

Av. Même buste que sur les nos 33 et 34. Dans le champ à droite un vase sur un support contenant un symbole à trois branches, peut-être un *trisul*. Il ne reste de la légende en caractères tokhariens que le début du nom de Zābul.

℞. Autel du feu effacé.

N° 36. Fig. 42. Pl. III, 7. Æ. Nécropole de Setq-Ābād. Musée de Kaboul. Unique. Inédite.

Cette pièce est identique à la précédente à la seule différence près qu'elle est en bronze et que, probablement par une faute de frappe, la légende n'a pas trouvé de place.

N° 37. Fig. 43. Pl. IV, 8. Drachme Æ. Gr. 3,564.

Bibliographie : J. Princeps, *Essays on Indian Antiquities*, 1858, pl. XXXIII, 1. — A. Cunningham, *op. cit.*, p. 277 et pl. VII, 7. — E. Specht, *op. cit.*, p. 499. — H. Junker, *op. cit.*, p. 651. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 596, *b*.

Av. Roi à cheval à droite. Coiffure ornée d'un grand croissant, diadème se terminant par de longs rubans. Dans le champ à droite, le signe hephtalite.

Légende bilingue : en caractères tokhariens, commence en haut et à droite et se termine derrière la tête du roi :

ŠAHONAŠA/ZABVAA
« (du) roi des rois de Zābul ».

et en pehlvi, au-dessus du signe hephtalite : *zāv* « Zāvlistān ».

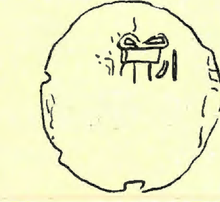



Fig. 42. — Monnaie du (roi des rois) de Zābul. (Voir pl. IV, 7.)

℞. Grande roue. Traces de légende indienne *Jayatu* (Cunningham).

N° 38. Fig. 44. Pl. IV, 9. Drachme Æ. Gr. 3,564.

Bibliographie : La même que celle du n° 37.

Av. Même cavalier et même légende que sur le n° 37 sauf que le signe hephtalite est remplacé par une coquille.

℞. Indistinct. Traces d'une légende indienne : *Jayatu* (Cunningham).

Ces deux séries sont uniques dans le monnayage chionite à cause du titre du roi des rois que portent les princes de Zābul. L'histoire ne nous a pas conservé de données pouvant expliquer ce changement important dans leur titulature, mais on peut admettre que la raison en fut la grande expansion de ce royaume des Chionites du Sud, et en particulier les conquêtes que ses princes réalisèrent dans la direction de l'Inde. En effet, quelques-unes de nos pièces portent au revers, comme on l'a vu, des légendes indiennes; on y relève également des symboles de plus en plus nombreux des religions de l'Inde, ne serait-ce que le trident de Śiva et la coquille de Viṣṇu. Celles qui portent le roi cavalier semblent imiter les émissions des Gupta et on connaît de cette seconde série des exemplaires identiques ne portant que la légende indienne *ṣāhi Jabula* ou roi de Zābul (fig. 45 et pl. III, 10) et où figurent le symbole solaire, la coquille ainsi que le signe hephtalite. La même observation est valable pour la série à buste qui trouve de nombreuses répliques à légendes uniquement indiennes [1].

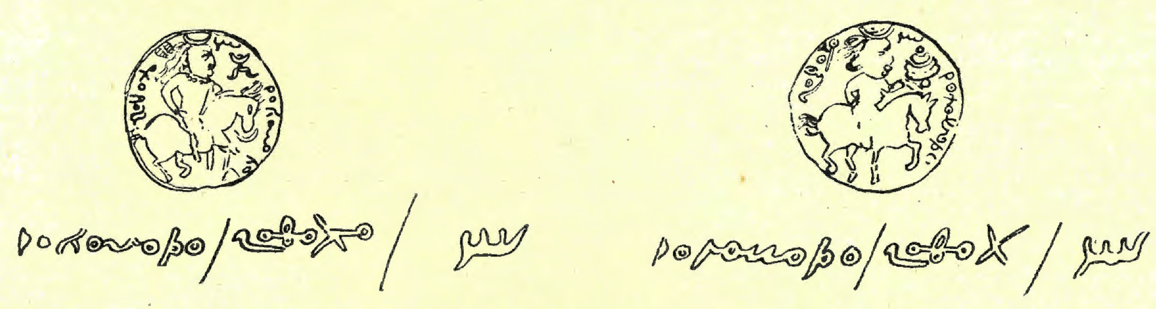


Fig. 43 et 44. — Monnaies du roi des rois de Zābul. (Voir pl. IV, 8 et 9.)



Fig. 45. — Monnaie du roi de Zābul. (Voir pl. IV, 10.)

[1] A. Cunningham, *op. cit.*, pl. VII, 10-12 et pl. IX, 5-11.



L'apparition de l'important titre de « roi des rois » sur le monnayage des princes de Zābul est étroitement liée à l'abandon par eux du type monétaire sassanide. On se trouve ainsi en présence des mêmes faits qui furent observés sur les émissions des rois hephtalites au Nord de l'Hindou-kouch et attribués, selon toute probabilité, à la défaite de Pērōz et l'affranchissement des Chionites-Hephtalites de leur vassalité aux Persans. Puisque les mêmes changements, et à la même époque, se produisent dans les émissions des rois de Zābul, on serait en droit de penser que ce royaume aussi se débarrassa de la suzeraineté iranienne à la suite du même désastre qui frappa Pērōz. S'il en est ainsi, le buste du roi Rāmānīlā (?) tourné à gauche serait la première manifestation, traduite dans les émissions, de la récente indépendance du royaume.

Les monnaies des rois des rois de Zābul portent des légendes en caractères tokhariens mais aussi en brāhmī, ce qui prouve l'extension de leurs possessions vers l'Est et justifie l'apparition de leur nouveau titre, plus important que celui qu'ils portaient auparavant. Or, l'histoire de l'Inde ne conserve que le seul souvenir de la dynastie de Toramāna et de Mihirakula, à laquelle nous proposerons l'attribution de ces deux séries dont la date se placerait vers la fin du v^e siècle et la première moitié du vi^e siècle de notre ère.



Fig. 46. — Plat en argent provenant du trésor des Mirs de Badakhshān. (D'après J. Smirnoff, *Argenterie orientale*, pl. XXXIV, 62.)

La coiffure du roi cavalier, ornée d'un grand croissant, est presque identique à celle portée par un roi également cavalier, chassant un lion, et qui était représenté sur un plat « sassanide », acheté en 1829 chez le Mir de Badakhshān par Sir A. Burnes [1] et disparu depuis (fig. 46). Quoique l'image sur les monnaies, dont l'état de conservation laisse à désirer, soit réduite, nous relevons sur les deux monuments en plus de l'identité de coiffure, la présence des mêmes rubans serrant les chevilles des rois, et une même façon de nouer la queue de leurs montures en un double nœud qu'on peut voir sur de nombreux bas-reliefs sassanides. Le fait que cette pièce d'orfèvrerie se trouvait dans le trésor du Mir de Badakhshān, où elle se conserva jusqu'au début du xix^e siècle, ne peut qu'étayer la possibilité d'attribuer le plat à l'un des princes du Zābulistān

[1] J. Smirnoff, *Argenterie orientale*, pl. XXXIV, 62. Voir aussi Kurt Erdmann, *Die Sasanidischen Jagdschalen, Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlungen*, vol. 57, fig. 21, *a* et *b* (avec bibliographie), qui date le plat du iii^e ou iv^e siècle, date, semble-t-il, trop haute.

dont les émissions où il est représenté à cheval auront eu une vogue particulièrement durable. En effet, adoptées par les *ṣāhi* de Kaboul les monnaies à roi cavalier devinrent le type préféré de générations de ces princes [1].

N° 39. Fig. 47. Pl. IV, 11. Æ. Provenant de Kaboul, quartier de Démazend. Collection privée. Unique. Inédite.

Av. Buste du prince à droite. Coiffure cylindrique indistincte. Boucles d'oreilles et collier de perles. Vêtement richement orné. Dans le champ à droite un vase avec trois branches. Au-dessus, le signe *Ja*, peut-être le premier du nom *Jabula* ou Zābul.



Fig. 47. — Monnaie d'un roi de Zābul. (Voir pl. IV, 11.) Éch. 2 : 1.

℞. Même sujet en creux.

Cette pièce se trouvait dans le vase peint en blanc, décrit dans le chapitre I (fig. 4) et qui proviendrait d'une tombe. La coiffure du prince, quoique mal conservée, semble se rapprocher de celle de Mihirakula des monnaies à légende indienne [2]. Le symbole, sous forme de vase d'où sortent des feuilles ou des branches, est connu par les émissions des rois de Zābul [3]. Toutefois, nous ne trouvons sur aucune des monnaies hephtalites connues la même forme de boucles d'oreilles que sur notre monnaie de Démazend qui semble être de la fin du v^e^ ou du début du vi^e^ siècle.

N° 40. Fig. 48. Pl. IV, 12. Drachme Ꭱ. Musée de Kaboul. Inédite.

Av. Buste du prince de face. Couronne crénelée serrée d'un diadème de perles et surmontée de deux ailes éployées. Au milieu, sur une longue tige, un croissant enserrant une étoile. Un petit croissant à étoile se trouve de chaque côté du diadème. Barbe et moustache; deux touffes de cheveux encadrent le visage. Boucles d'oreilles; vêtement richement orné; une broche ronde sur la poitrine. Deux rubans flottent au-dessus des épaules, dont la gauche est marquée par un croissant à étoile. Deux cercles de grènetis. Dans la marge, trois croissants à étoile.

℞. Buste de divinité de face. Coiffure pointue ornée d'un diadème et entourée de flammes dont les langues forment une auréole triangulaire. Deux touffes de cheveux encadrent la figure. Vêtement richement orné. Deux cercles de grènetis; quatre croissants à étoile dans la marge qui se termine par un troisième cercle de grènetis. Pour la légende, voir la pièce n° 41.

[1] Il nous semble utile de signaler que les monnaies du type « cavalier et bœuf bossu » attribuées aux *ṣāhi* de Kaboul et du Gandhāra portent à l'avers des légendes en écriture tokharienne. La pièce reproduite par Rapson, *Sources of Indian History, Coins*, pl. V, 6 et § 115, présente à l'avers un cavalier à droite, avec légende tokharienne (CP)I CΠΑΛΑΒΑΑ, et au revers, un bœuf bossu avec légende en brāhmī *sri Spalapati Deva*. Ce groupe d'émissions, qui se prolongea, semble-t-il, pendant quelques siècles, commença peu après la défaite hephtalite et prouverait que l'emploi de l'écriture tokharienne resta peut-être encore en usage jusqu'à l'avènement de la dynastie ghaznévide. Une étude d'ensemble de ce groupe n'a pas encore été entreprise.

[2] A. Cunningham, *op. cit.*, pl. VIII, 1.

[3] Voir notre n° 35, fig. 41 et pl. IV, 6, et A. Cunningham, *op. cit.*, pl. IX, 8. On peut le rapprocher du symbole qui figure sur les monnaies des satrapes des Kidarites; cf. Martin, *J. R. A. S. B.*, III (1937), p. 42 et pl. 4, fig. 47 et 49.



N° 41. Fig. 49. Pl. IV, 13. Drachme Ꭱ. Gr. 3,368.

Bibliographie : H. H. Wilson, *op. cit.*, pl. XXI, 22. — E. Thomas, *Parthian and Indo-Sasanian Coins, J. R. A. S.*, 1883, pl. et p. 87 sqq. — A. Cunningham, *op. cit.*, p. 292 et pl. X, 10. — V. A. Smith, *Catalogue of Coins in the Indian Museum*, Calcutta, vol. I, Oxford 1906, pl. XXV, 1. — H. Junker, *op. cit.*, pl. II, 10. — E. Herzfeld, *A.M.I.*, IX, 2, p. 150 sqq. et fig. 26.

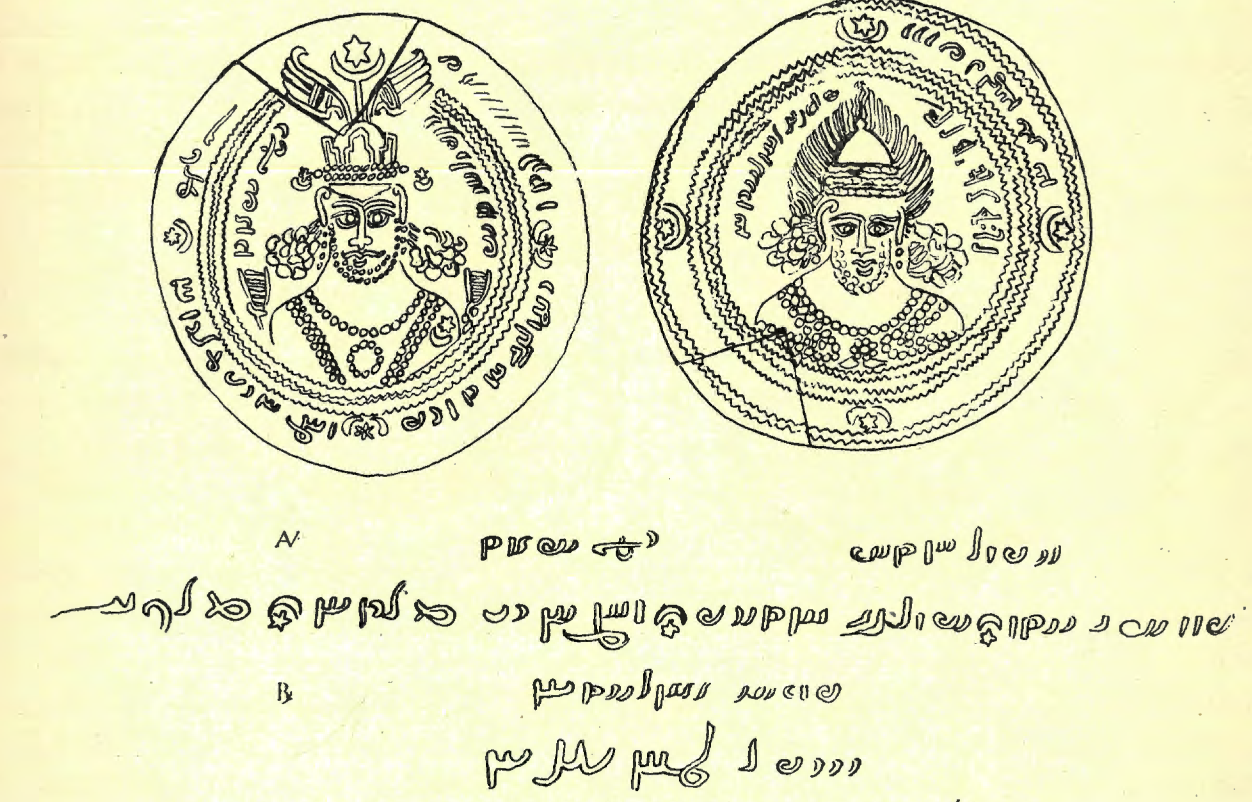


Fig. 48. — Monnaie de Mardhānšāh. Musée de Kaboul. (Voir pl. IV, 12.) Éch. 2 : 1.

Av. Semblable à celui de la monnaie n° 40 sauf quelques détails : les deux petits croissants, près de la couronne, sont placés plus haut, au niveau des créneaux; les deux épaules sont marquées d'un croissant; une surfrappe à tête de sanglier.

℞. Même sujet que sur la pièce précédente, mais la légende en brāhmī est à gauche au lieu d'être à droite; légende marginale en pehlvi figurant dans le deuxième quartier au lieu du premier; le croissant du haut est flanqué de chaque côté de trois cercles.

Légende en pehlvi de l'avers, au milieu à gauche : *χ^u^arr afzūt*; à droite : VEH (*šapir?*) *χ^u^atāī*; dans la marge : PAT *apaδast*/VEH (*špir*) *bag χ^u^atāī vahmān I mardhān* ŠĀH (*malkā*) « sous la protection du bon (?), divin, seigneur Bahmān Mardhānšāh ».

La légende du revers en brāhmī a été lue : SRI VĀSV DEVA. En pehlvi, au milieu : *pnčsi(h) zāvlistān* « année 35 ; Zābulistān »; dans la marge : VEH (*špir?*) *ram hūsrāv* (la lecture du premier mot n'est pas certaine puisque sur les deux monnaies il est écrit différemment : n° 40 *šipr*, n° 41 *špir*).

Nous ne donnons pas toutes les lectures qui ont été proposées de cette légende depuis Thomas, mais la nôtre en diffère sensiblement. C'est certainement le fait d'avoir lu à la fin de la légende

marginale de l'avers « roi de Multān » qui a dû fausser chez ceux qui s'en sont occupés, l'interprétation de cette monnaie qui, d'après nous, est une émission de Mardhānšāh, ou Merdhānšāh, qui fut le *pāδghōspān* de Nēmrōz ou un des quatre vice-rois de l'empire sassanide qui gouvernèrent les provinces du Sud, s'étendant depuis le Fars à l'Ouest jusqu'au Seistan à l'Est. C'était un puissant seigneur sur le sort duquel nous ne connaissons qu'une courte notice léguée par Tabarī et où il est dit que Khosroès II, jaloux de ses succès, et suspicieux, le fit exécuter deux ans avant de disparaître lui-même [1].

Mardhānšāh a dû entreprendre une campagne de conquêtes contre les pays voisins de l'Est, le Zābulistān et l'Inde, c'est-à-dire le Sind. Ce dernier pays, d'après le *Tchatch-Nāma,* était gouverné



Fig. 49. — Monnaie de Mardhānšāh. (Voir pl. IV, 13.) D'après E. Herzfeld, *A. M. I.*, IX, fig. 26.

à cette époque par le roi Śrī-Harsa qui fut tué par Nēmrōz à la frontière de son pays, ce Nēmrōz ne pouvant être autre que Mardhānšāh, seigneur de Nēmrōz ou des pays du Sud [2]. L'armée persane, dit l'histoire, se contenta de la dévastation d'une partie du pays avant de le quitter, et le roi Rai Sāhi succéda à son père. En 641, Rai Sāhi fut détrôné par le brahmane Tchatch qui fonda une nouvelle dynastie. Par conséquent, la guerre qui fut la cause de la mort de Śrī-Harsa eut lieu sous Khosroès II [3]. Or, notre monnaie porte la date de l'année 35 qui ne peut être que du règne de Khosroès II et qui correspond à 624, ce qui nous permet de croire que : 1° à cette date, la victoire était déjà réalisée; 2° ce succès d'armes de Mardhānšāh eut lieu, au moins deux ans avant sa mort, puisque Tabarī place celle-ci en 626.

Ainsi, la médaille n'appartient pas aux émissions des rois chionites de Zābul, et si elle trouve place dans cette étude, c'est uniquement parce que Mardhānšāh, probablement conquérant sans lendemain du Zābulistān, la fit frapper dans ce pays, comme l'atteste l'atelier d'émission, et qu'il n'est pas impossible de croire qu'elle fasse partie d'une émission commémorative.

La pièce de Mardhānšāh est le seul exemplaire en argent qu'on possède des émissions des gouverneurs sassanides, ceux-ci ayant eu le droit de battre monnaie, mais, semble-t-il, unique-

[1] T. Nöldeke, *Tabarī*, p. 379. — [2] Nēmrōz signifie en pehlvi, comme on sait, le Sud, comme Khorasan, l'Est. — [3] J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 33.



ment en bronze. Fut-ce l'une des causes de la disgrâce de Mardhānšāh, on l'ignore; cependant, il est bon de souligner qu'il ne marque pas son nom dans le champ à droite de l'avers — place où, face à l'effigie royale, figurait dans les émissions impériales sassanides, le nom du roi des rois — et ce fait est susceptible de confirmer son attitude loyale vis-à-vis de son suzerain, ce qui ressort du récit conservé chez Tabarī. Mardhānšāh n'était pas le nom propre du vice-roi de Nēmrōz; c'était un titre qu'on rencontre à peu près à la même époque chez un autre grand personnage, *Xoroxazat,* d'après Sébéos, ou Khurrāzādh, ou Farrukhzādh, qui fut le commandant en chef des troupes persanes dans la bataille de Néhavend [1]. Notre monnaie en donne la preuve, puisque le nom de Mardhānšāh est Vahman ou Bahman, ancien Wohumano où on retrouve la même permutation que dans *Wahudīn* = *Behdīn* [2].

Il reste à éclaircir la question de la divinité qui est représentée sur le revers de la monnaie. Dans les études qui lui furent consacrées, on voyait dans cette image le dieu solaire adoré dans le fameux temple de Multān. On est allé plus loin en cherchant à expliquer les émissions impériales de Khosroès II — qui servirent de modèle à la monnaie de Mardhānšāh — comme étant des médailles commémoratives de la conquête persane de la ville de Multān. Il faut attribuer cette hypothèse à la lecture « Multān » du mot qui, selon nous, se lit « Mardhān ». Du reste, on ne possède aucune preuve de ce que les troupes du roi de l'Iran poussèrent jusqu'au cœur du Panjāb. D'autre part, il est erroné de croire que cette émission de Khosroès II ne date que de la fin de son règne, puisque nous avons trouvé à Châpour plusieurs monnaies de billon de ce même type, datées des années 16, 20 et 34 [3], ce qui exclut l'idée d'une pièce commémorant une victoire qui aurait été remportée vers la fin du règne de ce monarque. Ces considérations amènent à la conclusion à laquelle nous étions déjà arrivé dans la même étude, c'est-à-dire que la divinité du revers est l'image du Feu sous forme d'un buste avec flammes entourant la tête — expression de la même idée que l'autel avec flammes et avec buste entouré de flammes qui figurait depuis le commencement sur toutes les émissions des rois sassanides. La grande inscription de Châpour I du Kaʿba Zardusht, à Naqsh-i-Roustem, confirme ce que l'inscription de Châpour, trouvée par nous en 1935, permettait de supposer : l'existence de sanctuaires où était entretenu le feu protecteur du roi régnant et qui accompagne sur le revers des monnaies chaque effigie royale figurant sur l'avers.

N° 42. Fig. 50. Pl. IV, 14. Æ. Gr. 4,276. British Museum. Unique.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, pl. X, 11. — E. Specht, *op. cit.*, p. 514. — H. Junker, *op. cit.*, p. 647-648, pl. XI, 11. — E. Herzfeld, *A. M. I.*, IX, 2, p. 155. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 597.

Av. Buste du prince de trois-quarts. Coiffure composée d'un diadème noué derrière avec deux longs rubans descendant sur l'épaule; la calotte est ornée de deux croissants renfermant des disques et surmontés de deux ailes éployées avec, entre elles, une tête de taureau. Figure glabre; boucles d'oreilles; vêtement richement orné.

[1] *Ibid.*, p. 113. — [2] T. Nöldeke, *op. cit.*, p. 291, n. 2. — [3] R. Ghirshman, *Une monnaie de Ziyad abu Sofian, gouverneur du Fars, Mélanges syriens offerts à R. Dussaud*, vol. II, p. 700.

Dans le champ à droite, un signe ressemblant à celui des Hephtalites, et au-dessus, un buste d'un petit personnage placé sur un support en forme de croissant. Cercle de grènetis.

Légende : à gauche en caractères tokhariens, dont les deux dernières lettres se trouvent à droite du personnage :

CPI BAΓO VAXB/AA
« (du) seigneur dieu Vakhba »

à droite en pehlvi : *spnir* (ou *spndr*) *bag* $\chi^{u}$*atāi* « *spnir*, dieu, seigneur ».

Cette légende semble être identique à celle de la marge, deuxième quartier, de l'avers de la pièce précédente (n° 41) sauf toutefois le premier mot dont la lecture reste incertaine.

℞. Même divinité de face que sur les n^os^ 40 et 41. Légende en pehlvi, à gauche : le premier mot semble être le même que le premier de la légende de l'avers; le second mot est $\chi^{u}$*atāi* [1]. A droite : *zāvlistān*.



Fig. 50. — Monnaie de Vakhba, roi de Zābul. (Voir pl. IV, 14.)

Légende marginale en caractères tokhariens commençant en haut et à gauche, les lettres tournées vers la périphérie :

CPI BAΓO VZVPA BHOZKA CAIANACAI BAΓO TŠAVAAA
« seigneur, dieu, grand Bhojakā, roi des rois, dieu (de) Tšavla ».

N° 43. Fig. 51. Pl. IV, 15 et 16. Drachme Æ. Gr. 3,304. Musée de Kaboul (n° 16).

Bibliographie : H. H. Wilson, *op. cit.*, pl. XVII, 8. — A. Cunningham, *op. cit.*, pl. X, 7. — E. Specht, *op. cit.*, p. 511 sqq. — H. Junker, *op. cit.*, p. 643 et pl. XI, 7. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 595.

Av. Buste du prince à droite. Couronne semblable à celle de la monnaie précédente. Double cercle de grènetis. Légende au milieu en brāhmī qui a été lue de plusieurs façons différentes.

Wilson : *Sri Bahmana / Vasu deva.*
Thomas : *Sri Vahara / Vakhu deva.*
Cunningham : *Sri Vangara / Vasu deva.*
Junker : *Sri Vanera / Vakhu deva.*

[1] E. Herzfeld, *A. M. I.*, IX, 2, p. 153, proposa la lecture *hpullan t'č*.



Légende marginale en lettres tokhariennes tournées vers le centre, commençant en haut et à droite :

CPI BAΓO VZPA BHOZKA CVNΔANA BAΓO TŠAVAA
« seigneur, dieu, grand Bhojakā, Sundana, dieu (de) Tšavla ».

℞. Autel du feu avec deux attenants. Légende en pehlvi, à gauche : *afzūi*; à droite : *zāvlistān*; légende marginale, en caractères tokhariens :

CPI BAΓO VAXBA BAΔPOACΠA CAIANACAI BAΓE
« seigneur dieu Vakhba Droaspa (?), roi des rois, dieu (?) ».

Les deux pièces n^os^ 42 et 43 marquent à, notre sens, une forte influence du monnayage de Mardhānšāh, en conséquence de quoi nous proposerons de les attribuer à une époque posté-

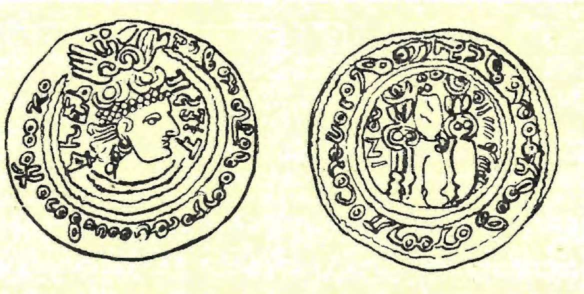


Fig. 51. — Monnaie de Vakhba, roi de Zābul. (Voir pl. IV, 15 et 16.)

rieure à la conquête persane de 624. L'atelier d'émission, de même que les deux légendes en caractères tokhariens indiquent qu'il s'agit du prince de Zābulistān, le nom de ce royaume figurant deux fois en pehlvi et deux fois dans la légende hephtalite sous le vocable de Tšavla qui est la forme indianisée (Ğaula, Jauvla, chinois Tsao) de Zābul. Nous les attribuons au même prince dont le nom Bahman Vasu deva est transcrit en brāhmī sur le n° 43, et Vakhba en caractères tokhariens sur les deux pièces.

La nombreuse titulature de celui-ci est particulièrement variée : CPI qu'on voit pour la première fois sur les monnaies de Zābulistān est le correspondant indien de $\chi^{u}$*atāi* qui figure sur le n° 41. BAΓO, attesté également pour la première fois sur le monnayage de ce royaume, est la transcription en caractères tokhariens de ce même mot qui existe en pehlvi sur le n° 41. VZPA et VZVPA qui n'est qu'une transcription incomplète de VZVPKA est connu sur les légendes des *aurei* des princes sassanides, rois des Kouchans de Balkh [1], ainsi que sur ceux de Kidāra (fig. 70). Le titre auquel s'applique cette épithète « grand » est BHOZaKA ou *Bhojaka*, un des noms que porte la grande divinité solaire des Sakas de l'Inde et qui signifie « sauveur ». On attribue à ce nom

[1] E. Herzfeld, *Kushano-Sasanian Coins*, Table I.

du dieu Mihira une origine saka et on le connaît dans l'iranien moyen sous forme de **bōžak* «sauveur», et dans l'arménien d'emprunt *bužakan* «sauvant», *bužak* «libération»; en pers. m. *bōžišn* «libération»[1]. Mihira ou le dieu Soleil des Indo-Scythes était connu comme une divinité rédemptrice déjà au IVe siècle avant l'ère chrétienne, puisqu'on connaît un satrape de Cappadoce de l'an 330 qui portait le nom de Μιδροϐουζάνης, qui signifie «celui qui a Mithra pour sauveur». D'autres noms, d'époque plus récente, confirment la persistance de cette particularité attribuée à Mihira ou Mithra : ce sont *Miδrbōzēt* «Mithra rachète» et *Miδraturbōz* «sauvé par le feu de Mithra»[2].

La mention de Bhojaka sur les monnaies du roi de Zābul est une allusion directe au culte du dieu Mihira importé par les Sakas dans l'Inde lors de leur première invasion de ce pays, qui remonte à la fin du IIe siècle avant J.-C. Elle est aussi une indication sur l'existence de ce culte dans la tribu des Zābuls, question sur laquelle nous reviendrons plus bas.

BHOZKA est suivi d'un autre titre CVNΔANA qui représente un intérêt particulier pour l'étude sur les Chionites du Sud puisque dans la composition de ce mot entre le nom de leur dieu national Sun. Sa signification serait «connu par Sun» et il correspondrait à *Sun-tat* que le *Souei chou* donne comme titre du roi de Zābul et dans lequel Marquart reconnut l'iran. **Sun-dādh* ou «donné (créé) par Sun»[3]. Toute la titulature des rois de Zābul du VIIe-VIIIe siècle est imprégnée de leur essence divine que le culte local consacra par la divinisation du roi même, comme en témoignent les historiens arabes, et Ibn al-Athīr en particulier, qui écrit : «le roi de ce pays (Zābul) était porté sur un trône d'or par douze hommes. Il se fit construire un temple sur une haute montagne qu'il appela la Mecque et s'attribua le caractère divin»[4]. Cette tendance à voir dans le roi une personnification de la divinité sur terre n'est pas exempte d'influences iraniennes que la civilisation hephtalite dut subir à la suite de longs contacts avec le peuple voisin. L'influence de la Perse se fait sentir sur les monnaies de Zābul non seulement par l'emploi de l'écriture pehlvie mais aussi par le titre de roi des rois, et surtout par celui de *sundān* ou *sundādh* qu'on pourrait rapprocher de *mazdēsn* ou «adorateur de Mazda» des monnaies et des inscriptions des rois sassanides.

Marquart reproduit dans sa remarquable étude sur Zābul et le dieu Sun deux écrits chrétiens du VIe siècle où il est question de la lutte du roi Kawādh contre Τζουνδαδέερ ou Zundaber, dont le château fort fut pris par le roi de Perse grâce à l'aide des chrétiens et où il s'empara de grandes richesses. Marquart reconnaît avec raison dans le nom de l'adversaire du roi de l'Iran un composé dont le premier terme est le nom du dieu Sun et le second *δαδεερ, **daber*, en p. m. *dātbar* «juge». Toutefois, *Sundātbar* ou «Sun le juge» ne serait pas une épithète du dieu et entrera dans l'ensemble des titres royaux de Zābul dont on connaît le *Sundān* et le *Sundādh*.

La présence du titre de *saiansai* ou «roi des rois», qu'on relève sur les deux pièces nos 42 et 43, ne surprend pas sur les monnaies d'un prince de Zābul puisqu'il a été déjà attesté sur

(1) I. SCHEFTELOWITZ, *Die Mithra-Religion der Indoskythen und ihre Beziehung zum Saura-und Mithras-Kult, Acta Orientalia,* XI (1933), p. 305-306.

(2) DIOD., 17, 21, 3; ARRIEN, I, 16, 3; F. JUSTI, *Iranisches Namenbuch,* nos 209 et 208; cf. I. SCHEFTELOWITZ, *op. cit.,* p. 305.

(3) J. MARQUART, *Das Reich Zābul...,* p. 280-281.

(4) *Ibid.,* p. 273.



deux importants groupes de monnaies des rois de ce pays du Ve et VIe siècles sous la forme de *šāhānōša* (fig. 39, 43 et 44). Son origine est le *šāhānšāh* des rois d'Iran, le *šāōnānōšāō* des monnaies kouchanes, qui, en transcription indienne est connu dans l'inscription d'Allāhābād sous la forme de *ṣāhānuṣāhi*. La réminiscence de ce titre se rencontre dans une légende jaina de Kālakāchārya où les princes sakas, protecteurs du saint, sont appelés *sāhi* et leur seigneur *sāhānusāhi*[1], forme prakrite dont se rapproche le titre *saiansai*.

Il faudrait peut-être reconnaître dans le titre de ces légendes ΒΑΔΡΟΑСΠΑ, le dieu ΛΡΟΟΑСΠΑ ou ΔΡΟΟΑСΠΑ, qui, sous l'aspect d'un homme à longue barbe, debout devant un cheval, et tendant un diadème royal, figure sur les revers des monnaies de Kaniṣka. On a rapproché son nom d'*Aurvat-aspa* de l'Avesta qui signifie «à cheval rapide», épithète commune du dieu Soleil dont l'animal-attribut est le cheval[2]. D'après une étude plus récente, il serait identique à l'avestique *Drvāspa,* divinité saka protectrice des chevaux et correspondant au dieu indien *Aśveśa* qui est un surnom de Mihira[3]. Que ce soit l'une ou l'autre interprétation de ce dieu, il faut convenir que, de même qu'avec la mention de Bhojakā, on se trouve en présence de titres tirés des noms propres de divinités appartenant au culte du même dieu solaire Mihira, et qui n'étaient que les diverses manifestations ou trabans de celui-ci que les Indo-Scythes de l'Inde adoraient.

Le portrait du prince de la pièce no 42, à l'encontre de tout ce qu'on connaît sur les médailles sassanides et hephtalites, présente la tête de trois-quarts. Nous ne chercherons pas à donner à ce changement une signification politique; il avait peut-être une raison d'être que nous ignorons. Il n'est cependant pas sans intérêt de souligner ce fait peu connu dans l'art sassanide. Ni les monnaies ni les bas-reliefs n'ont révélé cette particularité, la majorité des personnages sur les monuments sassanides connus ayant la tête de profil, sauf sur quelques rares exemples où le sujet est de face. Cette frontalité, qui est caractérisée presque exclusivement par les monuments datant du début de cette dynastie, est certainement une survivance de l'art parthe[4]. Or, les mosaïques que nous avons découvertes à Châpour et où, sur vingt-deux portraits, deux seulement sont de profil et le reste de trois-quarts, ouvrent une nouvelle page de l'art sassanide où l'influence occidentale, probablement syrienne, semble certaine. Le portrait de la monnaie de Zābul pourrait être interprété par ce courant dans l'art sassanide[5].

Le revers de ces deux monnaies de Vakhba montre le buste de la divinité qui figure sur certaines monnaies de Khosroès II ainsi que sur celles de Mardhānšāh. «Le culte de Mithra apporté par les Sakas dans l'Inde ne perd pas son caractère d'origine iranienne[6].» Toutefois, la grande différence entre ce culte et le zoroastrisme se traduit par la substitution d'Ahuramazda par Mithra ou Mihira qui devient lui-même la divinité principale et, pourrait-on dire, unique, de sorte que le feu d'Ahuramazda devient chez les Sakas de l'Inde celui de Mihira. Sur certaines monnaies de Kaniṣka figure, au revers, le dieu ΑΘΡΟ qui indique que le culte du Feu n'était pas étranger

(1) M. Aurel STEIN, *Zoroastrian Deities on Indo-Scythian Coins, Indian Antiquary,* XVII (1888), p. 23 du tirage à part.

(2) *Ibid.,* p. 10-11.

(3) I. SCHEFTELOWITZ, *op. cit.,* p. 326-327.

(4) C. HOPKINS, *A Note of frontality in Near Eastern Art, Ars Islamica,* III (1936), p. 187 sqq.

(5) R. GHIRSHMAN, *Shapur, royal City, Asia and the Americas,* octobre 1945, p. 492 sqq. et fig. 5-8.

(6) I. SCHEFTELOWITZ, *op. cit.,* p. 299.

aux Indo-Scythes. Il n'est pas facile toutefois de trancher la question de savoir si la divinité qui orne le revers des deux monnaies est une manifestation de ce culte ou si, comme ce fut suggéré il y a longtemps par Cunningham, cette image prise dans l'iconographie sassanide n'est pas une expression du culte des Sakas et ne serait pas, dans ce cas, une des représentations du dieu Soleil Mihira qui, pour le royaume de Zābul, était le dieu Sun.

## D. — ÉMISSIONS DES PRINCES DES TURCS OCCIDENTAUX.

Nº 44. Fig. 52. Pl. IV, 3 et 4. Drachme Æ. Gr. 3,368.

BIBLIOGRAPHIE : H. H. WILSON, *op. cit.*, pl. XVII, 9. — V. A. SMITH, *op. cit.*, pl. XXV, 1. — E. SPECHT, *op. cit.*, p. 504. — H. JUNKER, *op. cit.*, p. 652-653 et pl. XI, 9. — E. HERZFELD, *op. cit.*, p. 154 et fig. 27. — J. DE MORGAN, *op. cit.*, fig. 600. — M. F. C. MARTIN, *Some Coins of the Napki Malka class restruck by Shahi-Tegin, J. R. A. S. B.*, Num. Sup., XLVI (1936), p. 5 sqq.

Av. Buste du prince, tête de trois-quarts. Coiffure serrée d'un diadème qui se termine derrière par deux longs rubans ; la calotte barrée en son milieu par un rang de perles partant du diadème, et formée de deux croissants, est flanquée de deux ailes et surmontée d'une tête d'animal. Face imberbe ; boucles d'oreilles ; collier de perles ; vêtement richement orné.

Légende en caractères tokhariens dans le champ à droite :

CPI ŠAHO « (du) seigneur roi ».

Dans la marge, en brāhmī, une longue légende lue par Cunningham : *Sri Hitivira-Airan-cha Parameswara Sri Shahi Tigin Devaja* « l'heureux souverain de l'Inde et de l'Iran, l'heureux šahi tigin, Fils du Ciel » (lecture contestée par Junker).

℟. Divinité de face comme sur les monnaies précédentes.
Légende en pehlvi à gauche : *afzūi afzūi* PAT (?) ; à droite : *tgin hvrsān* ŠĀH.

La monnaie a un air de famille avec les pièces publiées plus haut. La figure du prince est de trois-quarts comme sur le nº 42, et le revers est identique et représente une copie des émissions de Khosroès II. La même observation est valable pour la disposition et la longueur de la légende marginale qui, au lieu d'être en pehlvi comme sur les pièces de Mardhānšāh, ou en caractères tokhariens comme sur les nºs 42 et 43, est en brāhmī. L'attribution ne pourrait être fixée avec certitude avant que cette légende ne soit publiée en lecture définitive par un indianiste. D'après les caractéristiques, l'émission de cette monnaie serait du milieu du VIIe siècle. Nous ne croyons pas qu'elle est d'un prince hephtalite et cette hypothèse se base sur deux observations : *a*) aucune pièce chionite connue ne porte le titre turc de tegin, qui ne semble pas avoir été en usage chez les Chionites-Hephtalites ; *b*) à l'époque où se place l'émission de la monnaie, ce n'est plus un roi hephtalite qui devait gouverner un royaume s'étendant des deux côtés de l'Hindou-kouch. Or, le prince se nomme Khorasanšāh, et, dans ce titre, nous verrions volontiers une imitation de la légende de Mardhānšāh. C'est peut-être dans la mention du Khorasan qu'il faut chercher sa



signification principale, c'est-à-dire non pas la province (dont les frontières variaient suivant les époques) mais l'Est — possessions orientales, tout comme Nēmrōz signifiait le Sud et désignait les possessions méridionales de l'empire sassanide. La longue légende en brāhmī semble indiquer que le pouvoir de ce šāhi-tegin s'étendait sur des terres où cette écriture était en usage, donc au moins sur le Gandhāra. Pour l'époque, seul un Turc était susceptible de présider à la destinée de tant de pays, et on pourrait penser au petit-fils de *T'ong Che-hou kagan*, qui avait le titre de tegin et qui, après la mort en 630 de son père *Ta-tou chad*, fils aîné de *T'ong Che-hou*, usurpa le pouvoir et devint *chad* lui-même. C'est lui qui reçut en 644 Hiuan-tsang à Koundouz, sa capitale, d'où il gouvernait les pays qui s'étendaient depuis les Portes de Fer jusqu'aux rives de l'Indus [1].



Fig. 52. — Monnaie d'un tegin, roi du Khorasan. (Voir pl. V, 3 et 4.)

Cunningham donna la description des lieux des trouvailles de ces monnaies qui sont certainement plus nombreuses que toutes les autres parmi les médailles à légendes en caractères tokhariens : « Deux exemplaires furent mis au jour par Ventura dans le *stūpa* de Manykiala ; le Dr Lord acquit quarante pièces au Nord de l'Hindou-kouch. Moi-même j'en ai réuni vingt ou trente à Kaboul et je sais que quelques-unes furent trouvées au Sind et à Kacch » [2]. Ce tableau donne une idée assez juste de l'immense aire de diffusion des monnaies du šahi-tegin et confirme que son siège principal doit être cherché au Nord de l'Hindou-kouch, ce qui s'accorde avec la mention de la légende en pehlvi. La monnaie du šahi-tegin a un air de parenté certain avec les monnaies du roi Vakhba de Zābul, mais sa légende en caractères tokhariens semble être une copie des médailles des rois de Bāmiyān. Cette hypothèse est basée non seulement sur l'identité des deux légendes CPI ŠAHO, mais plus encore sur une pièce de Bāmiyān surfrappée au nom du *tegin* (nº 28). C'est grâce à la perspicacité de Martin que la lecture de la surfrappe fut mise au point, ce qui permet de supposer que le prince turc utilisa les monnaies de son vassal (?) en les surfrappant à son titre [3].

Le pouvoir du šāhi-tegin, qui commença à régner en 630, ne pouvait se prolonger au delà des années 658-659, date à laquelle l'empire chinois mit fin à la puissance des Turcs occidentaux et organisa à son tour l'administration des pays sur lesquels régna ce prince. Ainsi, cette monnaie se placerait entre 630 et 658.

[1] E. CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 197. — [2] A. CUNNINGHAM, *op. cit.*, p. 268. — [3] M. F. C. MARTIN, *op. cit.*, p. 7.

N° 45. Fig. 53. Pl. V, 1 et 2. Æ.

Bibliographie : H. H. Wilson, *op. cit.*, pl. XVII, 6. — A. Cunningham, *op. cit.*, pl. X, 5. — H. Junker, *op. cit.*, p. 654-655 et pl. XI, 5. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 599.

Av. Buste du prince à droite. Coiffure serrée d'un diadème de perles et ornée de deux croissants renfermant de petits globes avec, aux extrémités, deux ailes très stylisées. La calotte est surmontée d'un grand croissant, avec, au centre, un petit globe. Figure glabre. Boucles d'oreilles, collier de perles; vêtement richement orné. Deux larges rubans montant au-dessus de l'épaule. Cercle de grènetis.

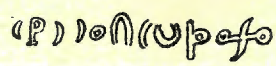
Légende à droite en caractères tokhariens :

CPI IAΠΓV ŠAHO
« seigneur, yabgou, roi ».

℞. Autel du feu avec deux attenants de profil, d'une exécution très différente de tout ce qu'on connaît sur les monnaies sassanides ou hephtalites. Des deux côtés de l'autel du feu, légende en brāhmī que Cunningham lit : *Sri Yadevi-mana Sri;* Wilson: *Sri-mad Deva Bhadra Sri* et Junker : *Sri... devi, pava Sri.*



N



℞

Fig. 53. — Monnaie d'un sri, yabgou, šāh.
(Voir pl. V, 1 et 2.)

Légende en pehlvi, à gauche : *hūm(sa)* « année 5 »; à droite : AB (Abharšahr).

℞ du n° 2 de la planche V. Légende en pehlvi, à gauche *stā* « année 6 »; à droite : ANB (Anbār).

Cette médaille pas plus que la monnaie du šāhi-tegin ne peut être attribuée, selon nous, à un prince hephtalite. Sa couronne indique nettement une époque postérieure au règne de Khosroès II. Or, il n'y a aucune raison plausible d'admettre qu'à l'époque où les Turcs se trouvaient les maîtres incontestés de la Bactriane, un prince quelconque hephtalite se fût emparé du plus haut titre de yabgou porté par le grand kagan turc. C'est donc à l'un de ces derniers que nous proposerons d'attribuer cette monnaie, si curieuse par l'assemblage des titres : le *sri* qui était porté par les princes de Bāmiyān et des pays au Sud de l'Hindou-kouch; le *yabgou* qui était le titre des chefs turcs, et le *šāh* qui était porté par les rois hephtalites qui régnèrent sur la Bactriane. Cette variété de titres semble se refléter dans la variété des écritures dont l'écriture brāhmī était en usage au Sud de l'Hindou-kouch, la tokharienne au Nord de ces montagnes en particulier, et le pehlvi dans les provinces arrachées aux Perses.

Nous ne saurions identifier le grand kagan turc au nom de qui ces émissions furent faites. Si la lecture de l'atelier monétaire d'Abharšahr est exacte, on ne peut reconnaître en lui le grand *T'ong che-hou,* qui reçut Hiuan-tsang et qui est mort en 628 ou 630 [1], puisque du temps du pèlerin chinois la frontière entre la Perse et les Turcs passait par Merv. Les Turcs n'auraient pu tenir, et ceci pendant une bien courte période, la ville d'Abharšahr qu'à la suite de la chute

[1] E. Chavannes, *op. cit.*, p. 4, n. 1.



et de la mort de Yezdegerd III, donc après 651. C'est la date où *A-che-na Ho-lou,* appelé *Cha-po-lo kagan,* s'empara du pouvoir qu'il garda jusqu'en 657, date à laquelle son royaume succomba sous les coups des Chinois [1]. Les années 5 et 6 qui figurent sur les deux pièces indiquent, vraisemblablement, les années de son règne et correspondraient à 656 et 657, étant de la fin de son pouvoir ainsi que de la puissance des Turcs occidentaux, dans le bassin de l'Oxus.

Les deux premiers titres que le grand kagan turc fait graver sur cette pièce, *sri yabgou,* pourraient peut-être expliquer le nom d'un des plus illustres chefs des Turcs occidentaux dont l'interprétation difficile resta un objet de contestation. On sait que, d'après Tabarī [2], le kagan turc qui vainquit les Hephtalites s'appelait *Sindjibou.* Dans les deux passages Ménandre parle du kagan Silziboul (Σιλζίβουλος) — qui annonce en 562 qu'il attaquera les Avares dès qu'il aura fini la guerre avec les Hephtalites — et du kagan Dizaboul (Διζάβουλος) qui, en 568, annonce sa victoire sur les Hephtalites. Chavannes fait ressortir que les trois noms ne sont que trois variantes du même nom et que la solution la meilleure semble être Silziboul [3]. On reconnaît dans la seconde partie de ce nom *Ziboul* ou *Djibou,* le Ziebel que Théophane donne comme chef des Turcs khazars qui s'allia en 627 à l'empereur Héraclius et qui est nommé Djebou Khakan dans la chronique arménienne de Moïse de Caghankaïtouk, et Djibghou dans les *Annales géorgiennes* [4]. Tous ces noms expriment le titre turc de *yabgou* et l'accord sur ce fait est unanime. La difficulté venait du premier terme du nom *Sil* et Marquart proposa d'y voir *Syr* ce qui donne *Syr-yabgou,* c'est-à-dire le *yabgou* du peuple *Syr* [5], explication rejetée par Chavannes [6]. Puisqu'on sait, grâce aux monnaies des grands chefs des Turcs occidentaux, qu'ils portaient le titre de *Sri yabgou,* l'interprétation du nom Silziboul comme *Sri yabgou* ne paraît pas impossible.

Fig. 54. — Monnaie de Napkī Malkā. (Voir pl. V, 5.)

## E. — GROUPE DE NAPKĪ MALKĀ.

N° 46. Fig. 54. Pl. V, 5. Æ.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, pl. X, 4.

Av. Buste du prince à droite. Couronne composée d'une calotte serrée d'un diadème et flanquée de deux ailes éployées. Au milieu, un croissant renfermant un disque, le tout surmonté d'une tête de taureau. Figure imberbe; boucles d'oreilles et collier de perles; vêtement richement orné; rubans remontant au-dessus de l'épaule droite. Cercle de grènetis.

Légende en pehlvi, commençant en bas à droite : *npkī mlk/ā.*

[1] *Ibid.*, p. 33 sqq.
[2] T. Nöldeke, *Tabarī,* p. 158 et n. 2.
[3] *Op. cit.*, p. 226 et notes.
[4] *Ibid.*, p. 228.
[5] *Ērānšahr,* p. 216.
[6] *Op. cit.*, p. 228, n. 6.

N° 47. Fig. 55. Pl. V, 6. Æ.

Bibliographie : H. H. Wilson, *op. cit.*, pl. XVIII, 5. — A. Cunningham, *op. cit.*, pl. X, 3. — V. A. Smith, *op. cit.*, l. XXV, 2, 3. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 584.

Av. Buste du prince à droite. Couronne serrée d'un diadème et flanquée de deux ailes éployées et surmontée 'une tête de taureau. Face imberbe ; boucles d'oreilles et collier de perles ; vêtement richement orné ; rubans emontant au-dessus de l'épaule droite. Cercle de grènetis.

Légende en pehlvi *npkī mlk/ā*.

℞. Autel du feu avec deux attenants. Deux roues au-dessus des têtes. Cercle de grènetis. Anépigraphe.

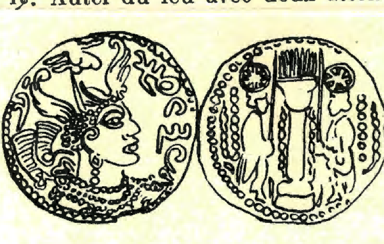




Fig. 55, 56 et 57. — Monnaies de Napkī Malkā. (Voir pl. V, 6 et 7.)

N° 48. Fig. 56. Drachme Ʀ.

Bibliographie : La même que la précédente.

Av. et ℞. Très semblables à ceux de la médaille précédente. Même légende mais le nom propre est transcrit différemment, avec introduction du O tokharien après la lettre pehlvie *n*.

Nous ne croyons pas que cette série des émissions de Napkī soit antérieure au viie siècle de notre ère. Leur couronne aux ailes éployées, imitation de celle de Khosroès II, ne permet pas de les faire remonter au vie siècle. D'autre part, elle a plusieurs traits de ressemblance avec celles des rois de Zābul du viie siècle, de même qu'avec celles des princes turcs occidentaux de la même époque. Les monnaies du groupe *Napki Malkā* sont très fréquentes dans la région de Kaboul. Quelques-unes furent trouvées par Carl au cours des fouilles de Kheir Khānē, près Kaboul[1], ce qui pourrait inciter à chercher le lieu de l'émission de ces médailles au royaume de Kapiça ou dans l'un des pays voisins. Smith pensait qu'elles étaient d'un roi kouchan de Kaboul[2].

N° 49. Fig. 57. Pl. V, 7. Æ.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, pl. X, 2.

Av. Buste du prince à droite. Coiffure surmontée de deux croissants renfermant chacun un trident. Collier de perles ; rubans au-dessus de l'épaule. Derrière la tête un signe hephtalite. Le prince tient dans la main droite une fleur. Cercle de grènetis.

Légende incomplète en pehlvi : *(np)k(i) mlk/ā*.

[1] J. Hackin, *J. A.*, 226 (1935), p. 289. — [2] *Op. cit.*, p. 235.



N° 50. Fig. 58. Pl. V, 8. Æ.

Bibliographie : H. H. Wilson, *op. cit.*, pl. XVII. — A. Cunningham, *op. cit.*, pl. X, 2. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 585.

Av. Buste du prince à coiffure semblable à celle de la médaille précédente. Légende en pehlvi très barbare *(n)pk(ī) mlk(ā)*.

℞. Autel du feu avec deux attenants. Deux roues au-dessus des têtes.

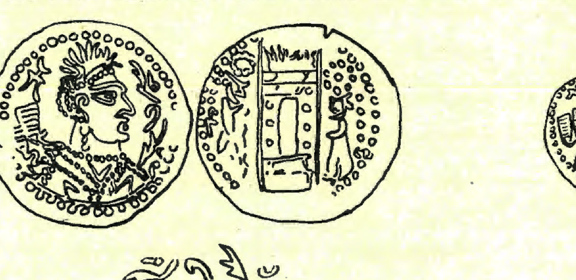


Fig. 58 et 59. — Monnaies de Napkī Malkā. (Voir pl. V, 8.)

N° 51. Fig. 59. Æ.

Bibliographie : H. H. Wilson, *op. cit.*, pl. XVII. — J. de Morgan, *op. cit.*, fig. 587.

Monnaie semblable à la précédente. Même légende.

N° 52. Fig. 60. Æ.

Monnaie semblable à la précédente. Légende en brāhmī *sri šāhi*.

Les nos 49 à 51 font suite à la première série du groupe Napkī Malkā. Par la légende devenant de plus en plus barbare, on peut conclure qu'elles sont plus récentes. La coiffure est identique à celle du *sri šāho* de Bāmiyān, raison pour laquelle nous avons reproduit le numéro 52 qui a la même légende *sri šāho* mais en brāhmī. Si on se base sur la trouvaille de Fondoukistan, mentionnée plus haut, on pourrait placer toutes les pièces où le prince porte cette curieuse coiffure ornée de croissants avec tridents, vers le milieu du viie siècle de notre ère.

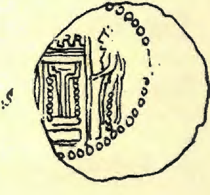



Fig. 60. — Monnaie d'un sri šāhi.

N° 53. Fig. 61. Æ. Provenance Ghazni.

Bibliographie : J. Hackin, *Nouvelles Recherches archéologiques à Bāmiyān, M. D. A. F. A.*, vol. V, fig. XII. — Idem, *Répartition des monnaies anciennes en Afghanistan, J. A.*, 226 (1935), p. 289.

Av. Buste du prince à droite. Couronne comprenant un diadème de perles, deux croissants renfermant des globes, deux ailes éployées, et le tout surmonté d'une tête de taureau. Derrière la tête un disque solaire et le signe hephtalite. Dans la main gauche une lance. Cercle de grènetis. Légende indistincte.

Hackin semble avoir eu raison d'émettre l'hypothèse que la couronne devait comprendre trois croissants alors que deux seulement sont représentés sur une tête de profil, et de la comparer avec des couronnes semblables des fresques de Bāmiyān. Ceci se trouve confirmé par la bractéate de Fondoukistan et l'empreinte d'un cachet hephtalite qui est reproduit plus bas. Nous ne pouvons toutefois pas partager son avis sur la date (vᵉ-viᵉ siècle) qui nous paraît trop haute, et sommes enclin à attribuer cette médaille, comme toutes les autres à coiffure semblable, au viiᵉ siècle de notre ère.

Fig. 61. — Monnaie provenant de Ghazni. Éch. 2 : 1.

N° 54. Fig. 62. Pl. V, 9. Æ.

Bibliographie : H. H. Wilson, *op. cit.*, pl. XXI, 22. — A. Cunningham, *op. cit.*, pl. IX, 20.

Av. Buste du prince à droite. Coiffure ornée d'un croissant enserrant un trident (?). Touffe de cheveux très fournie. Face imberbe. Boucles d'oreilles et collier de perles. Rubans au-dessus de l'épaule droite. Derrière l'épaule gauche, une lance à fanion. Cercle de grènetis.

Légende en brāhmī : *sri śāhi*.

Nous reproduisons cette pièce à titre de comparaison avec la précédente et pour faire ressortir une certaine succession dans les types qui n'est pas sans parallèle avec le groupe *Napkī Malkā*. Ici et là, la couronne, riche en symboles, semble être remplacée par une calotte à croissant avec trident. Cette dernière médaille serait, à notre sens, du milieu du viiᵉ siècle.



Fig. 62. — Monnaie d'un sri śāhi. (Voir pl. V, 9.)

## F. — GEMMES À LÉGENDES TOKHARIENNES.

Fig. 63. Pl. VII, 2.

Bibliographie : A. Cunningham, *Late Indo-Scythians, N. C.*, 1893, p. 126, pl. X, 1.

Buste du prince à droite. Cheveux ornés d'un large diadème de perles et réunis sur le cou en chignon. Moustaches; lourdes boucles d'oreilles; torque. A gauche, légende en brāhmī que Cunningham lit : SHANE. A droite, légende en caractères tokhariens que nous lisons : ŚANIA et qui doit avoir le même sens : ŚĀH «roi». Du point de vue paléographique, l'intaille semble être du vᵉ-viᵉ siècle.

Fig. 63. — Légende d'une intaille en cristal de roche. (Voir pl. VII, 2.)

Fig. 64.

Bibliographie : A. Cunningham, *op. cit.*, p. 181 et pl. XIII, 11. — E. Herzfeld, *Kushano-Sasanian Coins*, fig. 4 et p. 16.

Légende : ΒΑΓΟ Z(Ι) ΗΙΟΝΟ «dieu chionite» ou «dieu des Chionites».



Le signe gravé est semblable à celui qui figure sur les monnaies de Bahrām, prince sassanide, grand roi des Kouchans (voir fig. 35) dont le règne se place vers le milieu du ivᵉ siècle de notre ère, mais paléographiquement la date de l'intaille doit, semble-t-il, être descendue au viᵉ siècle.

Fig. 64. — Légende d'une intaille en améthyste.

Fig. 65. Pl. VII, 1. Cachet Nicolo.

Bibliographie : A. Cunningham, *Num. Chron.*, 1893, pl. X, 2 et p. 126. — E. Herzfeld, *Kushano-Sasanian Coins*, fig. 3, p. 16.

Le cachet représente un prince debout dans une pose d'adoration devant une divinité que Cunningham interpréta comme étant Viṣṇu. Le dieu, deux fois plus grand que le roi, a quatre bras et tient dans la main droite inférieure une massue [1], et dans la supérieure, un anneau; dans la main gauche inférieure, une roue, et dans la supérieure, une fleur. La tête est ornée d'un diadème à rubans flottants et d'une couronne qui, en haut, se termine par un triangle rehaussé à chaque pointe d'une boule. Le dieu porte un *dhoti* et chaque bras est orné de quatre bracelets.

Fig. 65. — Légende du cachet Nicolo. (Voir pl. VII. 1.)

Le roi, les mains jointes en signe de respect et de dévotion, est coiffé d'un bonnet arrondi orné de pierreries et doté d'un croissant à disque qui devait se trouver au-dessus du front mais qui est représenté sur le côté. Un diadème complète la coiffure. Le personnage porte une moustache et une courte barbe en collier. Sur les oreilles pendent de lourdes boucles et un large torque entoure le cou. Le vêtement est composé d'une tunique ajustée à manches, taillée de telle façon qu'elle forme en avant une sorte de tablier arrondi, et d'un large pantalon de cavalier serré aux chevilles. Une barre marque le sol sous les pieds du dieu et du roi. Entre eux se trouve une courte légende en brāhmī.

Derrière le dieu, dans le champ à droite, est gravée une inscription en caractères tokhariens :

MIHAPKA IAŠNV V OHZO [2]
«Mihira, Viṣṇu et (?) Śiva».

Comme l'indique la légende, le prince se trouve non pas devant une seule divinité mais devant une représentation d'une triade où entrent : en premier lieu Mihira ou Mithra des Sakas de l'Inde, et les deux divinités du panthéon indien. Le nom de Mihira est transcrit d'une façon inusitée et peut être interprété comme un élargissement iranien en *-ka;* il n'y a pas de difficulté à reconnaître Viṣṇu dans le second dieu qui, d'après les Purāṇa, n'était pour les Sakas de l'Inde

[1] A comparer avec la massue que tient le roi Kaniṣka sur la statue trouvée à Māt, près Mathura, cf. J. Ph. Vogel, *A. S. I. A. R.*, 1911/1912, pl. LIII.

[2] Le *Z* du dernier mot est gravé à l'envers.

qu'une des formes du dieu Soleil, et qui avait l'aspect de Brahma[1]; quant au nom du troisième, il est souvent attesté sur les revers des monnaies des rois kouchans depuis la seconde dynastie, où il est transcrit OHPO, ou très rarement OHZO [2], forme qui figure sur notre cachet. Sa lecture *Oēsa* ou *Hoēso,* ou « seigneur de l'existence » [3], en iranien ancien correspond à *veṣa* « celui qui agit », synonyme de *kartar,* épithète du dieu Soleil Sūrya qui est Mihira [4]. Or, Śiva était adoré comme dieu Soleil tout comme Sūrya et Mihira, mais si Viṣṇu est le second fils du dieu Soleil, Śiva est son fils préféré.

Les bas-reliefs représentant dans le monde occidental des scènes du culte de Mithra font généralement voir le dieu sacrifiant, flanqué de deux personnages, l'un levant une torche ou tenant une tête de taureau, l'autre baissant une torche ou tenant un scorpion. Or, le taureau dans la religion indienne est le symbole de la divinité principale qui exprime la force et la vie, tandis que le scorpion est celui de la mort. Ainsi, Mithra, dans ses fonctions de rédempteur, forme une triade, et cette constatation se trouve confirmée par une inscription sur l'un de ses monuments, *nama nama sebesio,* qui vient d'être expliquée par Scheftelowitz comme « adoration, adoration des trois saints » [5]. A ce monument du culte de Mithra-Soleil rédempteur, adoré par des adeptes iraniens, correspond le cachet Nicolo qui révèle une importance capitale pour l'étude de la religion des Sakas de l'Inde, fortement imprégnée de syncrétisme et où Mihira, dieu solaire et sauveur, forme une triade avec le dispensateur de la vie Viṣṇu et son destructeur Śiva.

Cette triple nature du Mihira-sauveur explique certaines représentations sur les monnaies kouchanes, comme sur ce revers d'un *aureus* de Vāsudeva I, où on voit, devant le bœuf Nandin, un dieu Śiva à triple tête [6], ou sur un autre, où le même dieu à triple tête est muni de quatre bras [7]. Cette image est identique à celle du cachet Nicolo où l'artiste, toutefois, substitua à la triple tête du dieu cette curieuse coiffure triangulaire dont chaque pointe munie d'une boule traduit l'idée de la triade divine de Mihira. C'est à lui, semble-t-il, qu'il faut attribuer les symboles que la divinité tient dans les mains : en premier lieu la massue, qui est l'arme principale de l'équipement de cette divinité invincible des guerriers, Mihira; la roue, qui serait l'unique de son char en or [8], et qui se confond avec le disque solaire; l'anneau, qui est probablement le signe de la royauté, et la fleur, celui de la procréation de tout ce qui vit. Et puisque nous parlons des représentations de Mithra sous la forme d'une divinité indienne, rappelons les trois coupes des représentations du Musée de l'Ermitage. L'une d'elles représente une divinité à quatre bras, assise en argent du Musée de l'Ermitage. L'une d'elles représente une divinité à quatre bras, assise de face sur un lit sassanide à coussins avec, à sa droite, un petit autel du feu; la tête est ornée d'une couronne crénelée et le cou d'un torque, et dans les mains elle tient : 1° un disque solaire; 2° un croissant; 3° une massue; 4° une fleur (pl. VIII, 1). Une autre coupe appartenant à la

[1] I. Scheftelowitz, *op. cit.,* p. 296.

[2] P. Gardner, *B. M. Cat.,* p. 159.

[3] E. J. Rapson, *Two notes on Indian Numismatics, J. R. A. S.,* 1897, p. 323.

[4] I. Scheftelowitz, *op. cit.,* p. 325, n. 2.

[5] *Op. cit.,* p. 330; *sebesio = sēh vēz* « trois purs (saints) ».

[6] L. Bachhofer, *Herrscher und Münzen der Späten Kushānas, A. J. O. S.,* 58 (1936), fig. 6.

[7] P. Gardner, *The Coins of the Greek and Scythic Kings of Bactria and India,* pl. 28, 15-16.

[8] I. Scheftelowitz, *op. cit.,* p. 332.



même collection présente aussi une divinité à quatre bras, assise de face sur un trône en forme de lion couché. La tête est ornée d'une couronne sassanide à créneaux avec, au-dessus du front, un croissant renfermant trois petits disques; de longs cheveux tombent sur les épaules. Deux torques, dont le second est rehaussé de pierres, enserrent le cou. Elle porte un long vêtement à manches brodées et tient dans les mains : 1° un disque solaire; 2° un croissant; 3° une massue; 4° une coupe (pl. VIII, 2). La troisième coupe, trouvée avec la première, est malheureusement très abîmée, mais semble avoir eu comme décor la même divinité assise sur un trône en forme de léopard [1].

Les objets que tient cette divinité appartiennent tous au culte de Mihira de l'Inde, au cycle duquel il faudrait attribuer ces monuments. On ne peut donc accepter qu'avec une grande réserve la proposition de Tolstov de voir dans ces œuvres d'orfèvrerie orientale des produits d'ateliers choresmiens [2], du moins jusqu'à ce que d'autres preuves que les inscriptions choresmiennes, gravées probablement après coup sur le pourtour de ces coupes, viennent confirmer l'existence, très probable, du culte de Mithra chez les Choresmiens. Mais il faudrait surtout qu'elles confirment que l'iconographie au service de ce culte dans ce pays comprenait l'image de Mithra sous l'aspect d'un Śiva à quatre bras.

Cunningham croyait pouvoir reconnaître dans la coiffure du prince du cachet celle de Huviṣka, et, par cette identification, attribua l'intaille à ce roi, c'est-à-dire, à la seconde moitié du IIIe siècle. Cette date paraît trop élevée, d'abord à cause du vêtement taillé en tablier, forme sassanide mais qui n'apparaît en Iran qu'à partir de Châpour II qui le porte sur le bas-relief de son fils Châpour III de la petite grotte de Tagh-i-Bostan. Ce vêtement, réservé, semble-t-il, au roi, est attesté sur d'autres monuments sassanides qui sont exclusivement des objets d'orfèvrerie : coupes de Châpour II, de Châpour III [3], celle attribuée à Bahrām Gōr [4], ainsi que celle de Kawādh ou de Khosroès I [5]. Le vêtement de forme si particulière resta donc en usage chez les rois sassanides depuis le IVe et jusqu'au VIe siècle au moins, limites qu'on pourrait assigner à la date de l'intaille.

En ce qui concerne la coiffure du prince, elle semble se rapprocher davantage de celles des rois hephtalites — simple bonnet qui n'a pour tout ornement qu'un croissant au-dessus du front — que de celles de Huviṣka ou d'autres rois kouchans. Il y a aussi le monogramme gravé devant l'image du prince, et qui, logiquement, devait être le nom de celui-ci. Cunningham, qui a lu *khai,* indique qu'une monnaie [6] porte sous le bras du roi, à l'endroit où figure généralement le

[1] J. Smirnoff, *Argenterie orientale,* pl. XVIII, 44.

[2] S. Tolstov, *Monnaies des shahs de l'ancienne Choresmie et alphabet vieux-choresmien, Annales de l'histoire ancienne* (en russe), 1938, 3-4, p. 139-145.

[3] J. Smirnoff, *op. cit.,* pl. XXIX, 57 (Châpour II), pl. CXXII, 308 (Châpour III) et pl. XXIV, 52 (probablement Châpour III).

[4] *A Survey of Persian Art,* t. IV, pl. 230, A. A propos de ce plat, il n'est pas sans intérêt d'attirer l'attention sur une scène identique, mais d'une facture beaucoup plus grossière, reproduite sur un autre plat provenant peut-être d'un atelier de l'Est de l'Iran, du VIIe-VIIIe siècle, à en juger par la courte légende gravée derrière le prince, que nous lisons *X$^u$atāī* « seigneur », titre largement utilisé à cette époque par les princes des pays des deux côtés de l'Oxus (J. Smirnoff, *op. cit.,* pl. XXXVII, 66).

[5] *A Survey of Persian Art,* t. IV, pl. 239, A; K. Erdmann, *Die Sasanidischen Jagdschalen,* p. 211, fig. 11.

[6] *Num. Chron.,* 1893, pl. II, 1.

nom propre, un monogramme semblable, précédé de la lettre *Mi*, ce qui donnerait *Mi-khai* ou *Mi-hi*. L'épigraphie indienne éclaircira peut-être un jour s'il ne s'agit pas du nom de Mihirkul ou Mihirakula.

## Fig. 66. Pl. VII, 3.

Empreinte de cachet répétée trois fois sur le col d'une jarre en terre cuite (fig. 67), trouvée à Shahr-i-Zohāk, près Bāmiyān. Musée de Kaboul.



Fig. 66. — Empreinte de cachet sur une jarre provenant de Shahr-i-Zohāk, près Bāmiyān. Musée de Kaboul. (Voir pl. VII, 3.) (Dessin P. Hamelin.)

Buste du prince de face. Coiffure ornée de trois croissants. Face glabre. Boucles d'oreilles et collier de perles. Légende à gauche en caractères tokhariens :

VAPHPAMA
« Bahrām »

et à droite, peut-être en pehlvi, illisible.

La coiffure semble être celle des princes de la région de Bāmiyān du VIIe siècle.

## Fig. 68. Pl. VII, 4.

Bibliographie : A Freimann, *Description des manuscrits sortis des ruines de la montagne de Moug. Recueil sogdien* (en russe), 1934, p. 34-35 et fig. 1.

Buste du prince à droite, cheveux courts, moustache et barbe. Un mince diadème au front se terminant par deux larges rubans qui flottent derrière la tête. Le vêtement est indistinct. Légende en caractères tokhariens commençant en bas et à gauche : (les deux ou trois premiers manquent) :

...ΔΓΑ ŠITAK HTΛAN
«...dag šetak Hutlan».

L'empreinte de ce cachet se trouve attachée en haut d'une lettre en sogdien écrite sur une peau blanche provenant du château de Moug, sur le bord du Zarafšān. La lettre, qui comprend 23 lignes sur l'avers et 9 sur le revers, est adressée au « roi sogdien, le seigneur de Samarkand, Dīvāstītch », et est signée par *γwδyšytk*.

Toute la correspondance trouvée en 1932-1933 dans le château de Moug, et qui compte 81 documents sogdiens sur papier, cuir et bois (bâtons), une lettre en arabe et trois manuscrits en chinois, ne peut remonter, d'après Freimann, plus haut que la seconde moitié du VIIe ou la première moitié du VIIIe siècle de notre ère [1]. La lettre arabe est de l'année 718-719 [2]; elle

[1] A. A. Freimann, *Trouvaille de manuscrits sogdiens et de monuments de culture matérielle au Tadjikistan. Recueil sogdien*, 1934, p. 7-8.

[2] V. et I. Kratchkovskiye, *Le plus ancien document arabe de l'Asie centrale. Recueil sogdien*, p. 54.



est adressée par le même Dīvāstītch à l'émir Djarrāh b. ʿAbdallāh qui, de 717 à 719, était gouverneur du Khorasan, et dont Dīvāstītch se dit « client » tout court, ce qui indiquerait sa dépendance des Arabes [1]. Dīvāstītch n'est pas inconnu des sources historiques arabes où il est appelé *dêhkān*, ou *dêhkān* de Samarkand [2], et il serait peu probable que, contemporain de Gūrek, roi de la Sogdiane de 710 à 737, Dīvāstītch ait été un deuxième roi de ce pays, ce qui amène Kratschkovsky à conclure qu'il n'était qu'un puissant « féodal ». Toutefois, d'après les historiens arabes, Dīvāstītch ne voulut pas partager la politique d'apaisement vis-à-vis des Arabes que suivit Gūrek au moment où, en 721, une nouvelle expédition punitive fut entreprise par ceux-là contre la Sogdiane. Avec les habitants de Penjikend, Dīvāstītch entre en lutte ouverte, se fortifie dans le château d'Abgar où il ne peut résister longtemps. En été 722, il est obligé de se rendre et est décapité peu après [3]. Kratschkovsky, avec beaucoup de raison, proposa d'identifier ce château d'Abgar avec celui de Moug où fut trouvée la correspondance de Dīvāstītch, et de voir dans ces documents les archives de la campagne qu'il entreprit, après avoir rompu (?) avec son suzerain Gūrek, pour s'opposer, armes en mains, à la reconquête de la Sogdiane par les Arabes. Serait-ce la raison pour laquelle Dīvāstītch est appelé « roi sogdien »?

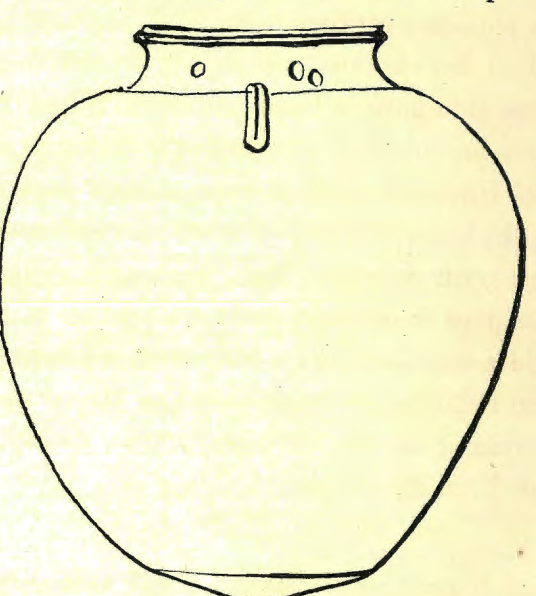


Fig. 67. — Jarre décorée d'empreintes de cachet. (Voir fig. 66.) (Dessin P. Hamelin.)

Fig. 68. — Cachet d'Iwdag, roi de Khottal. (Voir pl. VII, 4.)

Le signataire de la lettre qui porte le cachet à légende en caractères tokhariens s'appelait, d'après Freimann, *γwδyšytk*, mais d'après cette légende, nous pouvons établir que ce nom se terminait par ...*dag*, et qu'au *šytk* du sogdien correspond sur ce cachet *šet-ak*. Il faut voir dans ce mot le titre *šet* ou (*i*)*χšēδ* avec un allongement en *-ak*, et qui dérive de *χšay-*, *χšaδra-* « royaume ». Sous la forme de *šēr*, ce titre est signalé par Ibn Khordādhbeh comme étant celui des princes de Garjistān, de Bāmiyān et de Khottal. Et, en effet, la légende du cachet donne le nom de ce dernier pays sous la forme de HTΛAN, « Khutlan ». Ainsi, le cachet permet de savoir exactement le nom de ce pays situé sur le cours supérieur de l'Oxus, entre les fleuves Pandj et Wakhsh, qui est mentionné dans les sources anciennes soit comme Khuttal, soit comme Khuttalan, ou encore Khutlan, qui est le plus juste [4]; Kou-tou ou K'o-tou-lo se trouve dans la transcription des

[1] *Ibid.*, p. 60. — [2] Tabari, II, 1447, 8 et 1446, 7, cf. V. Kratschkovsky, *op. cit.*, p. 64. — [3] V. Kratschkovsky, *op. cit.*, p. 64-65. — [4] W. Barthold, *Encyclopédie de l'Islam, s. v. Khuttal.*

nnalistes chinois de l'époque des T'ang où le roi de Khutlan porte le titre turc de *se-kin,* et son ls celui de *che,* dans lequel il faut reconnaître le *šēt* de notre cachet. Le roi de Khuttal envoya plusieurs reprises, sous les T'ang, des ambassades à la cour de Chine pour offrir des présents, ont des chevaux, qui étaient réputés dans son royaume. Celle de 720 demandait à l'empereur on aide pour la lutte contre les Arabes [1], et quoique ces sources chinoises ne mentionnent pas nom du roi, il n'en reste pas moins probable qu'il était Iwdag et, dans ce cas, qu'il était l'allié e Dīvāstītch dont il reconnaissait sans doute la suzeraineté.

La lettre d'Iwdag est écrite en sogdien alors que celle de Dīvāstītch à l'émir Djarrāh b. 'Abdallāh st écrite en arabe. Mais, puisque le cachet personnel d'Iwdag est gravé en caractères tokhariens, n peut en conclure que cette écriture était encore d'usage courant au Khuttal malgré le voisinage e la Sogdiane où on écrivait en sogdien. Et, comme a déjà été exprimée l'hypothèse que Khottal u Htlān est le même mot que Haytal ou Hephtalite [2], on serait en droit de voir dans ce petit oyaume un des derniers centres de résistance hephtalite à la conquête arabe des pays situés u Nord de l'Oxus.

[1] E. Chavannes, *Documents...*, *Notes additionnelles,* p. 43. — [2] G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate,* 905, p. 438, n. 1.

# CHAPITRE III.

---

## ÉCRITURE ET LANGUE.

Nous avons réuni dans le présent volume des monuments portant des légendes en écriture tokharienne (les monnaies des rois kouchans et des *sāhi* de Kaboul exceptées). Parmi d'autres monuments connus et rédigés dans la même écriture, il faut mentionner un fragment de manuscrit trouvé par Sir Aurel Stein en 1916 à Lou-lan, que le regretté explorateur de l'Asie centrale nous avait communiqué à Kaboul en 1943, peu de jours avant sa mort, alors que la publication de ce fragment par Thomas se trouvait sous presse [1]. Nous donnons dans notre Table, colonne XI, les formes des lettres de ce document qui est d'autant plus important que des manuscrits semblables, rapportés par l'expédition allemande de Turfān, n'ont jamais été publiés ou reproduits [2]. Nous mentionnerons également une inscription gravée sur un rocher de l'Afghanistan central, dont l'existence nous a été signalée en 1942, mais que nous n'avons pas eu la possibilité d'aller relever du fait de la guerre. Cette inscription, qui pour le moment est le seul monument lapidaire connu en cette écriture et qui comprend certainement un texte historique, est d'un intérêt capital pour la connaissance de la langue tokharienne. Nous avons noté dans le précédent volume de ces *Mémoires* quelques particularités de l'écriture des monnaies kouchanes et retracé son développement sous les trois premières dynasties, et en particulier sous la troisième. L'appendice du même volume donne notre point de vue sur l'origine de la ou des lettres *š* qui, primitivement, et, semble-t-il, d'une façon indépendante l'une de l'autre, furent « inventées » sous deux formes différentes au Nord et au Sud de l'Hindou-kouch [3]. Des deux formes, la seule qui survécut est originaire du Sud et est attestée pour la première fois sur les monnaies de Spalirisès.

Notre Table permet de se rendre compte des changements intervenus dans cette écriture qui apparut dans la Bactriane, probablement après la conquête d'Alexandre le Grand, et qui devint officielle après la fondation du royaume gréco-bactrien. Adaptée à la langue des Sakas, conquérants de la Bactriane au cours de la seconde moitié du IIe siècle avant J.-C., cette écriture grecque ne

[1] *A Tokharī* (?) *MS., J. A. O. S.,* 64 (1944), p. 1-3. — [2] H. W. Bailey, *Ttaugara, B. S. O. S.,* VIII (1935/1937), p. 892, n. 2; H. Junker, *op. cit.,* p. 641. — [3] R. Ghirshman, *Bégram, M. D. A. F. A.,* XII (1946), p. 185.

nous est connue chez les Kouchans que depuis Héraüs, leur premier prince, du moins connu par nous comme tel. Les premiers symptômes de son « éloignement » de l'alphabet grec se manifestent timidement sous Kujula Kadphisès, s'accentuent sous Kaniṣka, mais n'accusent le divorce que sous les rois de la IIIe dynastie kouchane, vers la fin du IIIe ou au début du IVe siècle de notre ère. Sous Kidāra, ou la IVe dynastie kouchane, cette écriture atteint son aspect plus ou moins définitif sous lequel elle se maintient jusqu'à la fin de son existence, c'est-à-dire jusqu'au VIIIe siècle au moins. Elle devient cursive, et le seul manuscrit connu, celui qui a été publié par Thomas, et qui paraît dater du IVe siècle, ne révèle que quelques faibles différences par rapport aux légendes des monnaies des derniers Kouchans et des Chionites-Hephtalites.

Les savants ont appelé cette écriture de noms différents, tantôt kouchane, gréco-kouchane ou indo-kouchane, tantôt hephtalite ou sindo-hephtalite. Nos connaissances actuelles permettent à présent de lui donner son vrai nom, celui d'écriture tokharienne, qui était le sien dans l'antiquité, et qui nous est connu par le témoignage de Hiuan-tsang. De fait, l'étude des monnaies présentées dans ce volume permet d'affirmer que cette écriture était encore en usage au moment où le pèlerin chinois traversa la Bactriane, et que, si elle fut surtout utilisée par la population de ce pays, l'aire de son expansion dépassait les limites géographiques du Tokharestan proprement dit et, comme le souligna Bailey, allait sûrement jusqu'à la région de Turfān (1), et, on peut peut-être ajouter, jusqu'à Lou-lan.

« En sortant des Portes de Fer, écrit Hiuan-tsang (2), on arrive au royaume de Tou-houo-lo (Tukhāra, Tokharestan)... Dans la constitution du langage, (le Tokharestan) diffère légèrement des autres royaumes. Les lettres de l'écriture sont au nombre de 25 qui se combinent et s'engendrent, et par leur emploi s'étendent à toute chose. L'écriture se lit horizontalement en allant de gauche à droite. Les œuvres littéraires ont progressivement crû en nombre, et dépassent en ampleur celles de *sou-li* (sogdien) ». En quittant le Tokharestan, Hiuan-tsang arrive à Bāmiyān et il note : « l'usage de l'écriture, des règles doctrinales et des monnaies, y est le même qu'au royaume de Tou-houo-lo; la langue est un peu différente ». A Kia-pi-che (Kapiśī), « l'écriture concorde beaucoup avec celle du Tou-houo-lo; les coutumes, le langage et les règles doctrinales sont assez différents ». Au Śiγnan (Che-k'i-ni), « l'écriture est la même qu'au royaume de Tou-houo-lo; il y a des différences dans le langage ». Dans le pays de Chang-mi, « l'écriture est la même qu'au pays de Tou-houo-lo; le langage est différent ». Malheureusement Hiuan-tsang ne donne pas de précisions quant à l'écriture du Zābulistān et se limite à dire que « leur écriture et leur langue diffèrent de celles des autres royaumes » (3). Les monnaies nous enseignent que l'écriture du Tokharestan était également en usage au Zābulistān, du moins dans les cas officiels, par conséquent on peut tenter d'expliquer l'expression « des autres royaumes » comme une allusion aux États de l'Inde d'où venait le pèlerin, puisque le Zābulistān ne fut visité par lui qu'à son retour, après un long séjour dans l'Inde. Ainsi, géographiquement, l'usage de l'écriture du Tokharestan s'étendait depuis la Bactriane et les Pamirs occidentaux, englobant certains pays

(1) *Op. cit.*, p. 892.

(2) Nous citons le passage d'après la traduction de P. Pelliot, *Tokharien et Koutchéen*, *J. A.*, 224 (1934), p. 48 sqq.

(3) St. Julien, *Mémoires...*, vol. II, p. 188.

Table de développement de l'écriture tokharienne.

comme le Khottal au Nord de l'Oxus, jusqu'aux frontières du Seistan, sur un bloc de pays qui couvraient presque toute la frontière orientale du royaume de Perse. Au Nord, cette écriture voisinait avec la sogdienne, et le document en sogdien scellé d'un cachet à légende tokharienne est révélateur et assez affirmatif. La frontière semble avoir été marquée par la ligne de l'Oxus et les Portes de Fer. A l'Ouest commençait la Perse avec le pehlvi arsacide du temps des deux premières dynasties kouchanes, et le pehlvi sassanide depuis la III^e dynastie. Enfin, à l'Est, c'était avec l'écriture kharoshthī, qui fut remplacée à partir du v^e siècle par le brāhmī, que voisinait l'écriture du Tokharestan.

Hiuang-tsang ne mentionne, dans son récit de voyage, pas moins de six écritures différentes en usage dans les pays qui, depuis le Turkestan chinois, furent traversés par lui. En cherchant à identifier celle du Tokharestan, Pelliot pensa à une écriture dérivée du brāhmi, le « seul prototype connu auquel on puisse songer » (1). Ce regretté savant dut par la suite changer d'avis (2), après que Bailey eût proposé de voir dans les 25 lettres de l'écriture tokharienne, les 24 lettres de l'alphabet grec de l'écriture grecque de la Bactriane, auxquelles fut ajouté un signe spécial pour noter le son *š* (3). Certains savants refusèrent de voir comme origine de l'écriture des monnaies de Kaniṣka l'écriture grecque de la Bactriane sous le prétexte que la langue grecque avait disparu de ce pays depuis 130 avant J.-C., c'est-à-dire depuis la chute du royaume gréco-bactrien (4), sans prendre en considération que les nomades d'origine scythique, qui envahirent dans la seconde moitié du II^e siècle avant J.-C. le bassin de l'Oxus, et un peu plus tard l'Inde du Nord-Ouest, n'avaient pas d'écriture qui leur fût propre, et étaient contraints d'adopter celles qu'ils trouvèrent dans les pays où ils formèrent leurs nouveaux royaumes. Ce fut le cas des *K'ang-kiu* qui s'établirent au Nord de l'Oxus et dont l'écriture sogdienne devint la leur. Il en fut de même avec l'écriture grecque et kharoshthī pour la dynastie des Sakas de Mauès, au Panjāb, tout comme avec l'écriture grecque pour les Kouchans de la Bactriane. « It was no doubt in Bactria that the Scythian tongue of Kaniṣka was first committed to writing, and therefore in greek characters; and this is why the Scythian coin-legends of Kaniṣka employ the alphabet to which the language had first been wedded », concluait avec raison Thomas (5), mais penser que ce fait est dû à la commodité que l'écriture grecque offrait pour le commerce, ce n'est aborder qu'une partie du problème (6). Les Kouchans, en adoptant un alphabet nécessaire à un peuple habitant entre sédentaires civilisés, ont accompli ce que, après eux, feront les Chionites-Hephtalites, venus les remplacer quelques siècles plus tard, en adoptant à leur tour la même écriture.

Depuis la fin du siècle dernier, les savants qui se sont occupés de la lecture des légendes des monnaies kouchanes ont fait ressortir la large utilisation de la lettre O, faisant fonction de *a, o, u, v, w*. Dans son étude sur les monnaies kouchano-sassanides, Herzfeld a ajouté une série de précisions complémentaires (7), comme par exemple la valeur de *o* dans le mot *bogo*, où le premier

(1) *Op. cit.*, p. 53.

(2) P. Pelliot, *A propos du « Tokharien »*, *T'oung pao*, 32 (1936), p. 260.

(3) H. W. Bailey, *op. cit.*, p. 890-892.

(4) J. Kennedy, *J. R. A. S.*, 1913, p. 923.

(5) F. W. Thomas, *The date of Kaniska, J. R. A. S.*, 1913, p. 641.

(6) Longworth Dames, *J. R. A. S.*, 1913, p. 954.

(7) *Kushano-Sasanian Coins*, p. 8-10.



*o* exprime un *a* court, et le second, « une voyelle indistincte *ə*, reste de la vieille terminaison du cas oblique ». Où il est difficile de suivre Herzfeld, c'est dans son avis que *o* n'exprime pas le son *h*. Certes, cette valeur de la lettre *o* semble être tardive, et probablement ne date pas d'avant la seconde moitié du IV^e siècle, mais elle est attestée d'une façon indubitable dans la légende des monnaies chionites-hephtalites, dans le nom de leur peuple OIONO qui se lit HION. On peut même ajouter que le *spiritus asper* de cette valeur *h* de la lettre *o* était assez fort puisque HION est transcrit en grec par χιόν, en latin par *Chionites* avec *ch*, et en syriaque par un *qaf* (1). Un autre exemple certain dans le matériel réduit dont nous disposons est le nom de Bahrām : sur les légendes des *aurei* des princes sassanides de Balkh, le nom est écrit οορο γρονο, que Herzfeld transcrit *Wŏr°hrân*, en faisant remarquer avec justesse que le second *o* exprime un *ŏ* court, et que le troisième, celui qui suit le *p*, finit par disparaître puisque la voyelle de la première syllabe, originellement *ă*, « had assumed the colour of the vowel of the second syllable ». En effet, sur l'empreinte du cachet provenant de Shahr-i-Zohāk (fig. 66), cet *o* dans le même nom propre a déjà disparu, mais le son *h* n'est plus exprimé par un H mais par un O (OOPOPOMO). L'écriture tokharienne employait trois lettres pour transcrire le son *h* : l'*o* que nous venons de voir, qui pouvait exprimer un son semblable au χ grec; le χ grec qu'on rencontre dans BAXΛO ou Balkh, et le H. Cette dernière lettre avec la valeur latine de *h* n'existe pas encore sur les monnaies de Kaniṣka, et ses successeurs immédiats (2), mais elle est attestée dans la première moitié du IV^e siècle dans le nom de Hormizd (ηορωζοο) (3), prince sassanide de Balkh, de même qu'un demi-siècle plus tard, dans le nom du roi Hephtal. La preuve que H dans ce dernier nom avait un *spiritus asper* est fournie par sa forme vocalisée qu'on trouve en surfrappe sur les monnaies que nous considérons comme ayant été versées en tribut par les rois de l'Iran (fig. 8 et 11 à 16). Toutefois, la valeur aspirée de H semble avoir varié puisque en grec le nom des Hephtalites se transcrit tantôt par une aspirée faible, tantôt par une forte, ce qui explique la variation dans la transcription moderne qui, chez certains savants, est Ephtalites et chez d'autres Hephtalites. Il existe en grec même la forme Νεφθαλίτας (4). On pourrait donc admettre que sa valeur correspondait en même temps à ђ et à H du *Codex Comanicus* où le premier est un simple *h* et où le second répond à χ ou γ (5). Nous croyons que, puisque les Hephtalites eux-mêmes vocalisaient la première syllabe de leur nom, la transcription avec un H initial se rapprocherait le plus de la prononciation originelle.

Ainsi, l'écriture des monnaies depuis les Kouchans, comme celle du manuscrit de Lou-lan, est celle dont parle Hiuan-tsang comme étant la tokharienne, et la seule déduction à laquelle pourrait amener cette constatation est que cette écriture servait de moyen d'expression à la langue qu'on parlait dans ce pays qui s'étendait depuis Samarkand jusqu'à Kaboul, d'après ce même témoin. Qu'elle était iranienne et que son usage s'étendait de Balkh loin vers l'Est, Ibn

(1) N. Pigoulevskaya, *Sources syriaques concernant l'histoire des peuples de l'U. R. S. S.*, Moscou 1941, p. 47.

(2) J. F. Fleet, *J. R. A. S.*, 1907, p. 1044 sqq. et *J. R. A. S.*, 1913, p. 96.

(3) E. Herzfeld, *op. cit.*, pl. I, 10-14.

(4) Theophanes, *Chronographia*, Ed. de Boor, p. 122; cf. Pigoulevskaya, *op. cit.*, p. 49.

(5) P. Pelliot, *A propos des Comans, J. A.*, 1920, p. 129.

al-Muqaffa, cet autre témoin, d'un siècle postérieur à Hiuan-tsang, le certifie [1]. On doit donc reconnaître avec Pelliot que « puisque Töχri était bien pour les Turcs et les Turcs ouigoures en particulier le nom de Tokharestan, il me paraît impossible en principe que ce nom désigne autre chose que la langue et l'écriture du Tokharestan dont Hiuan-tsang atteste au VIIe siècle l'importance littéraire et la grande diffusion » [2]. « Les Tokhariens ou Kouṣaṇa appartiennent à une grande unité linguistique qui aurait essaimé à une date fort ancienne, par vagues successives peut-être non seulement au Tokharestan mais à Kučā, à Qarašahr et même dans la région de Turfān. » [3] Ce jugement, qui est tout un programme pour les recherches futures, est bien proche de celui de Sten Konow qui exprima, il y a bien longtemps, l'idée que les Tokhari, à qui appartenaient les Kouchans, étaient des Iraniens et que leur langue était étroitement liée, sinon identique, au parler représenté sur les manuscrits du Turkestan chinois et qu'on appelle le Khotani [4]. Ajoutons, à l'appui, que *toχri* (mong. *toγar* < tib. *tho-gar* ∽ *tho-dkar*) a la valeur, en tibétain, de « tête blanche » et que les Mongols contemporains traduisent *thogar* par *χotong* ou « originaire de Khotan » [5].

Les légendes des monnaies, brèves et peu variées, offrent une trop faible prise pour établir un jugement sûr et déterminer exactement le groupe de la famille des langues iraniennes à laquelle appartenait le tokharien. Il est probable que la publication des manuscrits de Berlin, qui constituent, incontestablement, à l'heure présente, le matériel le plus riche, fera faire un pas en avant dans l'étude du tokharien. Toutefois, la conclusion à laquelle nous a amené l'étude du manuscrit de Lou-lan, rapporté par Sir Aurel Stein (jugement que nous soumettons avec réserve étant donné son état fragmentaire), est que : 1° la langue tokharienne semble apparentée à celle que Pelliot appelle « l'iranien oriental » et qui, depuis Lüders, est désignée généralement sous le nom de saka ; 2° certaines particularités la rapprochent en même temps des dialectes conservés encore dans les Pamirs.

Et, quelle fut — question à laquelle devait nous amener inévitablement l'étude de leur numismatique — quelle fut la langue des Chionites-Hephtalites ? Les légendes de leurs monnaies répondent d'elles-mêmes. En fait, pas un mot, pas un titre royal ou princier ne permet d'exprimer d'autre jugement sur la langue qu'ils utilisèrent pour leurs médailles que celui qu'elle était une langue iranienne. Il faut attirer l'attention sur un fait : sur l'ensemble des monnaies étudiées dans ce mémoire, deux seulement sont susceptibles d'être attribuées avec beaucoup de probabilité aux princes des Turcs occidentaux, maîtres temporaires du Tokharestan. Chacune d'elles porte un titre princier turc différent, l'une *yabgou,* l'autre *tegin,* et ceci, bien entendu, conjointement avec d'autres titres en usage depuis des siècles dans le pays conquis par eux. Un autre témoignage, qui milite en faveur de l'opinion que la langue des monnaies hephtalites était iranienne, est l'apparition, tardive sans doute, de l'*idafat.* On le rencontre sur une intaille (fig. 64) dont la date peut descendre jusqu'au VIe siècle, et surtout sur les monnaies arabo-hephtalites

[1] J. Marquart, *Ērānšahr,* p. 89 et n. 1 ; Sten Konow, *Z. D. M. G.,* 68 (1914), p. 91.

[2] *Tokharien et Koutchéen, J. A.,* 224 (1934), p. 53.

[3] *Ibid.,* p. 105-106.

[4] *Z. D. M. G.,* 68 (1914), p. 94.

[5] B. Wladimirtzoff, *Mongolica,* I, *Zapiski Kolleguii Vostokovedov,* I (1925), p. 310.



d'ʿAbdallāh ibn Khāzem, qui sont de la seconde moitié du VIIe siècle. On ne peut expliquer l'attestation de cette nouveauté autrement que par une influence du pehlvi-sassanide qui ne pouvait s'exercer que sur une langue iranienne apparentée. De fait, elle ne peut pas surprendre si on examine à quel point la Perse sassanide, « grâce à son importance culturelle et économique, exerça son influence sur ses voisins, même sans succès militaires ». C'est en partant de ce point de vue qu'on comprendra les changements qui sont intervenus dans le domaine religieux, et en particulier l'abandon, du temps de Hiuan-tsang, du bouddhisme dans la Sogdiane, en faveur du zoroastrisme [1]. Mais l'emprise de la Perse devint encore plus marquée après la chute du royaume sassanide, et ceci surtout dans le domaine de la langue ; les dialectes iraniens de l'Asie centrale furent remplacés graduellement par la langue persane, et il se forma une langue littéraire qui devint celle des Iraniens de l'Iran et du Turkestan [2]. L'apparition de l'*idafat* dans le tokharien semble correspondre à l'époque où cette absorption des deux langues sœurs par le persan commence à s'exercer d'une façon réelle pour aboutir plus tard à la disparition progressive du tokharien et aussi, semble-t-il, du sogdien, qui seront remplacés par le *tadjik,* peu différent du persan. Ceci s'accorde avec les témoignages des auteurs musulmans, Ibn al-Muqaffa et Muqaddasī, cités par Marquart, et d'après lesquels le dialecte *fārsī,* ou le persan, était en usage à Balkh depuis le VIIIe siècle [3].

[1] W. Barthold, *Histoire des Turcs d'Asie centrale,* Paris 1945, p. 33-34.

[2] *Ibid.,* p. 35.

[3] *Ērānšahr,* p. 88-89 ; H. W. Bailey, *op. cit.,* p. 893, n. 1.

# CHAPITRE IV.

## ESSAI SUR L'HISTOIRE DES CHIONITES.

### CHIONITES DU NORD OU HEPHTALITES.

#### FIN DE LA TROISIÈME DYNASTIE KOUCHANE ET ANNEXION DU ROYAUME KOUCHAN PAR CHÂPOUR II.

L'avènement, en 309, de Châpour II — couronné, comme le prétend la tradition, avant sa naissance — a été suivi d'une période de troubles sur laquelle les sources manquent de précisions, mais que certaines allusions des historiens orientaux nous laissent entrevoir. A l'intérieur du pays, la régence, assurée par la mère du jeune roi, eut à résister aux intrigues des princes royaux compétiteurs pour le trône. A l'extérieur, Tabarī parle de la révolte des « Turcs »[1], et la version persane de Tabarī de l'hostilité « des rois des Turcs, de Roume et de l'Inde »[2]; Marquart avait raison en reconnaissant les Kouchans dans ces ennemis de l'Est[3]. Nous avons vu que les guerres malheureuses de Narse, le grand-père de Châpour, avec Rome, diminuèrent la position de la Perse et l'obligèrent à chercher des alliances à l'Est, et que cette politique eut pour conséquence le mariage d'Hormizd II, père de Châpour II, avec une princesse kouchane. Le royaume kouchan, tout le temps que l'Iran était aux prises avec des difficultés, croissait inévitablement en force, et l'hypothèse que son roi, qui appartenait à la III^e dynastie, cherchait à reprendre les parties de son royaume perdues depuis les conquêtes de Châpour I, semble, à la lumière de ce que rapporte Tabarī, être pleinement justifiée. On peut donc admettre que, pendant la minorité de Châpour II, l'action du roi kouchan fut poursuivie en deux directions : au Nord, où il put se saisir des régions allant peut-être jusqu'à Merv; au Sud, où il chercha à reprendre ce qu'était le royaume du Seistan avec le Turān, le Makurān et le Sind. Certes, l'inscription I de Persépolis mentionne le frère de Châpour, qui porte le même nom et qui occupe la charge de roi du Seistan,

[1] I, 836, 15. — [2] Trad. Zotenberg, vol. II, p. 91. — [3] *Ērānšahr*, p. 50.

e Turān et du Sind [1], mais elle est de l'an II de Châpour II, donc de 310-311 seulement, ar conséquent probablement du début de la réaction du roi kouchan.

Les premiers faits d'armes du jeune Châpour semblent avoir été dirigés contre l'Arménie où es troupes se sont emparées du roi Tiran et l'emmenèrent en captivité. Une démarche de la ıoblesse arménienne auprès de Constantin, en 334-335, provoque l'intervention romaine; les 'erses sont battus, et leur chef Narsē se sauve en Perse (336 ?) [2]. La première ambassade de :hâpour chez Constantin, chargée d'exiger de lui rendre les provinces perdues par son grand- ›ère Narsē en 297, date de la fin de 336. Elle est suivie d'une autre au début de 337, et la ituation tendue entre les deux puissances oblige Constantin à se préparer à une guerre contre a Perse, quand la mort le surprend le 22 mai 337. Peu après, Châpour provoque en Arménie ıne révolte contre les Romains et met le siège à Nisibis. L'année d'après (338), Constance ·éforme l'armée romaine par l'introduction de la cavalerie bardée (*clibanarii*), et, en 339, re- ›ousse les Perses de la frontière mésopotamienne. Pendant près de dix ans, la guerre entre Rome :t la Perse n'est qu'une série d'escarmouches; un seul engagement mérite le nom de bataille, :elui de Singara, en 344 [3], au cours duquel Châpour II perdit son fils, le prince héritier, qui, ›ris par la soldatesque romaine, fut assassiné par elle.

La période qui précéda la bataille de Singara donne tellement l'impression d'une lutte traînée :n longueur, faite sans conviction et avec des forces réduites juste aux effectifs nécessaires pour :ouvrir la frontière, que Seeck exprime l'hypothèse très plausible que, pendant ces années, Châpour II devait être en guerre avec ses voisins de l'Est [4]. De fait, c'est la période pendant aquelle Châpour II reconquit le royaume kouchan, répétant l'exploit de son aïeul Châpour I, mais cette fois il l'annexa et mit fin à la III^e dynastie kouchane.

La guerre contre le roi kouchan dut être marquée par la victoire de Châpour II dans la province d'Abharšahr, lorsqu'il vainquit Pahlēčak « le Touranien » et qu'il fonda la ville d'Abharšahr-Nichâpour. Nous avons déjà exprimé notre point de vue sur cette fondation [5] que Tabarī et at-Thaʿālibī attribuent à Châpour II. Quant au nom de l'adversaire du roi perse, Marquart en explique l'étymologie comme étant un hypocoristique de Pahlav [6]. Pourquoi ce roi que nous croyons être celui des Kouchans porte-t-il ce nom? Est-ce du fait de la tradition qui rattache la dynastie kouchane à la famille des Arsacides, ou faut-il plutôt voir dans Pahl le nom de Balkh et interpréter Pahlēčak par « roi de Balkh ».

La victoire de Nichâpour dut ouvrir la route de la Bactriane et fut, probablement, suivie de la prise de la ville de Balkh, où Châpour II installa un prince sassanide avec le titre de « roi des

(1) E. Herzfeld, *Paikuli*, p. 121; Idem, *Kushano-Sasanian Coins*, p. 36, où Châpour est roi de Sakastān, Sind et Tukharistān. Mais voir les corrections de W. Henning, *B. S. O. S.*, IX (1937-1939), p. 848, n. 7, au sujet du Tokharestan.

(2) N. H. Baynes, *Athanasiana, The Journal of Egyptian Archaeology*, vol. XI (1925), p. 66.

(3) V. Duruy, *Histoire des Romains*, vol. VII, p. 222; Otto Seeck, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, IV, p. 93-95, place cette bataille en été 348; Ernst Stein, *Geschichte des Spätrömischen Reichs*, 1928, I, p. 214 et n. 1, maintient la date de l'été 344.

(4) *Op. cit.*, IV, p. 92.

(5) R. Ghirshman, *Bégram*, *M. D. A. F. A.*, XII, 1946, p. 160-161.

(6) *A Catalogue of the provincial capitals of Ērānšahr*, § 15 et p. 53.



Kouchans ». La guerre se poursuivit sans doute au Sud de l'Hindou-kouch et prit fin peu après 340, date à laquelle le roi kouchan est mentionné sur la colonne d'Allāhābād, érigée par Samudragupta, (330-*circa* 375), encore avec les titres de *daivaputra ṣāhi ṣāhānuṣāhi* « fils du Ciel, roi, qui est le roi des rois ». L'asservissement du royaume kouchan dut être plus entier que du temps des premières conquêtes perses : Châpour II est le seul roi sassanide qui frappa des monnaies où son nom était écrit en caractères tokhariens [caractères tokhariens] (fig. 69); c'est à son nom que les traditions rattachent la construction des villes dans l'Inde et au Seistan [1], et s'il conserva sur le trône de Kaboul un prince kouchan, qui régnait peut-être aussi sur le Gandhāra, il est peu probable que ce soit ce vassal — dont la présence permit à Hormizd, prince royal sassanide de Balkh, de porter le glorieux titre de « grand roi des rois des Kouchans » [2], — qui figure dans l'inscription de Samudragupta du pilier d'Allāhābād avec des titres aussi importants. Les conquêtes de Châpour II durent trouver un écho chez Ammien Marcellin qui décrit l'Empire perse avec des frontières inconnues auparavant et qui englobaient l'Assyrie, la Susiane, la Médie,



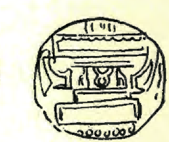


Fig. 69. — Monnaies de Châpour II, à légende en caractères tokhariens. (D'après H. H. Wilson, *Ariana Antiqua*, pl. XII, 13 et 14.)

la Perside, la Parthie, la grande Carmanie, l'Hyrcanie, la Margiane, la Bactriane, la Sogdiane, le pays des Saces, la Scythie au delà de l'Emodon, la Sérica, l'Arie, les Paropanisades, la Drangiane, l'Arachosie et la Gédrosie [3]. Vers la même époque, il se pourrait que Samudragupta ait arraché aux Kouchans le restant de leurs terres dans l'Inde du Nord-Ouest [4], de sorte que la III^e dynastie kouchane aurait pris fin par un partage du royaume entre l'empire des Perses et celui des Gupta dont l'empereur Candragupta, fils et successeur de Samudragupta (379-414), se qualifie *mahārāja rājādhirāja*, « titulature imitée de la manière kouchane et iranienne, *ṣāhi ṣāhānuṣāhi* » [5]. Une fois la conquête du royaume kouchan terminée et consolidée, Châpour II laisse ces territoires acquis à la couronne à son vice-roi, prince sassanide, qui les gouverne de Balkh avec le titre de « grand roi des Kouchans » et « grand roi des rois des Kouchans », tandis que lui-même reprend la lutte contre Rome par la bataille, malheureuse pour lui, de Singara, en 344.

Nous avons déjà attiré l'attention sur le classement proposé par Herzfeld des monnaies des princes sassanides de Balkh [6], et exprimé les raisons pour lesquelles il est impossible de les attribuer au temps du règne de Châpour I [7]. Sprengling, en se basant sur les données de

(1) *Tabarī*, I, 845, 13; cf. J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 32.

(2) E. Herzfeld, *Kushano-Sasanian Coins*, Table I, n^os 7 et 8.

(3) XXIII, 6, 14. L'attribution de la majorité de ces provinces orientales aux conquêtes de Bahrām II (E. Herzfeld, *Paikuli*, p. 43) semble être douteuse, H. A. R. Gibb, *The Arab conquests in Central Asia*, 1923, p. 2, pêche par excès contraire quand il dit que « It is practically certain that Sasanian authority never extended beyond Balkh and never as far ».

(4) J. Kennedy, *The secret of Kanishka*, *J. R. A. S.*, 1912, p. 686.

(5) L. de la Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes*, p. 36.

(6) *Op. cit.*, p. 33 sqq.; Idem, *Paikuli*, p. 43-45.

(7) R. Ghirshman, *op. cit.*, p. 165.

l'inscription de Châpour I du Kaʿba Zardusht, est arrivé à la même conclusion, toutefois, la date proposée par lui pour ces *aurei* est trop basse [1]. Entre la seconde dynastie kouchane, qui prit fin avec le règne de Vāsudeva I, vaincu par Châpour I, et la troisième dynastie qui débuta avec Vāsudeva II, il n'y eut pas de solution de continuité. Nous avons également tenté de démontrer la succession des rois de la IIIᵉ dynastie kouchane et de faire ressortir qu'elle eut deux Vāsudeva, II et III, entre lesquels se place le règne de Kaniṣka II. Déjà sous celui-ci, les *aurei* commencent à prendre une forme scyphate [2] qui devient constante sous Vāsudeva III. Les séries des princes

Fig. 70. — Légendes de monnaies : 1 à 3, IIIᵉ dynastie kouchane; 4 à 6, princes sassanides de Balkh; 7 à 9, Kidāra.

sassanides, rois des Kouchans, suivent immédiatement les émissions de celui-ci, et voici pour quelles raisons : 1° leurs *aurei* ont la forme convexe qui, depuis longtemps déjà, les fit rattacher aux émissions des « derniers Kouchans » [3]; 2° leurs sujets sur l'avers comme sur le revers sont copiés sur ceux de Vāsudeva III; 3° ils ont les mêmes symboles, dont la svastika qui figure entre les pieds de Vāsudeva III et qui se retrouve à la même place sur les premiers *aurei* des princes sassanides (fig. 35); 4° dans leur écriture, la lettre *a* n'existe plus, qui fut remplacée déjà sous Vāsudeva III par O. La forme des lettres N, H, Γ, devient déjà celle qu'on constate sur les monnaies hephtalites (voir notre Table et fig. 70); 5° sous les pieds de Vāsudeva III, est représentée la lettre B (couchée), qui est l'indice monétaire de la ville de Balkh et qui figure en toutes lettres dans les premières émissions des princes sassanides.

[1] *Shahpuhr I, the Great on the Kaabah of Zoroaster, A. J. S. L. L.*, LVII (1940), p. 401-402.

[2] L. Bachhofer, *Herren und Münzen der Späten Kushānas, A. J. O. S.*, 56 (1936), p. 436.

[3] V. Smith, *Catalogue of Coins in the Indian Museum, Calcutta*, vol. I, Oxford 1906, p. 91.



Les *aurei* de ceux-ci ne peuvent donc pas remonter plus haut que le ɪvᵉ siècle de notre ère et, très probablement, pas plus haut que le second quart de ce siècle. Or, ceux que Herzfeld considérait comme étant une fin de série et qu'il attribue à un roi *baye M...* [1], sont les monnaies de Kidāra (fig. 70). Ainsi, chronologiquement, les vice-rois sassanides qui régnèrent à Balkh avec le titre de roi des Kouchans occupent une courte période entre la fin de Vāsudeva III, dernier souverain de la IIIᵉ dynastie kouchane, et Kidāra, le fondateur de la IVᵉ (pl. VI).

Pris entre des ennemis à l'Est et à l'Ouest, Châpour II évite autant que possible des hostilités simultanées sur les deux fronts, distants de quelque 3000 kilomètres, et sa position rappelle celle des puissances de l'Europe centrale au cours de la guerre de 1914-1918. Ayant liquidé à son grand avantage les difficultés du côté des Marches orientales, le roi reprend les hostilités avec les Romains, mais cette fois il est moins favorisé puisque, après Singara, les deux sièges de la forteresse de Nisibis (le second en 346, et le troisième en 350) restent sans résultat. Cette même année, Châpour arrête brusquement les opérations sur le front occidental où une sorte d'armistice armé règne jusqu'à 358. Une fois de plus, les événements qui se produisent dans ses possessions orientales exigent sa présence à l'Est [2].

En 356, il se trouve toujours « occupé sur l'autre frontière de ses États, contenant avec peine, et non sans grandes pertes, les belliqueuses nations qu'il avait en tête »... il « avait pris ses quartiers d'hiver dans le pays des Chionites et des Eusènes » [3], ceux-ci étant indubitablement les *Cuseni* ou Kouchans [4]. Deux ans plus tard, en 358, « le roi de Perse, longtemps en lutte sur sa frontière avec les peuples limitrophes, venait de faire alliance avec les deux plus redoutables de ces tribus, les Chionites et les Gélanes (= Albains) et se disposait à revenir sur ses pas [5]... renforcé par les féroces nations dont il s'était assuré le concours » [6]. Et, si au cours de la marche de l'armée perse, Ammien Marcellin vit Châpour entouré du roi des Chionites à gauche, et du roi des Albains à droite [7], une alliance avec les Kouchans devait exister également puisque leurs troupes participent cette même année 359 au siège d'Amida à côté des Chionites, des Albains et des gens du Seistan [8]. Les alliances de Châpour sont mentionnées par Moïse de Khorène également dans la notice à propos du roi Tiridate d'Arménie, qui déclina l'invitation de Constantin de se rendre au Concile de Nicée, car « il a appris l'alliance de Sapor avec le roi des Indes

[1] *Kushano-Sasanian Coins*, p. 24.

[2] Ernst Stein, *op. cit.*, p. 214.

[3] Ammien Marcellin, XVI, 9, 3 et 4.

[4] Reconnu déjà par J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 36, n. 5; en dernier lieu, O. Maenchen-Helfen, *The Yüeh-chih Problem Re-examined, J. A. O. S.*, 65 (1945), p. 65, et rejeté, à tort, par N. Pigoulevskaya, *Sources historiques...*, p. 35.

[5] Ammien Marcellin, XVII, 5, 2. Le nom de *Gelanis* est certainement une erreur mais la rectification proposée par Marquart : *Se]gestani*, nous semble peu heureuse. À notre sens, il s'agit d'une simple « coquille » d'un copiste ayant transcrit *aelani* par *gelani*. De fait, les Albains semblent être restés les plus fidèles des alliés de Châpour; on les trouve à ses côtés non seulement dans les luttes contre Rome, mais encore plus tard, contre les ennemis de l'Est, comme le rapporte Faustus de Byzance (en 367 ?), et ils continuent de lui rester fidèles après et aident Châpour à remporter la victoire sur les Arméniens et les Romains à Pakavan en 371 (?). (Faustus, V, VI, *F. H. G.*, V, p. 281).

[6] XVIII, 4, 1.

[7] XVIII, 6, 22.

[8] Ammien Marcellin, IX, 2, 3. Ce passage fut amendé avec raison par Marquart, *op. cit.*, p. 36, n. 5, point de vue partagé aussi par Maenchen-Helfen (*op. cit.*, p. 75), mais toujours refusé par Pigoulevskaya.

et le kagan d'Orient»[1]. Dans les deux alliés du roi perse il faut reconnaître le roi kouchan (Kidāra) et le roi chionite (Grumbatès).

Les quartiers d'hiver qu'occupait Châpour II, en 356, devaient se trouver soit à Nichâpour, d'où, au début de son règne, il dirigea les opérations contre les Kouchans, soit à Merv qui servit à Ardeshīr I de base pour ses conquêtes orientales[2]. Ses ennemis les Chionites devaient se trouver au Nord de Merv[3]; quant aux Kouchans, leur siège était la plaine de la Bactriane. On connaît le roi des premiers, Grumbatès, qui se distingua sous les murs d'Amida où il perdit son fils[4]; c'est probablement son successeur immédiat, Katūlphe, mais toujours sous Châpour II, qui frappa les monnaies à effigie portant la couronne du roi perse (fig. 5 et 6, et pl. II, 1). Le seul roi kouchan, dont les monnaies représentent le prince royal portant la couronne de Châpour II, que ce soit sur les *aurei* ou sur les drachmes, est Kidāra (fig. 35 et pl. VI, 5 et 6). C'est Kidāra qui dut mettre fin au règne des princes sassanides à Balkh et qui, vraisemblablement aidé par des tribus des Chionites, reconquit la vieille terre kouchane. La lutte avec le roi sassanide, qui fut dure et longue, se termina à l'avantage de Kidāra dont Châpour II reconnut les droits sur les possessions de ses «ancêtres» mais qu'il força en échange à accepter sa suzeraineté et à s'engager comme allié dans sa lutte contre les Romains. C'est en vassal que Kidāra imite les drachmes en argent avec la couronne de son suzerain et poursuit les émissions des *aurei* des princes sassanides de Balkh avec les sujets qu'on connaît sur toutes les frappes kouchanes, à la seule différence près qu'il y est coiffé de la couronne de Châpour II (pl. VI).

## AVÈNEMENT DE LA IVe DYNASTIE KOUCHANE OU DES «PETITS KOUCHANS».

*Kidāra*. — Tout d'abord, une mise au point s'impose à propos du passage de Priscus qui, pour l'année 456 (Yezdegerd II), mentionne la guerre entre le roi perse et les «Huns de Kidāra» (Οὖννοι οἱ Κιδαρῖται)[5]. L'expression pêche déjà par le fait que Kidāra était Kouchan, ce que toutes ses monnaies confirment, et les sources chinoises ne laissent aucun doute à ce sujet lorsqu'elles le désignent comme roi des Ta Yue-tche, ce qui est synonyme. Mais si, pour l'époque en question, la mention de Kidāra est de l'anachronisme, celle des Huns ne peut être retenue qu'à la condition de considérer comme tels les Hephtalites — qui furent, comme on le verra plus loin, les vrais adversaires de Yezdegerd II — ce qui reste sujet à caution puisque les auteurs occidentaux les désignent sous le nom de «Huns Blancs», ce qui n'est pas synonyme. «Dans l'Asie nomade ou semi-nomade, les noms ethniques ont eu deux destinées alternatives : soit

(1) Moïse de Khorène, II, chap. lxxxix; cf. Langlois, *Collection des historiens de l'Arménie*, II, p. 128.

(2) Inscription II de Persépolis. E. Herzfeld, *Paikuli*, p. 122 et *Kushano-Sasanian Coins*, p. 36. Si la date (année 47 de Châpour II) de l'inscription II de Persépolis est exacte, elle serait de cette année 356 où Châpour II se trouvait sur les frontières orientales en lutte avec les Chionites et les Kouchans. Son interprétation reste encore confuse, et si vraiment elle a été gravée par un haut fonctionnaire sassanide à Kaboul, la présence de celui-ci en cette année à Persépolis paraît indiquer que son retour à la capitale kouchane était impossible.

(3) J. Marquart, *op. cit.*, p. 51.

(4) Ammien Marcellin, XIX, 1 et 2.

(5) Frag. 25, *F. H. G.*, IV, p. 102.



qu'ils s'attachent au peuple qui, originellement, le porta, et dans ce cas (Tokhares, Turcs, Mongols), ils voyagent à travers la carte; soit qu'ils restent attachés à un district (Tokharestan, Turkestan), et ainsi s'appliquent pendant les différentes périodes aux différentes populations successives»[1]. Cette observation, d'une grande justesse, est particulièrement valable pour la période que nous étudions et qui est la plus embrouillée de l'histoire de l'Asie centrale, à en juger par les sources grecques, syriaques, arméniennes ou chinoises, où les mêmes peuples sont mentionnés tantôt comme Kouchans ou Chionites, tantôt comme Hephtalites, Kidarites ou Huns. Kidāra était le contemporain de Châpour II, et si l'étude de ses monnaies constitue la première base pour étayer cette affirmation, la découverte de Hackin et Carl à Tépé Marenjan de onze *aurei* de Kidāra, avec 338 drachmes de Châpour II, onze d'Ardeshīr II et onze de Châpour III, renforce heureusement cette attribution chronologique[2].

Pelliot a attiré l'attention sur le fait qu'aucune mention officielle des Yue-tche ou des Grands Yue-tche ne figure dans les annales des Tsin (265-419). La dynastie T'o-pa des Wei du Nord, qui commence à régner en 386, n'entretient pas non plus, au début, de rapports avec l'Asie centrale. Le premier envoi d'ambassadeurs dans cette partie de l'Asie eut lieu en 435, et quelques mois plus tard, arrivait à la cour de l'empereur une ambassade des Sogdiens, mais ce n'était certainement pas alors une réponse à l'ambassade chinoise. L'année d'après, en 436, et en 437, arrivent en Chine des ambassadeurs de Koutcha, de Karachar, de Yar, de la Sogdiane, de Kachgar, des Wou-souen, mais les «annales principales» n'enregistrent aucune ambassade des Ta Yue-tche. Toutefois, dans le chapitre du *Pei che* sur les pays d'occident, il y a une notice sur les Ta Yue-tche[3]:

«Le royaume des Ta Yue-tche a pour capitale la ville de Lou-kien-chi, à l'ouest de Fo-ti-cha, à 14.500 li de Tai. Les Ta Yue-tche se trouvèrent confinés au Nord avec les Jouan-jouan, et se virent exposés plusieurs fois à leurs incursions. Ils passèrent alors à l'occident et s'établirent dans la ville de Po-lo, à 2.100 li de Fou-ti-cha.

«Leur roi Ki-to-lo (Kidāra), prince brave et guerrier, leva une armée, passa au midi des grandes montagnes, fit une invasion dans l'Inde du Nord, et les cinq royaumes au Nord de Kan-tho-lo (Gandhāra) se soumirent à lui.» Vient ensuite la description de la visite des marchands du pays des Ta Yue-tche qui arrivèrent du temps de T'ai-Wou (424-451), et qui révélèrent les secrets de la fabrication du verre polychrome, et la notice continue :

«Le royaume des Petits Yue-tche a pour capitale la ville de Fou-leou-cha (Peshawar). Leur premier roi était fils de Ki-to-lo, roi des Grands Yue-tche. Ki-to-lo ayant été poursuivi par les Hiong-nou et s'étant retiré dans l'Ouest ordonna à son fils de s'établir dans cette ville de Fou-leou-cha. De là, vint à ce peuple le nom de Petits Yue-tche. La ville est au Sud-Ouest de Po-lo, à 16.600 li de Tai. Ils habitaient primitivement entre Si-p'ing et Tchang-ye.»[4] La description

(1) F. W. Thomas, *Tibetan documents concerning Chinese Turkestan*, *J. R. A. S.*, 1931, p. 826.

(2) J. Hackin, *Répartition des monnaies anciennes en Afghanistan*, *J. A.*, 226 (1935), p. 289-290, où les onze *aurei* furent attribués à Kobad, mais par la suite à *baɣe M*... (classification de Herzfeld), dans *The buddhist monastery of Fondukistan*, *The Journal of the Great India Society*, vol. VII (1940), n° 1, p. 3, et qui sont les frappes de Kidāra.

(3) P. Pelliot, *Tokharien et Koutchéen*, *J.A.*, 224 (1934), p. 40-42.

(4) E. Specht, *Études sur l'Asie centrale*, *J. A.*, 1883, p. 327-330.

des Petits Yue-tche qui suit immédiatement est prise dans le *Heou Han chou* où elle concerne la partie de ce peuple restée au IIe siècle avant J.-C. au Sud de Touen-houang. La notice sur Kidāra est reproduite en partie par Ma-touan-lin [1] où on relève manifestement une confusion entre Kujula Kadphisès et Kidāra, puisque le premier, sans toutefois que son nom soit mentionné, soumet les Ye-tha ou Hephtalites.

La ville de Po-lo où s'établit Kidāra fut identifiée avec la Βαλαάμ de Priscus par Marquart qui la cherchait à Balkhān, à l'Est de la baie de Krasnovodsk, près de la mer Caspienne [2], ce qui fut rectifié en Balkh par de Goeje [3], Chavannes [4] et Pelliot [5].

Le chapitre du *Wei chou* sur les pays d'occident a été perdu et en partie remplacé par celui du *Pei che* « qui se rapporte à celui des Wei;... les deux textes étaient très voisins » [6]. Ce qui permet d'admettre que l'histoire de Kidāra pourrait se rapporter au IVe siècle. D'autre part, Kumārajīva, dans la traduction du grand commentaire de la Prajñā Pāramitā, glose Tukhāra par « Petits Yue-tche » [7]. Or, Kumārajīva est mort en 413, et son texte date, d'après Haloun, de 406 [8]. Il a donc connu au cours de la seconde moitié du IVe siècle les Petits Yue-tche ou Tukhāra qui se trouvaient au Tokharestan. Pelliot refuse une conclusion de ce genre en arguant que, si Kumārajīva « a rendu Tukhāra par Petits Yue-tche », c'est parce qu'après la rupture des relations entre la Chine et l'Occident, vers le dernier tiers du IIIe siècle de notre ère, les Grands Yue-tche furent oubliés et qu'on ne parlait en Chine que des Petits Yue-tche. « Comme Kumārajīva écrivait pour les Chinois, il employait la terminologie qu'il connaissait de son temps, et a rendu Tukhāra par Petits Yue-tche parce que c'était là les seuls Yue-tche dont le nom fût encore compris » [9]. Haloun interprète la glose de Kumārajīva différemment, et après avoir admis que toute idée de territoire devait être exclue, pense que le terme de Tukhāra n'était qu'un ethnique resté attaché plutôt aux Yue-tche du Tokharestan (Bactriane) qu'à ceux de Nan-chan. C'est ce nom tribal de Tokhares qui était connu de Kumārajīva et de son entourage chinois comme le vocable sous lequel les Petits Yue-tche (qui résidaient non loin de Koutcha, ville natale de Kumārajīva) se désignaient [10]. Un point de vue plus large se trouve chez S. Lévi qui rappelle un passage de l'histoire des Wei où il est dit que « au Sud des territoires occidentaux (c'est-à-dire du bassin du Tarim) dans les montagnes qui vont du No k'iang jusqu'au Ts'ong ling à l'Ouest, demeure sur une étendue de plusieurs milliers de li, le reste des tribus Yue-tche ». On trouvait donc depuis les versants orientaux des Pamirs les restes des tribus des Yue-tche, et S. Lévi, après avoir rappelé la mention par Hiuan-tsang de l'ancien royaume de Tou-ho-lo, depuis longtemps dépeuplé au moment du passage du pèlerin, conclut que : « Petits Yue-tche et Tukhāra coïncident sur ce terrain comme Grands Yue-tche et Tukhāra coïncident sur le Haut-Oxus... On peut aussi se demander si les campagnes des Grands Yue-tche, à l'Est du Ts'ong ling, attestées par des textes historiques

(1) M. Abel-Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, I, p. 222-224.

(2) *Ērānšahr*, p. 55.

(3) *W. Z. K. M.*, XVI (1902), p. 190.

(4) *T'oung pao*, 1907, p. 187-189.

(5) *J. A.*, 224 (1934), p. 42, n. 3.

(6) *Ibid.*, p. 42, n. 1.

(7) S. Lévi, *Le « Tokharien »*, *J. A.*, 222 (1933), p. 24-25.

(8) *Zur Üe-tṣi-Frage*, *Z. D. M. G.*, 91 (1937), p. 279.

(9) *J. A.*, 224 (1934), p. 44-45.

(10) *Zur Ue-tṣi-Frage*, *Z. D. M. G.*, 91 (1937), p. 279 sqq.



et légendaires, n'allaient pas à rétablir l'unité intégrale des Yue-tche en rapprochant les deux tronçons de la souche primitive. Ces questions sont à coup sûr prématurées; l'état de nos connaissances ne permet que de les poser et en réserver la solution éventuelle à l'avenir » [1].

Le Turkestan chinois fut au cours de la première moitié du IVe siècle de notre ère le théâtre d'un important mouvement de peuples qui, tout comme cinq siècles plus tôt, déversa à l'Ouest des Pamirs une série de nouveaux éléments humains qui se manifestent au milieu de ce même siècle le long des frontières Nord des empires kouchan, iranien et romain. Parmi eux, la première vague semble avoir été constituée par les « Huns Blancs » qu'il faut expressément distinguer des Huns tout court puisque ceux-là semblent être les restes des populations de l'Asie centrale d'origine non turco-mongole. Le long de l'Oxus et dans les steppes séparant la mer d'Aral de la mer Caspienne, apparaissent les Chionites dont certaines tribus, les Tchöls, s'installent à l'Est de la Caspienne, les Kadishéens dans la région de Hérat, les Wars (?) plus tard dans la Bactriane, et les Zābuls dans la région de Ghazni. La confédération des Huns Blancs a dû pousser plus loin : elle fut signalée du temps de l'empereur Arcadius comme étant voisine des Ibères et ayant aidé un certain Farsman à conquérir le trône de l'Ibérie et ayant causé « beaucoup de mal à ceux qui furent sujets des Romains » [2]. Châpour II n'était pas le seul en difficulté avec les nomades à ses frontières orientales et septentrionales. Constance, à la même période, entre 350 et 358, dut combattre aussi pour défendre les frontières de son empire contre l'invasion des barbares, ce qui l'obligea de chercher à conclure la paix avec le roi des Perses, et d'envoyer à cet effet plusieurs ambassades dans la capitale de l'Iran [3]. On sait que les hostilités se poursuivirent entre Rome et la Perse jusqu'en 363 avec des succès intermittents pour les deux parties, et se terminèrent par une paix conclue entre Châpour II et Jovien, dans les termes de laquelle il était dit que tout ce que la Perse avait perdu en 297 sous Narsē lui revenait. Une clause importante de cette paix engageait les Romains et les Perses à défendre ensemble les passes du Caucase contre les barbares. Depuis cette date et jusqu'au règne de Léon I (468?), Rome paya aux Perses les frais de l'entretien des places fortes et des garnisons [4]. La menace qui pesait sur cette frontière depuis le milieu du IVe siècle était trop grande pour que les deux empires ennemis n'arrivassent pas à une telle entente.

On ignore jusqu'où s'étendait le pouvoir de Grumbatès, roi des Chionites ou Huns Blancs, mais leur apparition aux frontières iraniennes, dans le même temps que se formait le royaume kouchan de Kidāra, donne à croire que les deux événements se trouvaient en étroite liaison et que les Chionites ou certaines de leurs tribus contribuèrent aux conquêtes de Kidāra. Ceci paraît d'autant plus plausible que, pendant plus d'un siècle, les historiens occidentaux confondront constamment les Kidarites avec les Huns Blancs. Ensemble ils durent occuper la Bactriane tout comme ensemble ils combattront contre Châpour II en 356. Malheureusement les sources chinoises sont trop brèves quant aux origines de Kidāra; toutefois, le fait que son déplacement

(1) *Le « Tokharien »*, *J. A.*, 222 (1933), p. 25-26. Voir sur ces divers points de vue celui de W. Henning, *Argi and the « Tokharians »*, *B. S. O. S.*, IX (1937-1939), p. 561, n. 2.

(2) Raabe, *Petrus der Iberer*, Leipzig 1895, p. 5, trad. p. 15; cf. J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 96, n. 2 et N. Pigoulevskaya, *Sources syriaques...*, p. 37-38.

(3) Otto Seeck, *op. cit.*, IV, p. 275 sqq.

(4) *Ibid.*, V, p. 97-98.

« vers l'Ouest » et l'occupation par lui de Balkh, qu'il arracha des mains des princes sassanides, rois des Kouchans, furent provoqués par la pression des Jouan-jouan ou Avares, n'exclut pas l'hypothèse que son habitat primitif n'était pas Iskimišt, avec laquelle Marquart identifiait son ancienne capitale Sing-kam-si [1], mais qu'il se trouvait peut-être plus à l'Est dans le Turkestan chinois. Pris entre les deux mouvements qui bouleversent ce pays, les Jouan-jouan, qui déjà bien avant 350 quittent les confins de la Mongolie et barrent la route Nord aux Huns, et les Tibétains qui « jettent leur dévolu sur la Chine occidentale et coupent les routes Sud », Kidāra et les Chionites sont les précurseurs de ce vaste mouvement qui se fera connaître par les hordes des vrais Huns. Ayant occupé le bassin de l'Yaxartes et de l'Oxus, Kidāra et les Chionites protègent la Bactriane ainsi que la route vers l'Iran et l'Inde et ne laissent aux Huns qu'une seule voie, celle de l'Ouest.

Maître de la Bactriane, cette vieille terre kouchane, et admis par les Perses comme « Grand roi des Kouchans », Kidāra reconnaît en échange la suzeraineté de Châpour II à titre d'« allié » et se trouve dans l'obligation de l'aider dans ses guerres en occident, mais, semble-t-il, d'une façon assez réduite. Son intérêt est porté vers une autre direction, vers ces régions du Sud de l'Hindou-kouch qui ne présentaient pas à son expansion des obstacles aussi redoutables que la Perse à l'Ouest. C'est aussi, probablement, l'idée de rétablir l'ancien empire kouchan qui poussa Kidāra à constituer une forte armée, comme le font savoir les sources chinoises, et à conquérir la vallée du Kaboul et le Gandhāra. Au cours de cette entreprise, qui doit se placer vraisemblablement immédiatement après la conclusion de l'alliance avec Châpour II, en 358, Kidāra obtient la soumission des cinq yabgous. Un certain anachronisme, dû peut-être à la confusion entre deux actions analogues, celle de Kujula Kadphisès et celle de Kidāra, et que nous avons signalée dans le texte de Ma-touan-lin, a fait que les annalistes chinois désignent ces petits princes locaux sous le titre de yabgous alors que rien n'empêche de voir en eux des petits vassaux qui se partagèrent la dépouille de la troisième dynastie kouchane et reconnurent la suzeraineté du prince sassanide de Balkh. Dans cette conquête, les troupes de Kidāra furent renforcées par des éléments chionites dont une tribu, celle des Zābuls, fut installée par lui, comme on le verra plus bas, dans la région de Ghazni.

Kidāra émit plusieurs séries de monnaies : pour la Bactriane, ce furent les *aurei* que nous avons vus, et qui portent des légendes en caractères tokhariens (pl. VI, 5 et 6 et fig. 70). Pour les pays au Sud de l'Hindou-kouch, il frappa des *aurei* imitant ceux des rois kouchans, et représentant le prince devant l'autel, sur l'avers, et la déesse Ardokhsho au revers [2], avec légende sous le bras, *Kidā* ou *Kidāra* en brāhmī, et des monnaies identiques en bronze, anépigraphes, que nous croyons pouvoir reconnaître parmi nos trouvailles dans la ville III de Bégram. Pour les mêmes régions, Kidāra frappe des drachmes du type sassanide où il est représenté en buste sur l'avers, et dont le revers porte un autel du feu flanqué de deux attenants ; une légende en brāhmī a été

[1] *Über das Volkstum der Komanen*, p. 70, identification refusée par P. Pelliot, *A propos des Comans*, *J. A.*, 1920, p. 139.

[2] Seize pièces de cette série sont conservées au Musée de Calcutta : Pandit B. B. Bidyabinod, *Supplementary Catalogue of the Coins in the Indian Museum, Calcutta*, vol. I, Calcutta 1923, p. 27-28.



lue *Kidāra Kuṣāna Ṣāhi* [1] et rectifiée en *Kidāra Kuṣānasa* [2]. Une très importante étude sur ces drachmes de Kidāra et de ses successeurs vient d'être faite par Martin [3], qui distingue deux groupes dans ces émissions en argent. Sur les monnaies du premier groupe, que Martin place à l'époque où Kidāra était le vassal du roi perse, le prince, portant toujours la même couronne crénelée de Châpour II, est de profil. La seconde série représente Kidāra avec la même couronne mais de face [4], et Martin explique ce changement par l'indépendance que Kidāra proclame après avoir rejeté sa vassalité vis-à-vis de Châpour II. Cette interprétation trouve sa confirmation dans les passages de Faustus de Byzance [5] pour les années 367-368 :

« Bien qu'à cette époque, la guerre entre la Perse et l'Arménie eût cessé, cependant le roi des Kouchans, qui était d'origine arsacide, suscita une (nouvelle) guerre contre le roi Sapor, le sassanide. Ce prince ayant réuni toutes ses troupes et tous ses cavaliers qu'il avait amenés en captivité avec lui du pays des Arméniens, leur donna l'ordre de marcher et se mit à leur tête... La guerre entre le roi des Kouchans et celui des Perses une fois commencée, les troupes du premier harcelèrent cruellement celles des Perses, réduisirent en captivité beaucoup de leurs ennemis et chassèrent devant elles le reste... Dans cette affaire, Trasdamad se signala par sa bravoure et sauva la vie à Sapor, roi des Perses...

« Peu de temps avant, le roi des Perses, de race sassanide, était en guerre avec le grand roi des Kouchans, l'Arsacide qui résidait dans la ville de Pahl. Le roi des Perses envoyant son armée pour la guerre contre les Kouchans congédia en même temps les captifs arméniens... Une fois le combat engagé entre les armées ennemies, les Kouchans eurent l'avantage sur les Perses qui prirent bientôt la fuite. Les Kouchans se mirent à les poursuivre et firent un tel carnage dans leurs rangs que personne ne put s'échapper... »

Cette guerre, entreprise par Châpour contre le roi kouchan de Balkh, ne peut être qu'une campagne contre Kidāra révolté contre son suzerain. S'il faut croire Faustus, elle fut désastreuse pour Châpour, et Kidāra sortit de cette lutte victorieux et indépendant. Pas pour longtemps, toutefois : les annales chinoises parlent des nouveaux ennemis de Kidāra, les Hiong-nou, qui obligèrent Kidāra de se porter vers l'Occident. Nous croyons que l'erreur de cette source réside dans la confusion du nom des Hiong-nou avec celui de Hion ou Chionites. Il faut croire qu'après sa défaite, Châpour fit appel à ses alliés chionites, mais il prit part aussi, vraisemblablement, à une nouvelle attaque contre la Bactriane de Kidāra, puisque en 371 il est de nouveau en Orient, occupé par ses guerres après avoir perdu la bataille de Bagavan contre les Arméniens et les troupes romaines de Valence.

On ignore le sort de Kidāra, mais puisque les annales chinoises, plus tard, ne parlent plus de lui mais de son fils et successeur, établi dans sa capitale de Peshawar, on peut en conclure que Kidāra perdit non seulement toutes ses possessions au Nord de l'Hindou-kouch, mais

[1] A. Cunningham, *N. C.*, 1893, pl. XV, fig. 1 et 2.

[2] J. Allan, *J. R. A. S.*, 1914, p. 410.

[3] M. F. C. Martin, *Coins of Kidāra and the Little Kushāns*, *J. R. A. S. B.*, vol. III (1937), p. 23-50.

[4] Une pièce de cette série provient du *stūpa* Mora Morādu ; Sir J. Marshall, *A. S. I. A. R.*, 1915-1916, p. 36 et pl. XXVI, 45.

[5] V, VII, *F. H. G.*, V, p. 285-286 et V, XXXVII, *ibid.*, p. 298. J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 50, attribue à tort cette guerre aux Chionites.

vraisemblablement aussi la vie. Le coup fut porté par les Chionites, ses anciens alliés, qui devaient avoir, comme le font supposer les monnaies, le roi Hephtal, successeur de Katūlphe, à leur tête. En effet, le premier roi chionite portant ce nom était contemporain de Châpour II, ce que prouve la couronne qu'il porte (fig. 7 et pl. II, 2). Ainsi, les Hephtalites, vassaux et alliés des Perses, se trouvaient déjà installés dans la Bactriane en 371.

*Successeurs de Kidāra. Piro et Varahrān.* — C'est grâce au classement des monnaies par Martin qu'on sait les noms des deux successeurs de Kidāra. Le premier, son fils Piro, frappe des monnaies qui imitent le type II des émissions de Kidāra, c'est-à-dire avec son buste de face, à couronne ornée de cornes de bélier, ce qui fait supposer à Martin qu'au début de son règne, il resta indépendant. Un nouveau type apparaît ensuite avec profil à droite, comme sur les pièces sassanides, et dont la légende porte à côté de lettres en brāhmī, d'autres en pehlvi, ce qui pourrait indiquer que la dynastie reconnut de nouveau la suzeraineté des Perses. Les monnaies du troisième roi de cette lignée sont toujours du type II de Piro, et leur légende porte en pehlvi soit *Lur Varahrān,* soit *Varahrān afzūn.* A côté des pièces de ces trois rois, Martin a étudié celles des satrapes des Kidarites, dont certains portent la couronne d'Ardeshīr II (379-383) et d'autres, celle de Châpour III (383-388). D'autre part, les cachettes qui livrèrent les monnaies des rois kidarites et de leurs satrapes contenaient : l'une (n° V) deux pièces de Bahrām IV (388-399), une autre (n° VI) les pièces de Châpour III et de Bahrām IV. Les revers du type II de Kidāra et du type I de Piro montrent des attenants face à l'autel, tenant l'épée au garde-à-vous devant un buste sortant des flammes, particularité propre uniquement aux émissions impériales sassanides du IVe siècle, depuis Châpour II jusqu'à Bahrām IV. Enfin, aucune monnaie de Yezdegerd I (399-420) n'est signalée en liaison avec celles que nous venons de citer. Tout ceci nous amène à penser que la chute de la dynastie des Petits Kouchans ou Kidarites pouvait avoir eu lieu du temps de Bahrām IV. Or, la plus ancienne monnaie connue du royaume de Zābul (fig. 36 et pl. IV, 1) montre le roi de Zābulistān portant la couronne de Bahrām IV, et ce fait permet de conclure que le royaume des Petits Kouchans prit fin au cours du règne du roi Bahrām IV[1], peu de temps avant 399, date de l'avènement de Yezdegerd I. Les Chionites de la tribu de Zābul, anciens alliés de Kidāra que celui-ci installa dans la région de Ghazni, aidés probablement par les Chionites-Hephtalites, maîtres de la Bactriane depuis plus d'un quart de siècle, mettent fin en l'écrasant par un mouvement en pince au royaume fondé par Kidāra et qui dura en tout à peine un demi-siècle. L'empire des Hephtalites, qui, selon toute vraisemblance, continuaient d'observer leur allégeance aux rois sassanides, s'étendait, déjà vers l'an 400, depuis l'Oxus jusqu'au Seistan et l'Indus, et fut divisé, à en juger d'après les séries des émissions de leurs princes, en deux royaumes : celui du Nord où se trouvait leur souverain, et celui du Sud ou de Zābul qui englobait l'Arachosie, le Kaboulistan, et le Gandhāra, et qui, probablement, était vassal du premier. A partir de cette date, et pendant près de deux siècles, les Chionites, qui furent admis au début,

[1] Rappelons à ce propos que l'emploi du comput d'Azès I dans les inscriptions de l'Inde du Nord-Ouest s'arrête vers cette époque, car, depuis 405 après J.-C., l'ère employée pour dater les monuments portera le nom de Vikrama. Voir R. GHIRSHMAN, *Bégram, M. D. A. F. A.*, XII, p. 107-108.



par Châpour II, sur les frontières orientales, à titre de fédérés, seront étroitement liés au sort de l'empire sassanide et de sa dynastie.

Les Kouchans, toutefois, ne disparaîtront pas : réfugiés à Čitral et Gilgit, ils reviendront près d'un siècle et demi plus tard pour former une nouvelle dynastie, celle des *sāhi* de Kaboul, qui se maintiendra au pouvoir, dans les régions autour de la vallée du Kaboul, jusqu'aux invasions musulmanes[1].

Les deux épithètes « brave et guerrier », que la courte notice du *Pei che* applique à Kidāra, permettent de deviner que les exploits et les réalisations de ce roi furent non seulement connus des Chinois, mais peut-être même admirés par eux. Son malheur fut de rétablir la puissance kouchane au moment où le voisin de l'Ouest, l'empire sassanide, se trouvait au faîte de sa puissance, et que, d'autre part, son jeune royaume était menacé par des tribus, comme lui nouvellement arrivées de Kachgarie, arrêtées à la lisière de la Bactriane et qui étaient avides d'entrer en possession des riches pays s'étendant au Sud de l'Oxus et de l'Hindou-kouch.

Il est certain que par sa rapide ascension et par ses conquêtes au Nord et au Sud de cette chaîne, le destin de Kidāra ressemble d'une façon frappante à celui de Kujula Kadphisès, fondateur de l'empire kouchan, dont les frontières englobaient presque le même territoire que celles qui constituaient les possessions de Kidāra. Le nombre élevé des *aurei* connus de celui-ci, que ce soit ceux de forme scyphate ou ceux qui reproduisent les émissions des souverains kouchans des trois dynasties précédentes, parle en faveur d'une période de prospérité toujours due aux échanges commerciaux, et en particulier au commerce de la soie avec la Chine. Au IVe siècle, les Romains préfèrent acheter la soie aux Perses et, en cas d'hostilités, se servir de l'intermédiaire des Éthiopiens. De fait, Ammien Marcellin, qui fut le contemporain de Kidāra, dit que de son temps une grande foire se tenait tous les ans, au commencement du mois de septembre, dans la ville de Batné où affluaient les marchandises de l'Inde et de la Chine. Elles arrivaient soit par la Mésène ou la Chorasène, donc par les ports de l'Inde, soit par la Bactriane, mais toujours après avoir traversé le royaume de Kidāra[2].

Cette reprise économique dut marcher de pair, comme il arrive le plus souvent, avec une activité littéraire et religieuse, puisque des esprits de l'époque aussi recherchés et glorieux que Kumārajīva venaient étudier à Kaboul. En effet, le grand Śramana, né à Koutcha en 344, a fait, avec sa mère, à l'âge de neuf ans, un voyage aux Indes, et, à son retour, traversa les montagnes « au Nord des Yue-tche »[3]. Il voyagea et séjourna donc dans le royaume de Kidāra, et devait avoir des renseignements certains sur les origines de la nouvelle dynastie kouchane, quand plusieurs années plus tard, il glosa Tukhara par « Petits Yue-tche ». Sans doute, connaissait-il les Petits Yue-tche de Nan-chan, mais il ne devait pas ignorer non plus ceux qui se trouvaient dans la Bactriane, et, puisque la notice du *Pei che* appelle le royaume du fils de Kidāra le royaume des Petits Yue-tche, on ne pourrait, à notre avis, expliquer cette coïncidence des sources et leur identité que par l'hypothèse que Kidāra appartenait à une des branches de cette tribu qui fut entraînée, au IVe siècle, par le mouvement des peuples venant de la Kachgarie et qui envahit les régions à l'Ouest des Pamirs.

[1] L. DE LA VALLÉE POUSSIN, *Dynasties et histoire de l'Inde*, p. 17-18.

[2] Ammien MARCELLIN, XIV, 3, 3.

[3] P. PELLIOT, *T'oung pao*, 1912, p. 392, note, p. 422 ; S. LÉVI, *Le « Tokharien B », langue de Koutcha, J. A.*, 1913, p. 333 sqq.

## ROYAUME DES CHIONITES-HEPHTALITES DE LA BACTRIANE.

Depuis 371 environ, et avec le consentement de Châpour II, les Hephtalites occupèrent la Bactriane. Ils reconnaissaient la suzeraineté du roi des Perses, et leur position vis-à-vis du puissant empire iranien est analogue à celle des Germains qui, au IVe siècle également, et avec le consentement des Romains, s'installèrent en fédérés le long du *limes* de cet empire, ou encore à celle des princes Hiong-nou qui ont été placés par les Chinois le long de leur frontière du Turkestan. L'obédience des Hephtalites se traduit, semble-t-il, en premier lieu par l'envoi de leurs troupes pour renforcer l'armée, déjà composite à l'extrême, du roi des rois. Ce *modus vivendi,* établi sous Châpour II, se poursuit sans changement sous ses successeurs, et c'est ainsi que l'on apprend que peu de temps avant que ne fût envoyée l'ambassade de Stilicon par l'empereur, en 384, chez Châpour III pour discuter la question du partage de l'Arménie, les barbares envahirent la Mésopotamie romaine et poussèrent leur attaque dévastatrice jusqu'à Édesse. Les *Actes des Martyrs d'Édesse* les désignent sous le nom de *Hunni quidam Ephtalitae, Persarum finitimi et qui ad solem habitabant orientem.* Une autre mention, d'une source différente, parle d'une attaque faite vers la même époque contre la Mésopotamie et poussée aussi jusqu'à Édesse par Châpour III, dont les troupes comprenaient des Huns également. Marquart croit avec raison que les deux passages relatent le même fait [1]. Que ce soit sous les murs d'Amida ou de Balkh sous Châpour II, ou d'Édesse sous Châpour III, l'armée persane utilise ses alliés vassaux, les Chionites-Hephtalites.

C'est pour la première fois qu'on trouve dans les sources occidentales la mention des Hephtalites, ce qui, jusqu'à présent, avait été interprété comme un anachronisme [2], mais qui, les monnaies hephtalites à l'appui, se trouve être strictement conforme à la vérité historique puisque, comme on vient de le voir, le roi Hephtal (que nous pouvons désigner comme Hephtal I) régnait déjà sur le peuple des Chionites depuis la fin de Châpour II.

En 388, Bahrām IV succède à Châpour III, et sous ce nouveau règne la situation semble changer en faveur des Hephtalites. La paix régnait entre la Perse et Byzance, mais de graves menaces s'accumulaient du côté du Caucase, sur les frontières des deux États. La fin du IVe siècle marque une nouvelle poussée des barbares dans cette direction, exigeant un effort commun des deux empires pour protéger, cette fois, leurs provinces les plus vitales. Déjà vers 375-378, Ammien Marcellin mentionne les Huns, qui atteignent les Alains [3]. Ceux-ci, réunis avec les Goths, venaient de grossir les hordes hunniques et avec elles se ruent sur la presqu'île balkanique qu'ils dévastent en cherchant à atteindre Constantinople. Sous Théodose (379-395), les Scythes, les Goths et les Taifals répètent leurs incursions en Europe, mais la plus grave catastrophe qui fût arrivée à l'Asie antérieure éclate vers la fin du IVe siècle quand, sous les empereurs Arcadius

(1) *Ērānšahr,* p. 103, n. 4. Le roi des Hephtalites était, vraisemblablement, Hephtal I, le vainqueur de Kidāra.

(2) Saint-Martin in Lebeau, *Histoire du Bas-Empire,* t. IV, p. 251, n. 4, p. 252, n. 3. Marquart, partageant ce point de vue, pensa que la source primitive porta à la place du nom des Hephtalites *λευκοὶ Οὖννοι* ce qui, comme on le sait maintenant, était synonyme; cf. *loc. laud.*

(3) XXXI, 2, 12.



et Honorius, les Huns envahissent la Syrie et la Cappadoce. Josué le Stylite décrit comment en 395/396 toute la Syrie se trouva entre leurs mains; les villes pillées, les campagnes dévastées et les populations emmenées en captivité [1]. D'autres sources font savoir que ces barbares forcèrent la « gorge caspienne » — qui, selon toute vraisemblance, était la porte de Derbend — et, à travers l'Arménie, envahirent la Mésopotamie et la côte syrienne [2]. Or, depuis la conclusion de l'accord de 363 entre l'Iran et Rome, les Perses avaient la charge de défendre les passes du Caucase à laquelle Rome participait avec des versements en espèces. Cette charge devint encore plus étendue et plus réelle depuis 387, après que Châpour III eut réalisé le partage de l'Arménie dont les quatre cinquièmes passèrent sous la suzeraineté perse. Les forces des Ibères et des Arméniens qui devaient aider les Perses étaient certainement insuffisantes pour parer au désastre, et les Romains furent forcés de participer aux combats contre cette terrible invasion. On peut supposer que l'effort principal de Bahrām IV fut porté du côté des frontières caucasiques, ce qui l'obligea de relâcher la surveillance de ses frontières orientales où les Hephtalites dans la Bactriane, et les Kidarites ou Petits Kouchans dans les Paropanisades et le Gandhāra, reconnaissaient sa suzeraineté. Ainsi seulement on pourrait expliquer pourquoi les Hephtalites, vassaux du roi des Perses, purent attaquer les Kidarites, vassaux comme eux, sous le roi Varahrān, et mettre fin au royaume fondé par Kidāra. La lutte semble avoir été dure : devant les envahisseurs dévalant les pentes méridionales de l'Hindou-kouch, la population de la ville III de Bégram-Kapiçi s'est enfuie, abandonnant la ville où la vie ne reprit jamais plus; à la même époque, et à la suite des mêmes événements, furent abandonnées, selon nous, Hopian, près de Tcharikār, Eskandéria, près de Saraī-i-Khwaja, Tir-Andaz, sur la route de Kaboul à Kandahar. Bahrām IV se trouvait certainement dans l'impossibilité d'empêcher l'anéantissement d'un de ses vassaux, ce qui renforçait la position d'un autre. Les difficultés militaires qu'il éprouvait du côté des frontières Nord semblent être la raison majeure qui empêcha la Perse de contrecarrer la formation de l'empire hephtalite dont la présence à ses frontières orientales lui coûtera tant en guerres qu'en révolutions.

Aucune source occidentale ou orientale ne parle d'événements sur les frontières orientales de l'Iran pendant le règne de Yezdegerd I (399-421). Il n'est pas sans intérêt pour notre recherche d'attirer l'attention sur la fin de ce roi : fut-il assassiné par son entourage excédé de sa cruauté, ou le châtiment céleste lui vint-il d'un cheval merveilleux qui l'aurait tué? A moins qu'il n'ait été victime d'un autre « cheval de Troie » puisque ce roi finit ses jours à Gurgān, ville où, depuis ce temps et pour plusieurs décades, les rois de Perse avaient établi leur quartier général pour leurs luttes contre les Hephtalites. Ainsi peut-on penser qu'après avoir étendu leurs conquêtes jusqu'à l'Indus, et les avoir consolidées, les Hephtalites firent déjà sous Yezdegerd I une première tentative de secouer le poids de leur servitude et de mettre fin à la vassalité qui les liait au roi des Perses. Ceci paraît d'autant plus plausible que la première entreprise de Bahrām Gōr (421-438), le successeur de Yezdegerd I, fut l'entrée en guerre contre le « kagan des Turcs » qui,

(1) Josué le Stylite, § 9; trad. N. Pigoulevskaya, *Mésopotamie...,* p. 131.

(2) Claudien, *In Rufinum,* 2, 28. — Socratis Scholastici, *Ecclesiastica historia,* éd. Hussey, t. III, Annotationes, p. 438, cf. N. Pigoulevskaya, *Sources syriaques...,* p. 40.

avec une forte armée, pénétra dans l'Iran et poussa juqu'à Rey (?). Par un adroit stratagème, Bahrām Gōr trompa le roi « turc » et, passant par des chemins détournés, attaqua l'armée de celui-ci non loin de Merv, à Kušmēhan. Sa victoire fut entière : les forces ennemies furent anéanties, le kagan et sa famille faits prisonniers, le trésor et les bijoux enlevés par le roi perse qui les déposa dans le temple de Šīz, auquel fut offerte la khatoun ou femme du kagan.

Bahrām Gōr désigna son frère Narsē pour gouverner les pays du kagan avec le titre de *marzbān-i-kūšān* et avec résidence à Balkh, et fit ériger une tour qui devait marquer la limite des terres des « Turcs », tour que le roi Pērōz déplacera au cours de sa guerre avec les Hephtalites. Le roi des Perses ne se contenta pas de cette victoire : il traversa l'Oxus et conquit les pays situés au delà du fleuve et les obligea de payer tribut. Les sources orientales parlent également des exploits de Bahrām Gōr dans l'Inde, de l'aide qu'il apporta au roi de ce pays pour anéantir son ennemi et comment il fut récompensé en recevant sa fille en mariage, et les régions de Makurān et de Sind en cadeau [1].

Nöldeke était le premier à reconnaître dans les ennemis de Bahrām Gōr les Hephtalites [2], contre Marquart qui voyait en eux les Chionites [3], ce qui, comme nous le savons maintenant, est la même chose. Nous ne partageons pourtant pas le scepticisme de Nöldeke et de Marquart qui refusaient de voir dans la plupart des récits du temps de Bahrām V, le reflet d'événements dignes de foi. Une attaque des Hephtalites qui, profitant de la période d'interrègne entre la mort de Yezdegerd I et l'avènement de Bahrām Gōr, pénétrèrent assez profondément dans l'Iran [4], faisant des razzias, n'est pas exclue. Le but de leur action, Firdousī le fait connaître par la bouche des sujets du roi vaincu qui implorent grâce chez Bahrām et lui demandent de ne pas verser « le sang des innocents, parce que le kagan a commis une faute et qu'il était fatigué de sa dépendance du maître du monde » [5], allusion très nette à la vassalité des Hephtalites.

L'écrasement de ceux-ci par les forces de Bahrām fut complet ; sa victoire s'étendit non seulement sur la Bactriane mais sans doute aussi sur leurs possessions au Sud de l'Hindou-kouch. Établis dans la vallée du Kaboul et au Gandhāra, depuis le début du v^e siècle, les Chionites se trouvaient sur la frontière de l'Inde, constituant une menace réelle à l'empire des Gupta. Les sources historiques indiennes ne mentionnent leurs attaques qu'à partir de la fin du règne de Kumāragupta (413-455), contemporain de Bahrām, mais la possibilité de leur poussée contre l'Inde, peu après leur installation dans ces pays, n'est pas exclue. La victoire de Bahrām dans le Nord dut faciliter les opérations de Kumāragupta contre les Chionites au Sud, et c'est peut-être à ce succès qu'il faudrait attribuer l'importante cérémonie ou la célébration par ce roi du sacrifice du cheval qui indique « quelque victoire ou quelque conquête » [6]. S'il en fut ainsi, ce succès

[1] T. Nöldeke, *Tabarī*, p. 99-112.

[2] *Ibid.*, p. 99, n. 1 ; Idem, *Études historiques sur la Perse ancienne*, p. 161.

[3] *Ērānšahr*, p. 52, suivi par A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 275.

[4] *Le Livre des Rois*, trad. Mohl, t. V, p. 423. « Ensuite se répandit dans la Roume, la Chine, chez les Turcs, dans l'Inde et le Mekran, la nouvelle que le trône de l'Iran et... tous ces pays se préparèrent à l'instant à des invasions, et se levèrent pour piller et commettre des injustices. »

[5] *Ibid.*, p. 547.

[6] L. de la Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde*, p. 52-53.



commun put rapprocher les deux grands royaumes, sassanide et Gupta, et resserrer les relations entre les deux cours que la légende a amplifiées et enrichies.

Nous ne rejetons pas non plus le passage concernant la nomination de Narsē, frère du roi, comme marzban du Khorasan, et son installation à Balkh [1]. La création de cette importante charge remonte au début du v^e siècle et Narsē, sauf erreur, est le premier prince sassanide qui nous fût connu ayant eu ce poste d'un des quatre commandants des Marches — « un pour chacun des points cardinaux » — qui donnait droit au titre de roi (*Šāh*). Il gouvernait non seulement la province du Khorasan, mais toutes les possessions sassanides de l'Est, et la mention de la terre des Kouchans, qui est accolée à son titre, implique d'elle-même sa présence dans la capitale de ce pays qui était Balkh. La victoire de Bahrām Gōr et une défaite aussi totale des Hephtalites font revivre à l'Iran, en l'espace d'un siècle, la période de l'histoire de Châpour II où, à ses débuts, il avait mis fin à la troisième dynastie kouchane et, après avoir annexé ce royaume, avait placé à Balkh un prince sassanide pour gouverner en son nom le pays nouvellement conquis. La situation créée par le succès de Bahrām Gōr devait ressembler en plusieurs points à celle qui existait sous Châpour II, et le rôle dévolu à Narsē ne dut pas différer de beaucoup de celui de ses prédécesseurs qui, comme lui, gouvernèrent à Balkh.

L'expansion rapide du jeune royaume hephtalite, qui, en un demi-siècle, s'étendit sur une aire aussi vaste que les possessions de Kujula Kadphisès, fut brusquement arrêtée du fait de la présence sur le trône de l'Iran d'un monarque de la valeur de Bahrām V. Certes, les conditions politiques en ce début du v^e siècle étaient bien différentes de celles qu'avait connues le fondateur de l'empire kouchan qui, pays par pays, tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, rattacha à sa couronne différentes terres et prépara le terrain à son successeur, qui continua son œuvre. De son temps, ses voisins les Parthes entraient déjà dans la période de décadence, et l'Inde ne formait qu'une multitude de principautés incapables d'agir en commun. Par contre, les Hephtalites se trouvaient solidement encadrés à l'Ouest par le puissant empire sassanide qui gardait encore sa pleine capacité d'imposer sa suzeraineté à un de ses « fédérés » révoltés, et ceci au moment où, à l'Est, le royaume national des Gupta, réunissant sous son autorité, pour la première fois depuis le temps d'Açoka, la majeure partie de l'Inde, constituait une force susceptible de résister. Mais l'élan des Hephtalites ne fut pas brisé ; leur premier échec n'était qu'un arrêt qui ne pouvait éliminer ni faire disparaître le dynamisme de ce jeune peuple. Et, en fait, déjà depuis Yezdegerd II, successeur de Bahrām V, les Hephtalites commencent à relever la tête.

Depuis l'accession au trône des Sassanides du roi Yezdegerd II (438-457), l'hégémonie qu'exerçait l'Iran sur les peuples voisins, au Nord et à l'Est de ses frontières, commence à chanceler. Des signes précurseurs d'un nouveau courant se manifestent chez ses vassaux, avides de secouer la tutelle du puissant empire. L'esprit de solidarité provoque chez eux la naissance d'un idéal commun et d'une aide réciproque. Après le partage de l'Arménie, la plus grande partie de ce royaume tomba sous la domination perse, et les persécutions religieuses de Yezdegerd II finirent par provoquer des révoltes terribles. Les Albains, ces alliés fidèles des Perses, qui,

[1] Voir T. Nöldeke, *op. cit.*, p. 103, n. 1 et J. Marquart, *op. cit.*, p. 52-53.

pendant tant d'années, les aidèrent dans leurs guerres sur tous les fronts, font cause commune avec les Arméniens, et les deux nations « composent » avec les Huns contre le roi des rois. Simultanément, avec les luttes dans le Caucase, Yezdegerd mène une guerre épuisante contre le peuple des Tchöls, qu'on doit chercher au Nord de Gurgān, dans les steppes de Dahistan [1]. De la quatrième année de son règne à la onzième, le roi guerroya contre ce peuple et fut même obligé de fonder une ville, Šahristān-i-Yezdegerd pour servir de base à ses opérations [2]. La longueur de la lutte contre les Tchöls permet de supposer que leur prince était soutenu et aidé par le roi des Hephtalites. Ceci paraît d'autant plus plausible que dès sa victoire sur les Tchöls, dans la douzième année de son règne (449/450), Yezdegerd II se retourne contre le pays d'Heital ou des Hephtalites [3]. Le roi de ceux-ci évite la rencontre, peut-être à cause de la toute récente défaite des Tchöls, et, abandonnant la défense de ses frontières, donne à Yezdegerd II la possibilité de pénétrer dans son pays, de s'y livrer au pillage des villes et des campagnes et de rentrer en Iran avec un butin important. Peu après, toutefois, la riposte arrive, probablement sous forme d'une série de razzias des Hephtalites dans les provinces orientales du territoire de l'Iran, et Yezdegerd est obligé de reprendre de nouvelles opérations contre ce peuple en 453/454. D'après le récit d'Élisée, des événements assez graves se déroulèrent simultanément sur le front du Caucase et du côté des Hephtalites : alors que Yezdegerd obtenait un succès contre ceux-ci, une révolte éclatait parmi les troupes défendant la « Porte des Alains », troupes composées en majorité de chrétiens arméniens, ibères et alains. Yezdegerd réprima la révolte, mais à peine sa tâche terminée, il dut répondre aux attaques des Hephtalites. Cette fois, trahi par un conseiller, prince de la famille de Hailandurk (serait-ce un transfuge hephtalite?), il essuie une défaite cuisante, la première que les Hephtalites fissent subir aux Sassanides. En 456, il est toujours en lutte avec les Huns, sans qu'on puisse savoir exactement s'il s'agit d'Hephtalites ou de vrais Huns, qui attaquaient les passes du Caucase [4].

La lacune dans nos connaissances de la numismatique hephtalite nous empêche d'identifier ou de reconstituer les noms des rois qui se succédèrent depuis Hephtal I, contemporain de Châpour II. La monnaie qui suit chronologiquement est d'un autre Hephtal (fig. 8 et pl. II, 3), que nous proposons de désigner comme Hephtal II. Par la forme de sa couronne, on peut

(1) J. Marquart, *op. cit.*, p. 56 ; N. Pigoulevskaya, *Sources syriaques...*, p. 44.

(2) Mention de la guerre avec les Tchöls : G. Hoffmann, *Auszüge aus syrischen Akten persischer Martyrer*, p. 50 ; fondation de la ville : Élisée Vardapet, in V. Langlois, *Collection des historiens...*, II, p. 186 et *Ērānšahr*, p. 56 et 73 ; sur le peuple des Tchöls qui sont des Huns Blancs, voir J. Marquart, *A Catalogue...*, p. 44 et 57 ; Tchöl doit être rapproché de Tchaüla, Jauvla ou Ǧavla = Zābul, branche des Chionites qui se fixa au Sud de l'Hindou-kouch dans la région de Ghazni. Voir aussi N. Pigoulevskaya, *op. cit.*, p. 43-44, qui attribue le début de la guerre avec les Tchöls à la huitième année de Yezdegerd.

(3) Élisée Vardapet, I, chap. 1 — V. Langlois, *op. cit.*, II, p. 188, n. 1, a vu juste en interprétant « la terre d'*Idaghgan* » par *Thétalic* ou pays des Hephtalites. Ce passage est parfaitement conforme à la vérité historique ; pour la première fois dans les écrits des historiens orientaux, les Hephtalites se trouvent mentionnés pour cette année 449/450. J. Marquart, *op. cit.*, p. 56, n. 1, considère ce passage comme une erreur d'Élisée, mais Drouin, *J. A.*, 1891, p. 145, voit déjà les Hephtalites du temps de Yezdegerd II.

(4) Élisée Vardapet, — V. Langlois, *op. cit.*, II, p. 189 sqq. ; *Ērānšahr*, p. 56 et n. 4. Si les ennemis des dernières années de règne de Yezdegerd II sont les « Kidarites » de Priscus, il reste peu de doute qu'il ne faille voir en eux les Hephtalites.



reconnaître en lui l'adversaire des dernières années de Yezdegerd II. A deux reprises déjà, on reconnaît que les premières mentions des Hephtalites coïncident avec les règnes de leurs rois portant le nom d'Hephtal : la première fois, dans les sources occidentales, pour l'année 384 quand régna Hephtal I, et la seconde fois chez Élisée, pour les années 453/454, sous le règne d'Hephtal II.

Le règne de Yezdegerd II peut être considéré comme un tournant d'importance capitale dans les relations entre l'Iran et les Hephtalites dont la pression, toujours grandissante, absorbera, pendant une longue période, l'attention presque exclusive de toute une lignée de rois sassanides. Leur première victoire, remportée par Hephtal II sur Yezdegerd II, ébranla certainement le prestige des Perses, prépara un terrain nouveau dans les rapports existant entre les deux peuples, et permit aux Hephtalites, peu après, de reprendre le rôle que jouèrent leurs prédécesseurs, les princes de la III^e^ dynastie kouchane, dans les rivalités des différents prétendants au trône sassanide. En effet, la première occasion ne manqua pas de se présenter dès la mort de Yezdegerd II, au moment où une lutte fratricide éclata entre Pērōz et Hormizd.

L'aîné, Pērōz, était le vice-roi du Seistan [1], mais, en dépit de ses droits, c'est son frère qui fut choisi comme roi. Pērōz quitta le Seistan, s'enfuit chez le roi des Hephtalites et, avec l'aide de celui-ci, détrôna son frère et s'empara de la couronne [2]. Les savants modernes n'admettent pas cette intervention en invoquant la raison que les Hephtalites ne se trouvaient pas encore être les voisins des Perses [3]. Le point de vue est à rectifier [4] ; le fait que Pērōz était gouverneur du Seistan, donc voisin des Hephtalites, le met exactement dans la même situation où se trouva le prince Hormizd, frère de Bahrām II qui se révolta contre ce roi, ou Narsē qui s'empara du trône occupé par Bahrām III. Tous deux étaient vice-rois du Seistan et tous deux s'insurgèrent pour obtenir le royaume de l'Iran.

D'après les chroniqueurs, le début du règne de Pērōz fut marqué par une sécheresse qui dura pendant des années, obligeant le roi, non seulement à supprimer les impôts, mais encore à distribuer des subsides à la population [5]. Son trésor, déjà sensiblement touché par les guerres pas très heureuses de son père, devait se trouver dans une situation difficile, d'autant plus que les opérations reprenaient sur le front du Caucase par suite des nouveaux mouvements des peuples, provoqués par un déplacement des Avares [6]. C'est pourquoi Pērōz ne cessait de réclamer de l'argent à l'empereur de Byzance et exigea des Hephtalites, oubliant l'aide qu'ils lui portèrent, le payement du tribut, les considérant toujours comme les vassaux de la couronne perse. Ce

(1) *Tabarī*, trad. Zotenberg, II, p. 127. Les deux versions de Tabarī ne sont pas d'accord : T. Nöldeke, *op. cit.*, p. 115, indique Hormizd comme ayant occupé cette charge. La première version semble être la bonne.

(2) Firdousī, *op. cit.*, trad. Mohl, VI, p. 68, désigne le roi hephtalite sous le nom de Fughanich فغانيش que portera le dernier prince de ce peuple (*ibid.*, p. 250).

(3) T. Nöldeke, *Tabarī*, p. 119, n. 1 ; J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 57 ; A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 284, n. 5.

(4) La version donnée par Tabarī a été acceptée seulement par N. Pigoulevskaya, *op. cit.*, p. 52.

(5) T. Nöldeke, *Tabarī*, p. 118 sqq. ; Tabarī, trad. Zotenberg, II, p. 130, où il est dit que Pērōz acheta même des vivres pour son peuple à Rome, dans l'Inde, chez les Turcs et même chez le roi d'Abyssinie.

(6) Priscus Panites, *Excerpta de legationibus*, éd. de Boer, II, p. 158 sqq., cf. Howorth, *The Avars*, *J. R. A. S.*, 1889, p. 722.

rappel fut la cause de la première guerre avec les Hephtalites que Pērōz semble vouloir liquider bientôt par une paix avec le jeune roi Kougχas, à qui il promet sa sœur pour épouse, mais il le trompe et les hostilités reprennent. Elles se terminent par une défaite des Perses dont le roi et le prince héritier tombent entre les mains du roi hephtalite, et si celui-ci garda Kawādh, il relâcha Pērōz contre obligation pour ce dernier de payer une contribution de trente charges de mulets d'argent — somme dont le roi de Perse ne disposait pas et qu'il ne put réunir en deux ans qu'en créant de nouveaux impôts. Pendant cette période, son fils Kawādh devait rester comme otage à la cour hephtalite. Pērōz s'engagea également à ne jamais dépasser la tour érigée par son grand-père Bahrām V et qui marquait les limites occidentales des terres hephtalites, près de la ville de Tālakān [1]. La monnaie de Pērōz portant une surfrappe au nom d'Akūn (fig. 10 et pl. II, 4), en qui nous proposons de voir le roi Κούγχας de Priscus, appartient, vraisemblablement, à ce premier tribut que la Perse sassanide fut obligée de payer à ses voisins de l'Est. La victoire d'Akūn règle définitivement les modalités des relations entre les deux pays, supprimant tout souvenir de la dépendance du royaume hephtalite, et, comme pour souligner cette libération, Akūn abandonne l'imitation des émissions impériales sassanides et crée un nouveau type de frappes qui tient en même temps des monnaies sassanides et de celles des rois kouchans, à qui succédèrent les Hephtalites (fig. 9). La victoire dut avoir lieu vers 465, et cette même année, après une interruption de plus de deux siècles, la cour de Chine reçut la première ambassade officielle du royaume de T'ou-hou-lo [2], qui n'est autre que le royaume des Hephtalites devenus indépendants à la suite de leur victoire sur Pērōz. L'ambassade fut envoyée sans doute par le jeune roi Akūn qui, depuis peu, succéda à Hephtal II. Nous avons vu plus haut que dans le nom du vainqueur de Pērōz, transmis par les sources arabes [3], il faut voir **khiyoan* ou le « chionite ».

La mention des Kidarites, que Priscus avança comme étant les adversaires de Pērōz, faussa toutes les tentatives des savants modernes de mettre un peu d'ordre dans la masse confuse des sources qui retracent le règne de ce prince. Marquart [4], suivi de Pigoulevskaya [5], ont rattaché à l'époque de Pērōz toute l'épopée de Kidāra des annalistes chinois alors qu'elle se rapporte, comme on vient de le voir, à des événements antérieurs d'un siècle, ce pourquoi on a cru à des campagnes victorieuses de Pērōz contre ses ennemis de l'Est. Il existe bien un passage chez Priscus [6] relatant les événements de l'année 468 où Pērōz envoie une ambassade à la cour de Byzance pour annoncer sa victoire sur les « Kidarites », et la prise de leur ville Βαλαάμ, qui est Balkh. Mais les sources orientales ne parlent pas de cette campagne victorieuse de Pērōz qui pourrait être postérieure à sa première défaite; cependant, il semble que la prise de la capitale de la Bactriane, siège du roi hephtalite, ne correspondrait pas à la vérité historique. Cette assertion peut être comprise comme un désir, après un engagement peut-être pas sans succès,

(1) Priscus, *Fragmenta,* 31, 33, *F. H. G.,* IV, p. 105-106; Josué le Stylite, § 10 et 11, trad. N. Pigoulevskaya, *Mésopotamie*..., p. 131-132.

(2) Le *Wei chou;* P. Pelliot, *Tokharien et Koutchéen, J. A.,* 224 (1934), p. 46.

(3) *Ērānšahr,* p. 60.

(4) *Ibid.,* p. 57-58 et n. 6.

(5) *Sources syriaques*..., p. 54.

(6) Fragm. 41, *F. H. G.,* IV, p. 109.



d'amplifier la réussite, à seule fin de forcer les Romains de verser les subsides que les envoyés du roi des Perses réclamaient en vain. Or, cette nécessité devenait impérieuse d'obtenir l'or romain pour faire face à des difficultés autant d'ordre intérieur qu'extérieur.

La politique de Byzance vis-à-vis des Perses ne manquait pas de subtilité. L'Iran, pour Rome, devait jouer un rôle d'état tampon ou de bouclier susceptible de recevoir les coups des barbares, dont les invasions pouvaient menacer les frontières orientales de l'empire, de sorte que l'affaiblissement excessif de l'Iran pouvait ouvrir la voie vers les possessions byzantines. Voilà pourquoi Pērōz, tombé entre les mains des Hephtalites lors de sa première défaite, aurait été racheté par l'empereur Zénon [1]. On trouve dans l'entourage de Pērōz un envoyé romain qui fait fonction d'« observateur » en même temps que de conseiller [2]. L'or romain devait servir à protéger les frontières de la Mésopotamie dans les riches provinces de laquelle les Perses étaient susceptibles de faire des attaques dévastatrices. Or, tant que ceux-ci restaient occupés avec les barbares, la Mésopotamie pouvait se considérer comme hors de danger. Il fallait donc, tout en protégeant la Perse d'une défaite désastreuse, susciter et alimenter les conflits entre elle et les Huns. Et, de fait, on apprend par une chronique syrienne que les Huns, qui attaquèrent Pērōz après avoir forcé les « Portes » du Caucase gardées par ses troupes, et qui poussèrent jusqu'aux provinces appartenant à l'Iran, obligeant le roi des rois de lever de nouveau des armées pour les combattre, furent soulevés par les Romains [3].

L'affaiblissement de Pērōz, conséquence de ses revers, se traduit par la défection d'autres de ses vassaux, tels que ce roi des Lazes qui se met sous la protection de Byzance. Mais, dès que Pērōz riposte au traître, l'empereur Léon I, occupé en Occident, abandonne le roi des Lazes à son sort tout en refusant à Pērōz l'argent que les Romains versaient aux Perses en vertu d'un accord très ancien [4].

Après quelques années d'accalmie du côté des Hephtalites plutôt que du côté de la frontière caucasique, accalmie qui dut permettre à Pērōz de rétablir la situation financière et de rassembler les troupes nécessaires, le roi décide d'attaquer de nouveau ses ennemis. En vain son entourage, ses chefs militaires, les grands, le clergé, essayent-ils de le détourner de sa décision, le prince reste inébranlable [5]. En 484, il attaque les Hephtalites, essuie une défaite, et paie de sa vie cette entreprise malencontreuse.

Les motifs qui poussèrent Pērōz à faire cette dernière guerre ne paraissent pas très clairs, et rien dans les sources, relativement nombreuses sur son règne, ne permet de déceler une attitude provocante de la part du roi des Hephtalites qui, tout au contraire, agit envers Pērōz avec dignité. Il faut, semble-t-il, écarter toute idée de revanche chez le roi des rois. L'action de Pērōz pouvait plutôt être une guerre préventive dont le but aurait été d'arrêter et de briser la puissance hephtalite, en plein essor à cette époque. Cependant, rien ne permet d'entrevoir dans la politique des Hephtalites un désir d'annexer des provinces persanes, sauf, probablement, Hérat, qui était

(1) Josué le Stylite, § 10.

(2) Priscus, *Fragm.,* 33, *F. H. G.,* IV, p. 106.

(3) Zacharias Mitylenensis, I, 7, chap. 3, t. II, p. 21.

(4) Priscus, *Fragm.,* 34, 41, *F. H. G.,* IV, p. 107 et 109; Idem, *Fragm.,* 31, 37, *F. H. G.,* p. 105 et 107.

(5) T. Nöldeke, *Tabarī,* p. 125; Lazare de Pharp, 72-73; V. Langlois, *op. cit.,* II, p. 349 sqq.

habitée par une tribu chionite des Kadishéens[1]. Or, leur but était différent sur leur front oriental, car, au cours de la seconde moitié du v^e^ siècle, ils auront marqué, comme on le verra plus bas, des gains importants aux dépens du royaume des Gupta, tout comme ils auront déjà réalisé l'extension de leur puissance au delà de l'Oxus, et peut-être même au delà des Pamirs. Pērōz se trouvait devant la perpective d'avoir dans un proche avenir, sur sa frontière orientale, non plus un état vassal mais un nouvel empire. Menacé déjà à l'Ouest par Rome, l'ennemi héréditaire de l'Iran; pressé au Nord par les barbares, avec lesquels composent ses vassaux de moins en moins sûrs, tels que l'Arménie ou l'Ibérie, Pērōz était contraint de s'opposer à la formation, sur ses frontières de l'Est, d'une nouvelle puissance qui, alliée aux autres, eût été susceptible d'étrangler l'empire perse. Telle fut, à notre sens, la raison qui poussa Pērōz à sa dernière lutte aussi courte que désastreuse, et qui se termina peut-être par la plus terrible défaite de toute l'histoire sassanide, puisqu'elle plongea l'Iran dans un état de demi-servilité pendant plus de soixante années.

Le vainqueur de Pērōz était le roi Ἐφθαλάνος[2] ou Hephtal, dont le nom figure en surfrappe sur les monnaies de Balāsh, de Kawādh, et de Khosroès I (fig. 11 à 16 et pl. II, 5 à 9). Nous le lisons sur ses propres émissions (fig. 17, 18 et pl. II, 10, 11)[3], où, tout en maintenant dans les lignes générales le type sassanide, il se fait représenter coiffé, non plus d'une couronne de prince persan, comme le faisaient ses prédécesseurs, vassaux des rois des rois, mais d'un bonnet assez haut et de forme conique, orné d'un croissant, et semblable à la coiffure des cavaliers en terre cuite que nous avons mis au jour à Bégrām dans les installations datant de la dynastie kidarite ou des Petits Kouchans[4]. Ce roi Hephtal était probablement le fils du roi Akūn qui était très jeune au moment où il remporta la victoire sur Pērōz[5] et qui dut mourir peu après. Ceci permet de conclure que cet Hephtal, que nous proposons d'appeler Hephtal III, monta sur le trône très jeune également, et, puisque son nom figure sur toutes les pièces sassanides versées à titre de tribut depuis 484 jusqu'à 545 au moins, il est fort probable qu'elles étaient du même prince et qu'il eut un règne très long[6].

C'est à partir de ce moment que le monde commença de connaître les Hephtalites dont la dénomination se confond avec le nom de leur roi, devenu glorieux parce que marquant la période où ce peuple atteignit le faîte de sa puissance[7]. On doit comparer le règne d'Hephtal III avec celui de Kaniṣka de l'empire kouchan, ou celui de Châpour II des Sassanides. D'après le *Leang chou,* c'est sous son règne que le royaume hephtalite s'étendit « jusqu'aux royaumes de Po-sse

[1] J. Marquart, *Ērānšahr,* p. 62, croit à l'annexion de la région de Hérat.

[2] Théophane de Byzance, *F. H. G.,* IV, p. 270.

[3] T. Nöldeke, *op. cit.,* p. 123, n. 4, croyait à tort que le nom d'*Ephtalanus* de Théophane de Byzance était le nom du peuple.

[4] R. Ghirshman, *Bégram, M. D. A. F. A.,* t. XII, p. 74-75 et pl. XLVI.

[5] Priscus, *Fragm.,* 33, *F. H. G.,* IV, p. 106.

[6] Song Yun a fait le voyage du Gandhāra sous son règne, et dans Hephtal III il faut voir, vraisemblablement, le roi hephtalite qui épousa les trois sœurs du chef des Jouan-jouan P'o-lo-men qui mourut en 523. E. Chavannes, *Voyage de Song Yun, B. E. F. E. O.,* III (1903), p. 403; Idem, *Documents...,* p. 221.

[7] Théophane de Byzance dit que c'est de lui que les Hephtalites prirent leur nom, *F. H. G.,* IV, p. 270. Une assertion analogue est avancée par le *T'ang chou :* « Ye-ta avait le nom de famille du roi; dans la suite ses descendants firent de ce nom de famille le nom du royaume », E. Chavannes, *Documents...,* p. 223.



(Perse), P'an-p'an, Ki-pin (Cophène), Yen-ki (Karachar), Ki-eou-tse (Koutché), Sou-le (Kâschgar), Kou-me (Baï), Yu-thien (Khotan), Kiu-p'an »[1]. D'après le *Pei che* qui suit le récit de Song Yun, « le *K'ang-kiu* (Sogdiane), *Yu-t'ien* (Khoten), *Cha-le* (Kachgar), *Ngan-si* (Boukhârâ) et plus de trente petits royaumes divers se soumirent tous aux Hephtalites »; ce même ouvrage énumère encore comme assujettis aux Hephtalites les pays suivants : *Tchou-kiu* (Kougiar), *K'o-p'an-t'o* (Tach-kourgane), *Po-ho* (Wakhân), *Po-tche* (Zébak), *Che-mi* (Tchitrâl) et *Kan-t'o* (Gandhâra)[2].

La capitale officielle des Hephtalites, à en juger d'après les indices monétaires, était Balkh, mais la cour se déplaçait et, en été, remontait vers les montagnes de Badakhshān. C'est certainement là qu'il faut chercher leur autre capitale mentionnée par le *Leang chou* sous le nom de *Pa-ti-yen* ou « ville de la résidence royale », et que cachent peut-être les ruines importantes de Boharak, à une journée de marche au sud de Faïzābād[3].

C'est aussi du temps d'Hephtal III que son royaume commence, toujours d'après le *Leang chou,* des relations suivies avec la Chine par l'envoi en 516, de la part du roi dont le nom est transcrit *Ye-ta-i-li-to,* d'ambassadeurs qui offriront des présents. En 520, ses ambassadeurs arrivent de nouveau à la cour de Chine et offrent à l'empereur un lion, de l'hermine et divers objets brodés de Perse. Enfin, pour la troisième fois, en 526, Hephtal envoie des présents dont un manteau[4]. Le *Wei chou* prétend toutefois que les ambassadeurs venaient tous les ans depuis 460, et qu'en 527 les Hephtalites offrirent de nouveau un lion, mais, qu'entre 532 et 534 « les tributs et les ambassades furent interrompus »[5]. Enfin, suivant l'histoire des *Tcheou,* le tribut et les présents sont envoyés en 546, 553 et 558, année où les ambassades furent définitivement interrompues[6].

Depuis la mort de Pērōz, ce n'était plus un peuple de fédérés que l'Iran avait à l'Est comme voisin, ni un vassal payant tribut, ni même un allié égal, c'était presque un maître qui ne se contentait pas de recevoir annuellement et pendant le règne des quatre successeurs de Pērōz, soit durant plus d'un demi-siècle, un lourd tribut en espèces[7], et c'est ce qui fait dire au général perse Gushnaspdādh : « Pērōz livra à la domination des Hephtalites un royaume tellement grand... que, tant qu'elle existera, le pays des Perses ne pourra être délivré de cette cruelle

[1] E. Specht, *Études sur l'Asie centrale, J. A.,* 1883, p. 336-337. E. Chavannes, *Documents...,* p. 224, traduit: « les Hephtalites auraient porté leurs armes non seulement en Perse mais encore en *Ki-pin* (Kapiça), à *Yen-k'i* (Karachar), à *K'ieou-tse* (Koutcha), à *Sou-le* (Kachgar), à *Kou-mo* (Bai), à *Yu-t'ien* (Khoten), à *(Tchou)-kiu-p'an* (Kougiar); il propose (note 7) de rectifier P'an-pan en *Ho-p'an-t'o* (Tach-kourgane).

[2] E. Chavannes, *op. cit.,* p. 224-225.

[3] *Ibid.,* p. 224. Le rôle de Balkh se confirme par le fait que Tarkhān Nīzak, se proclamant « roi de Tokharestan », cherche avant tout à s'emparer de Balkh. J. Marquart, *Wehrot und Arang,* p. 43 sqq., identifie *Paot-ti-yen* avec Warwālīz près de Koundouz. A. Herrmann, *Die Hephtaliten und ihre Beziehungen zu China, Asia Major,* II (1925), p. 573, place *Pa-ti-yen* dans les montagnes de Badakhshān.

[4] E. Specht, *op. cit.,* p. 335-336. J. Marquart, *Ērānšahr,* p. 61, n. 3, interprétait à tort *Ye-ta-i-li-to* comme un titre et non comme un nom propre.

[5] *Ibid.,* p. 343.

[6] *Ibid.,* p. 344-345. D'après A. Herrmann, *op. cit.,* p. 578, la dynastie des Leang reçut des ambassades en 516, 520, 526; celle des Tchou, en 546, 553, 558; après l'écrasement des Hephtalites, les Chinois reçurent les envoyés hephtalites en 607, 617 et 748.

[7] L'assertion de Procope (*de bello persico,* I, 4) que les Perses payèrent tribut aux Hephtalites pendant deux ans seulement est une confusion avec celui que versa pendant deux ans aussi Pērōz pour libérer son fils Kawādh, laissé comme otage. Voir Christensen, *L'Iran sous les Sassanides,* p. 292, n. 2.

servitude» [1]. Le roi hephtalite cherche à s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Iran et en premier lieu dans les querelles et les rivalités des prétendants à la couronne, et les intrigues de la cour. Nous apprenons ce fait depuis l'avènement de Balāsh qui succéda à Pērōz, mais qui, après quatre ans de règne, fut remplacé par Kawādh. Si on rappelle les années passées par Kawādh chez les Hephtalites pendant sa jeunesse, on en déduit que leur cour n'était pas étrangère à cet avènement.

L'héritage qui dévolut à Kawādh fut lourd, certainement plus lourd que celui de n'importe lequel de ses prédécesseurs. Le pays frisait la catastrophe économique après plusieurs années de sécheresse, les guerres de Pērōz, et enfin sa débâcle. Les vassaux comme l'Arménie, les Kadishéens et les Tamuréens se révoltaient et les Arabes faisaient des incursions dans les provinces perses. Il fallait défendre les frontières du Nord contre les invasions des Huns et payer tribut aux Hephtalites. L'or était plus nécessaire que jamais, mais le trésor était vide. Kawādh envoie une ambassade après l'autre à Constantinople, sans résultat positif. Ayant à choisir dans sa politique intérieure entre les nobles toujours puissants et le peuple qui, en masse, suit le mouvement mazdakite, exigeant des réformes sociales profondes en faveur des déshérités, Kawādh, courageusement, prend parti pour ceux-ci, afin d'affaiblir les grands, d'après les uns, pour défendre les intérêts des petits, d'après les autres. Détrôné à la suite d'un complot, jeté en prison, il est jugé, mais une seule personne parmi ses juges exige la peine capitale, Nakhver Gushnaspdādh, gouverneur militaire des régions frontières des Hephtalites, en qui il faut peut-être voir le chef du parti anti-hephtalite, partisan d'une guerre de revanche et de libération. Kawādh sauve sa tête et peu après s'évade et trouve refuge à la cour du roi des Hephtalites. Il y est très bien reçu, y épouse sa nièce, fille du roi hephtalite et de sa sœur qui avait été prise par ce prince au moment de la débâcle de Pērōz, et, en 499, à la tête d'une armée hephtalite, il détrône son frère Zāmāsp et reprend sa place. A partir de ce moment, sa politique subit un revirement entier : Kawādh dut comprendre que, puisqu'il entrait dans ses obligations de payer un tribut aux Hephtalites, puisqu'il s'engageait de plus à payer leurs troupes, qui l'aidèrent dans sa restauration et continuaient à grossir son armée, son intérêt, de même que celui de son pays, était de s'appuyer sur cet ennemi d'hier et, avec son aide, de faire face aux autres. Cette position se trouvait justifiée du fait du refus de l'empereur Anastase de lui verser l'or, dans l'intention de le mettre en difficulté avec ses nouveaux alliés. La rupture avec Rome ne se fit pas attendre, et, en 502, Kawādh envahit la Mésopotamie, à la recherche de l'or que lui doivent offrir les villes riches prises dans ce pays. Après la conquête de Théodosiopolis-Erzéroum, il poursuit sa campagne dans la direction d'Amida et d'Édesse, et c'est en vain qu'Anastase s'empresse de lui envoyer de l'or, il le refuse, prend Amida et s'empare d'un butin très important. Puis commence une guerre de manœuvres dont les récits font connaître le rôle que jouèrent dans l'armée persane les mercenaires hephtalites. Dans la bataille près Nisibis, l'avant-garde persane était constituée d'une formation hephtalite qui, dans un engagement avec les Romains, fut entièrement anéantie [2]. Sous les murs d'Édesse, un chef hephtalite tomba entre les mains de l'ennemi, mais, «comme c'était un homme connu

[1] Lazare de Pharp, V. Langlois, *op. cit.*, II, p. 357. — [2] Procope, *De bello persico*, I, 7 et 8.



et très estimé par le roi perse, celui-ci promit aux gens de Carrhae qu'il ne leur ferait pas la guerre s'ils rendaient le prisonnier vivant», ce qui fut fait [1]. La même chronique précise aussi que les Hephtalites combattaient armés de massues [2] et cette assertion est à comparer avec celle de Tabarī qui prétend que les Hephtalites ne connaissaient pas l'arc et se battaient avec l'épée [3]. En 506 intervient enfin la paix à laquelle les deux parties consentent devant la menace des invasions des Huns du Nord. Kawādh engage la lutte avec eux et cette fois obtient l'or des Romains. Toutefois, quand les versements se font attendre, il trouve le moyen de faire pression soit en envoyant les Arabes piller les régions frontières romaines de Mésopotamie, soit même en ouvrant la route aux Huns, qui pénètrent jusqu'à l'Euphrate et Antioche [4]. Cette longue lutte contre les barbares du Nord se poursuit, intermittente, jusqu'à la mort de Kawādh, mais ses adversaires furent de vrais Huns, et depuis 508, probablement des Sabires [5]. Jusqu'à la fin de son règne, qui marqua durant les dernières années un commencement de relèvement général dans le pays, Kawādh resta, semble-t-il, en bons termes avec les Hephtalites et continua, comme le prouvent les monnaies (fig. 12 à 14), de leur payer tribut [6].

Après les guerres de Kawādh, on ne relève plus, pendant près d'un demi-siècle, la mention des Hephtalites; à en juger par les monnaies de Khosroès I, surfrappées au nom du roi Hephtal, le successeur de Kawādh continua de verser l'argent jusqu'à la quatorzième année de son règne (545) au moins.

Le règne de Khosroès I fut la période la plus brillante de l'époque sassanide [7]. Par une série de réformes, il raffermit le pouvoir central, restaura les dépossédés dans leurs biens, introduisit des impôts sur une base nouvelle. Les mesures fiscales furent suivies de changements dans le système militaire et dans le commandement général. La mort du roi Hephtal III dut survenir vers 545, terminant un grand règne qui, semble-t-il, marqua de son côté la plus brillante période de l'histoire hephtalite, mais, vers la fin de sa vie, Hephtal III dut essuyer ses premiers revers dans l'Inde, signes précurseurs de la future débâcle définitive.

Il faut croire que depuis la mort d'Hephtal, Khosroès I refusa de continuer les versements sans qu'une rupture intervînt puisque, en 549, il a toujours des rapports amicaux avec le royaume hephtalite (*Heftarān xodāi*) [8]. On croit même qu'en 551 il employa les «Huns Blancs» [9] comme

[1] Josué le Stylite, § 59, cf. N. Pigoulevskaya, *Mésopotamie...*, p. 155.

[2] Josué le Stylite, § 62, cf. *ibid.*, p. 157.

[3] Trad. Zotenberg, II, p. 143. A propos de la défaite du roi hephtalite battu par le kagan turc, Firdousī dit qu'il «oubliera l'usage de la massue et de la masse d'armes»; trad. Mohl, VI, p. 249.

[4] Zacharias Rhetor, VIII, 5; cf. N. Pigoulevskaya, *Sources syriaques...*, p. 68.

[5] H. H. Howorth, *The Sabiri and the Saroguri, J.R.A.S.*, 1892, p. 613-637; J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 63-64 et 107, place l'arrivée de Sabires en 515.

[6] Nous ne partageons pas le point de vue de W. Mc Gowern, *The Early Empires of Central Asia*, 1939, p. 414, suivant lequel Kawādh aurait repris la guerre avec les Hephtalites en 503, ce qui a été refuté par N. Pigoulevskaya, *Sources syriaques...*, p. 65, n. 7, et soutenu déjà par E. Drouin, *Mémoire sur les Huns hephtalites, Museon*, 1895, p. 246.

[7] A. Christensen, *op. cit.*, p. 358.

[8] *Histoire de Mar-Jabalaha...*, éd. P. Bedjan, Paris 1895, p. 266, 15; cf. J. Marquart et J. J. de Groot, *Das Reich Zābul und der Gott Zūn von 6.-9. Jahrhundert, Festschrift Sachau*, Berlin, 1915, p. 257, n. 2.

[9] Probablement les Tchöls qu'il vainquit et qu'il obligea de faire le service militaire, cf. A. Christensen, *op. cit.*, p. 364.

mercenaires avec les Sabires contre les Romains [1]. Enfin, entre 563 et 567, sous les coups portés par les coalisés, les Turcs occidentaux et Khosroès, l'empire hephtalite s'écroula, mais non sans résistance, s'il faut en croire Ménandre, d'après qui, non seulement les Hephtalites se défendirent, mais passèrent même à l'offensive contre les Turcs, qui les vainquirent et les obligèrent de payer tribut [2]. Quand les ambassadeurs turcs se présentèrent devant l'empereur Justin, celui-ci leur demanda s'ils avaient conquis toute la puissance hephtalite, et, à leur réponse affirmative, les questionna pour savoir si les Hephtalites habitaient des villes ou des villages. « Ils sont un peuple de villes », répondirent les envoyés. « Alors, répliqua l'empereur, il est clair que vous êtes devenus maîtres de leurs villes? » « Bien entendu », fut la réponse [3]. Ces deux assertions prouvent que la défaite des Hephtalites doit être comprise comme une disparition de leur pouvoir central ayant entraîné la désagrégation de leur royaume et sa dislocation en plusieurs petites principautés qui, tout comme le firent les Sogdiens, reconnurent la suzeraineté des Turcs et leur payèrent tribut. Ceci est valable autant pour les possessions hephtalites situées au Nord de l'Oxus et occupées par les Turcs, que pour celles du Sud prises par Khosroès I, le fleuve servant de ligne de démarcation. De fait, d'après Tabarī, Khosroès s'empara après sa victoire sur les Hephtalites de : 1° Sind, 2° Bost, 3° ar-Rokhadj (Arachosie), 4° Zābulistān, 5° Tokhārestān, 6° Dardistān, 7° Kābulistān [4].

Les monnaies susceptibles d'être attribuées aux successeurs d'Hephtal III sont anonymes et leur légende ne comprend que « roi chionite » (fig. 19-21 et pl. II, 12, 13). D'après Firdousī, le roi des Hephtalites, qui s'appelait Ghātfer (غاتفر), tua les envoyés du kagan turc porteur de lettres pour Khosroès I. Le kagan attaqua les Hephtalites qui subirent une défaite écrasante, à la suite de quoi le roi Ghātfer aurait été détrôné et (le récit n'est pas très clair) se serait mis sous la protection de Khosroès I. Un nouveau roi fut élu dont le nom, d'après Firdousī, était Feghanich [5]. Drouin cite Théophane de Byzance qui dit que le roi hephtalite Katūlphe (Κάτουλφος) fut soumis par le khan turc Asken [6]. Sous le même nom, Κάτουλφος ὁ Ἐφθαλίτος, Ménandre mentionne un important personnage de ce peuple qui dissuada τῶν Ἐφθαλιτῶν ἡγεμόνα d'attaquer les Turcs et conseilla de les attendre sur le territoire hephtalite; Katūlphe aurait trahi son peuple en le livrant aux Turcs et se serait réfugié à la cour de Khosroès [7]. Les deux passages de Ménandre sont assez confus mais ne s'opposent pas, à notre sens, à ce qu'on voie

[1] H. H. Howorth, *J. R. A. S.*, 1892, p. 619.

[2] Ménandre, *Fragm.*, 10, *F. H. G.*, IV, p. 206.

[3] Idem, *Fragm.*, 18, *F. H. G.*, p. 226.

[4] J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 32, n. 3, ne croit pas, à tort semble-t-il, que les deux derniers pays furent occupés par les Perses. Ailleurs, *ibid.*, p. 64, n. 4, il attire l'attention sur un autre passage de Tabarī, I, 899, 3 sqq., d'après lequel Khosroès I aurait joué le rôle principal dans l'anéantissement des Hephtalites et aurait pénétré par Balkh jusqu'au Ferghana.

[5] *Le Livre des Rois*, trad. Mohl, VI, p. 246-250. Un roi hephtalite du nom de Fughanich ou Feghanich aida Pērōz à monter sur le trône (*ibid.*, p. 68). D'après Marquart, *Ērānšahr*, p. 64, n. 3, cette élection de Feghanich est une confusion avec des événements postérieurs de plus d'un siècle. D'après Tabarī, I, 895, 14, le dernier roi hephtalite, tué par le kagan Sildjibu s'appelait Warz.

[6] E. Drouin, *Mémoire sur les Huns hephtalites, Museon*, 1895, p. 285. J. Marquart, qui mentionne ce passage de Drouin (*Ērānšahr*, p. 64, n. 3), n'a rien trouvé dans Théophane de Byzance (nous non plus), et suppose que la source de Drouin était Tomaschek, *Sogdiana*, p. 75, qui nous est inaccessible.

[7] Ménandre, *Fragm.*, 10, *F. H. G.*, IV, p. 206 et fragm. 18, p. 225.



dans ce Katūlphe un prince hephtalite, ce qui s'accorderait avec la citation de Drouin. D'autre part, dans le Ghātfer de Firdousī, il faut reconnaître le Katūlphe de Théophane de Byzance (?) et celui de Ménandre, puisque non seulement le nom de ces deux personnages est le même, mais aussi leur sort : perte de la bataille contre les Turcs — trahison du peuple livré aux Turcs; recherche d'une protection auprès de Khosroès — refuge à la cour du roi des Perses. On arrive ainsi à la conclusion que le dernier roi hephtalite portait le nom de Katūlphe qui était celui d'un de ses prédécesseurs, contemporain de Châpour II, qui frappa les plus anciennes monnaies connues des Chionites-Hephtalites (fig. 5 et 6 et pl. II, 1) [1].

A la lumière de nos sources historiques et numismatiques, nous pouvons tenter d'établir la liste des rois des Chionites-Hephtalites qui se sont succédé au cours des deux siècles de leur domination de la Bactriane, et ceci malgré une lacune dans nos connaissances qui semble embrasser environ un demi-siècle allant du temps de Yezdegerd I (environ 400) à Yezdegerd II (environ 450).

| ROIS SASSANIDES. | ROIS HEPHTALITES. | SOURCES. |
|---|---|---|
| | 1° Grumbatès | Ammien Marcellin |
| Châpour II | 2° Katūlphe I | Monnaies, fig. 5 et 6. |
| Ardeshīr II | 3° Hephtal I | Monnaie, fig. 7. |
| Châpour III | | |
| Bahrām IV | | |
| Yezdegerd I | ........ | ........ |
| Bahrām V | | |
| Yezdegerd II | | |
| | 4° Hephtal II | Monnaie, fig. 8. Fouganich de Firdousī. |
| Pērōz | 5° Akūn | Monnaies, fig. 9 et 10. Κούγχας de Priscus. |
| Balāsh | | |
| Kawādh | | |
| Zāmāsp | 6° Hephtal III | Monnaies, fig. 11 à 18; Ἐφθαλάνος de Théophane de Byzance; *Ye-ta-i-li-to* du *Leang chou;* اخشنوار ou خشنواز des historiens arabes et de Firdousī. |
| Khosroès I | | |
| | 7° Katūlphe II | Théophane de Byzance (?); Ménandre; Ghātfer de Firdousī. |

Les conquêtes de Khosroès I à l'Est, si on accepte notre interprétation du cas Katūlphe, se présenteraient sous un aspect particulier. La nouvelle puissance des Turcs occidentaux supporta tout le poids de l'écrasement des Hephtalites, et, s'il faut en croire Firdousī et Ménandre, le roi hephtalite vaincu se serait rendu à la cour sassanide non seulement pour y chercher refuge

[1] Sur la survivance du nom Ghātfer, à Samarkand, voir J. Marquart, *Das Reich Zābul...*, p. 254, n. 6.

mais aussi avec l'espoir d'y trouver un appui contre l'expansion turque qui, bientôt, menacera les frontières de l'Iran également. Le renversement de l'équilibre est évident puisque, à peine un demi-siècle plus tôt, c'étaient les princes sassanides qui se présentaient à la cour hephtalite pour obtenir, avec l'investiture, l'aide de ce royaume. Mais Khosroès est loin de vouloir participer au relèvement du peuple qui, pendant des générations, fut la cause des plus grands malheurs de son pays, et sa disparition ne fera qu'affermir le jeu de la nouvelle politique persane à laquelle les grands succès des nouvelles conquêtes de Khosroès I imprimèrent déjà une tendance définie. Il entre en guerre avec l'intention déterminée tant d'en finir avec le royaume hephtalite que d'empêcher les Turcs de s'emparer de pays que la couronne sassanide prétendait être siens et qui, s'ils venaient à être occupés par ceux-ci, ne feraient que changer de mains ennemies [1].

Il faut accorder confiance aux sources de Tabarī pour la liste des pays qui furent occupés par les Perses sans qu'une résistance organisée leur eût été opposée. Il nous paraît peu probable que le conquérant qui tenait la Bactriane, Hérat, le Seistan, le Sind et l'Arachosie, n'ait pas pu s'emparer de Kaboul et du Garjistan, surtout au cours d'une campagne facilitée par la disparition du pouvoir central ennemi. Pour la troisième fois depuis l'avènement de la dynastie sassanide, ses armées victorieuses poussent jusqu'à l'Indus, mais pas plus que les deux fois précédentes, sous Châpour I et Châpour II, ces gains de Khosroès I n'eurent de durée, et très vite il se vit contraint d'abandonner aux Turcs tout le Tokharestan, se contentant de récupérer Mervroud et Hérat, et de fixer de nouveau la frontière à Tālakān [2]. Les Turcs occidentaux, à l'apogée de leur puissance, disposaient d'influence et de forces suffisantes pour tenir en éveil les Perses et susciter contre eux les Khazares, les Bulgares et les Alains [3]. Pour parer aux attaques, Khosroès fut obligé d'élever de puissantes fortifications au Nord de Gurgān [4], et Marquart cite comme exemple du respect que le roi perse avait pour le kagan des Turcs l'envoi par lui de deux mille jeunes filles prisonnières, des plus belles et des plus richement vêtues, en cadeau à son puissant « allié » [5].

Les princes hephtalites, à qui les Turcs laissèrent leurs petits royaumes, trouvèrent rapidement un terrain d'entente avec les nouveaux maîtres pour reprendre leur attitude hostile envers l'Iran. Déjà sous Hormizd IV, successeur de Khosroès I, encouragés par les Turcs, ils reprennent vers 588/589 Bādghīs et Hérat. La riposte est vigoureuse : non seulement Bahrām Čōbīn, le spahbed du Khorasan, les rejette, mais il occupe Balkh, traverse l'Oxus et remporte une victoire sur le roi des *Mazk'it'k'* en qui Marquart voit le kagan *Ču-lo-hou* [6]. Les sources arméniennes parlent nettement des Hephtalites comme des ennemis de Bahrām Čōbīn [7]. La révolte de ce dernier contre son suzerain, qui suit ses succès à l'Est, mène à une lutte ouverte entre lui et le roi sassanide, et on apprend que, dans son armée, Bahrām Čōbīn avait des « Turcs » dans lesquels il faut

(1) Pour commémorer ses victoires, Khosroès I frappa des *aurei* datés des années 31-34 (562-565) et dont le revers porte *gēhān apebīm kirtār* « celui qui rendit le monde libre », cf. E. Herzfeld, *A. M. I.*, IX, 2, p. 150 et pl. VII, 3-4; autrement chez F. D. J. Paruck, *op. cit.*, n° 431, p. 383.

(2) J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 64.

(3) *Ibid.*, p. 65.

(4) T. Nöldeke, *Tabari*, p. 158.

(5) *Ērānšahr*, p. 65, n. 1.

(6) *Ibid.*, p. 65.

(7) Sébéos, cf. M. R. Patkanian, *Essai de l'histoire des Sassanides*, *J. A.*, 1866, p. 187.



voir les Hephtalites [1]. Ainsi, après avoir battu les princes hephtalites du Tokharestan, Bahrām en fait ses alliés; vaincu, c'est chez eux qu'il se sauve, dans le Khorasan d'après Tabarī [2], à Balkh-Shahastan d'après Sébéos, où il est tué [3]. La révolte de Bahrām Čōbīn est suivie de celle de Wistam, oncle de Khosroès II, qui fut nommé gouverneur du Khorasan et envoyé avec une forte armée à la frontière « turque », probablement de nouveau contre les Hephtalites (595). Devenu très puissant, il arrive même à soumettre à son autorité *Chōg* et *Pariōk*, deux rois « kouchans » [4] dont le second l'assassinera. Le Tokharestan devient un centre de révoltes continuelles et d'intrigues contre la cour sassanide, et la situation, à un moment donné, devint si sérieuse que, si l'on doit en croire Sébéos, même l'empereur Maurice proposa à Khosroès II d'y envoyer des troupes arméniennes contre les Hephtalites et de les y maintenir [5]. Peu avant 616/617, le général arménien Smbat Bagratouni, ancien marzbān de Gurgān, reçoit l'ordre de soumettre ce pays et défait les « Kouchans » dans le premier engagement. Les Hephtalites réclament l'aide du kagan turc qui envoie une forte armée; Smbat est surpris dans son camp avec trois cents hommes et se sauve seul en donnant l'ordre à son détachement de s'enfermer dans une citadelle. Les ennemis, dans l'impossibilité de la prendre, se rabattent sur l'armée persane, commandée par Datojean, et l'écrasent, ouvrent la route de l'Iran et pénètrent même jusqu'à Rey et Ispahan (?), après quoi, chargés de butin, ils rentrent. Smbat réunit de nouveau une armée, repart contre « le peuple des Kouchans et le roi hephtalite » qu'il tue, après quoi toute l'armée ennemie abandonne la résistance. Smbat poursuit les ennemis jusqu'à Balkh et pille tout le pays, dont Hérat et Bādghīs, puis rentre avec un butin important et reste dans la province de Merv [6].

De ce récit, on peut conclure que non seulement le pays du Tokharestan n'appartenait pas à la Perse mais que même Hérat échappait à son contrôle et que la frontière passait par Tālakān, puisque Smbat, après le pillage de ces pays, les abandonne et revient à Merv. La situation resta certainement sans changement jusqu'à la fin des Sassanides, la frontière orientale étant exposée à la menace des incursions des princes hephtalites, dépendant, suivant Hiuan-tsang qui visita la région en 630, du tegin turc. Cette vassalité devait laisser à ces petits roitelets une très large liberté d'action et leur garantissait même l'aide turque dans leurs attaques contre l'Iran. C'est à ces princes que nous attribuerons les deux monnaies étudiées plus haut (fig. 22 et 23). Le sort voulut même que le dernier souverain sassanide Yezdegerd III fût assassiné par un de ces princes hephtalites du Tokharestan, Tarkhān Nīzak. Les sources historiques et numismatiques

(1) T. Nöldeke, *op. cit.*, p. 274; cette assertion se trouve confirmée par Théophylacte, 5, 10, qui dit que pendant la campagne contre Rome, Bahrām Čōbīn avait des « Turcs » dans son armée. L'arabe Hassan, de la tribu Tai, se glorifie d'avoir offert son cheval à Khosroès II au moment où, battu par Bahrām, il était poursuivi par les « cavaliers turcs et ceux de Kaboul », cf. T. Nöldeke, *op. cit.*, p. 274, n. 2.

(2) T. Nöldeke, *op. cit.*, p. 287.

(3) M. R. Patkanian, *op. cit.*, p. 193.

(4) Sébéos, cf. M. R. Patkanian, *op. cit.*, p. 195. *Chōg* ou *Šaug* = *Šavak*, pers. *Šāwa* (J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 65) est, selon toute probabilité le roi de Tsao ou Sogdiane (E. Chavannes, *Documents*..., p. 243). Le second nom *Par-iok*, avec un allongement en *-ak*, semble être de la même formation que *Pahl-ēčak*, l'adversaire de Châpour II (Par = *Pahr = *Pahl = Balkh) dans lequel il faut reconnaître le roi de Balkh ou de Tokharestan.

(5) M. R. Patkanian, *op. cit.*, p. 194.

(6) Sébéos, cf. J. Marquart, *op. cit.*, p. 66. E. Herzfeld, *A. M. I.*, IX, 2, p. 152-153 place *Hrh[illegible]t*, lieu de la victoire de Smbat, à Hurhut, au Nord du lac Hamoun, dans le Seistan.

ont conservé un matériel le concernant plus riche que l'histoire ne nous en légua sur aucun des princes hephtalites, et pour cette raison nous croyons utile de retracer ici sa longue activité anti-persane d'abord, anti-arabe ensuite [1].

*Tarkhān Nīzak.* — D'après Sébéos, Yezdegerd III, poursuivi par les Arabes, atteignit la frontière des K'uš'ank' qui anéantirent ses troupes. « Il s'enfuit et se rendit au pays des T'etalk (Hephtalites) qui sortirent de leur pays pour aller à son secours... L'armée de T'etalk s'empara de Yezdegerd et le tua » [2].

Nos deux sources principales concernant l'assassinat de Yezdegerd III sont Tabarī [3] et al-Balādhorī [4]. Le dernier roi sassanide est trahi par son marzbān de Merv, Mahouiyé, qui s'allie à Tarkhān Nīzak, prince hephtalite. Celui-ci arrive avec ses « Turcs » et, après avoir endormi la méfiance de Yezdegerd, l'attaque à l'improviste et extermine tous ceux de sa suite qui restèrent fidèles à leur monarque. Yezdegerd s'enfuit, et, peu de jours après, est assassiné dans un moulin des environs de Merv.

Les historiens arabes et persans ne distinguent pas les divers peuples qui, au moment de la conquête arabe, habitaient le Khorasan, et les désignent tous sous le nom de « Turcs ». Un des rares passages où les Hephtalites soient mentionnés se rapporte à une date très rapprochée de l'assassinat du dernier roi sassanide. Les troupes victorieuses arabes, sous le commandement d'Ibn 'Āmir, s'approchent de Nichâpour; l'avant-garde avec al-Ahnaf rencontre une armée des Hephtalites, l'attaque et l'écrase [5]. Ce fut certainement la première opération des Hephtalites contre les Arabes, et Nīzak a dû y prendre part.

La conquête arabe progresse. Un an après (H. 32/652), Merv, Balkh, Hérat, Bādghīs, sont conquises. Mais non pour longtemps, et Tabarī dit « qu'ils (les habitants) sont tombés dans l'incroyance et furent avec Karin » (allusion à l'ispehbed de Tabaristān en H. 149/766) [6]. Cet état de choses se prolongea jusqu'à l'assassinat d'Ali (H. 40/660).

Nīzak ne reste pas étranger au mouvement anti-arabe. Un passage d'Ibn al-Faqīh dépeint son activité qui se place vers H. 34/35 = 654/655 [7]. Apprenant que Barmak, le grand prêtre du temple bouddhique de Nowbahar, à Balkh, s'était converti à l'Islam, Nīzak arriva avec ses hommes et une scène violente se déroula entre lui et Barmak, au cours de laquelle il accabla Barmak de reproches, lui disant que « ce qui a été fait par l'Islam est insupportable ». Devant le refus de Barmak de revenir à la religion de « ses ancêtres », Nīzak l'attaqua et le tua avec tous ses enfants sauf un.

Ce passage a non seulement une importance considérable comme preuve de l'activité politique du chef hephtalite contre les nouveaux envahisseurs, mais encore il apporte un témoignage précieux sur la religion des Hephtalites du Tokharestan. Nīzak se présente en défenseur de la

(1) J. Marquart, *Wehrot und Arang*, Leiden 1938, p. 41 sqq.

(2) J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 67.

(3) I, 2876-2879.

(4) 315-316.

(5) Tabarī, I, 2885.

(6) I, 2885.

(7) Ms. de Meshed, 162 *b*, trad. Volin, *Matériaux...*, p. 151-152.



religion de ses ancêtres qui est celle de la Bonne Loi. Ainsi, l'on voit que le bouddhisme s'arrêtait aux portes de Merv, ville qui, depuis les premiers Sassanides, était une place forte du zoroastrisme.

Ce que rapporte Ibn al-Faqīh confirme les renseignements donnés sur la même région, un quart de siècle plus tôt, par Hiuan-tsang. L'insistance que mirent les trois rois des pays situés au Sud-Ouest de Balkh à inviter chez eux le « Maître de la Loi », les cadeaux en or et pierres précieuses qu'ils lui offrirent, mais qu'il refusa, ne laissent aucun doute sur leur foi [1].

Les Arabes reprennent leur conquête du Khorasan; les campagnes se succèdent et les noms de Hérat, Bādghīs, Gōzgān, le Tokharestan inférieur, se trouvent mentionnés plus d'une fois dans les relations des historiens. En H. 51/671, Balkh est prise d'assaut par Rabī' ibn Ziyād; Nīzak s'y trouvait avec ses « Turcs », mais réussit à se sauver. Vers cette époque, entre 655 et 671, il devient incontestablement le chef de la résistance hephtalite et l'âme de la coalition. Il réside à Balkh, ce qui se confirme par un passage de Ya'qūbī à propos de cette ville qui « était habitée par Tarkhān, roi de Khorasan » [2], et frappe des monnaies où il se dit « dieu » et « seigneur » en pehlvi, et, à côté, en écriture tokharienne, « roi Tarkhān Nīzak » (fig. 24 et pl. III, 2). Il emploie exactement la même titulature qu'on trouve dans la correspondance en sogdien, adressée à Dīvāstītch, seigneur de Samarkand, et contemporain de Nīzak [3]. Cette période marque le grand succès des Hephtalites qui allèrent même jusqu'à repousser les Arabes de Nichâpour [4]. Il arriva bien qu'après 656 un Turc indigène fut placé par les Chinois comme gouverneur du Tokharestan, avec résidence à Warwālīz (Koundouz), mais la suzeraineté chinoise fut plus qu'éphémère [5].

La situation générale ne semble pas beaucoup s'améliorer pendant les années qui suivent la prise de Balkh. Les gouverneurs arabes continuent leurs campagnes pendant la belle saison et rentrent à Merv pour l'hiver. Leurs forces ne sont pas toujours suffisantes; ils recherchent l'aide des princes du pays. Or, une assemblée de ceux-ci, réunie dans une ville du Khorasan, décide de refuser toute aide aux Arabes contre quiconque des rois locaux [6]. La tactique change et à la lutte armée ouverte succède une résistance passive. D'autre part, l'action est concertée, la solidarité entre les chefs est manifeste; il est évident qu'un organisateur se trouve à la tête des « coalisés », et ce rôle semble revenir au même Nīzak.

Cet état de choses se poursuit jusqu'à l'arrivée de Salm ibn Ziyād (H. 61/680), homme énergique, mais qui resta peu de temps vice-roi du Khorasan. En effet, en H. 63-64, après la mort du calife Yezīd, Salm quitta le pays et 'Abdallāh ibn Khāzem lui succéda comme gouverneur

(1) *Joui-mo-to; Hou-chi-kien* qu'on identifie avec Gōzgān et *Ta-la-kien* ou Tālakān. St. Julien, *Histoire de la vie...*, p. 67-68; Vivien de St. Martin, *Mémoire analytique sur la carte de l'Asie centrale* in St. Julien, *Mémoires...*, t. II, p. 289.

(2) 287.

(3) *'t βγw ʒwδw* « à dieu, roi ». A. Freimann, *Recueil sogdien*, p. 13.

(4) Tabarī, I, 324.

(5) J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 68; Idem, *Wehrot und Arang*, p. 46, n. 5. Dans ce second ouvrage, Marquart chercha à identifier le gouvernement des Hephtalites, établi par les Chinois en 661, et qui faisait partie du Protectorat de Koutcha (voir E. Chavannes, *Documents...*, p. 69, note, sous le nom de gouvernement de *Ta-han*, ou « Grand khan »). Le nom de la ville principale, *Houo-lou*, d'après Chavannes, qui la cherchait à Ghour, ce qui est impossible, est lu par Marquart *Oat-la* qu'il interprète comme un dérivé du mot turc *ordu* « camp » (?). Il identifie avec raison, semble-t-il, ce gouvernorat avec le royaume de *Hi-mo-ta-lo* de Hiuan-tsang, c'est-à-dire Yaftal, ou le pays des Hephtalites, qui serait au Nord de Badakhshān, ville principale du Tokharestan.

(6) Tabarī, II, 394.



BIBLIOTHEQU[E]

du Khorasan. Nous arrivons là à la période qui nous intéresse particulièrement puisque les monnaies arabo-hephtalites datent précisément du temps d'Ibn Khāzem [1].

Walker a souligné une anomalie dans les émissions de Salm : certaines monnaies, frappées à son nom dans les villes du Khorasan, portent des dates allant de H. 63 à H. 69, c'est-à-dire qu'elles sont de l'époque où Ibn Khāzem était effectivement gouverneur et où il frappait à son nom, et dans les mêmes villes, des monnaies portant les mêmes dates que celles au nom de Salm. Le savant numismate propose deux explications à ce fait : 1° rivalité entre Salm et Ibn Khāzem, dont le premier était partisan des Omeyyades, et le second des Zubairides. Ce seraient les partisans de Salm qui auraient frappé les monnaies à son nom ; 2° réutilisation des anciennes matrices de Salm.

Les sources historiques ne permettent pas de partager le point de vue de Walker. Non seulement al-Balādhorī ou Yāqūt, nos sources principales, ne laissent pas entrevoir de rivalité entre les deux personnages, mais, bien au contraire, les deux historiens sont formels pour dire que Salm, en partant, désigna lui-même Ibn Khāzem à la tête de la province.

Quant à l'utilisation des anciens coins, l'hypothèse est difficile à retenir puisque : *a*) les émissions au nom de Salm se prolongent pendant au moins six ans après son départ définitif du Khorasan ; *b*) parmi ses émissions, on rencontre des types de monnaies non attestées à l'époque où Salm se trouvait au Khorasan, comme la monnaie à légende hephtalite que nous mentionnons plus haut (fig. 28) [2].

Il nous semble que l'explication doit être cherchée non pas dans la rivalité, mais dans la subordination de l'un à l'autre, car Salm, en partant, désigne Ibn Khāzem comme gouverneur, et ce dernier administre au nom de Salm.

Voici comment se présentent les événements : après la mort du calife de Damas Yezīd, ʿAbdallāh ibn al-Zubair se proclame également calife à la Mecque. Salm prend parti pour Ibn al-Zubair puisque : 1° il emmène avec lui ʿAbdallāh ibn Khāzem qui resta jusqu'à la fin de sa vie fidèle à la cause de ce calife [3] ; 2° on trouve Salm à la Mecque pendant tout le règne du calife rival. Selon toute vraisemblance, une des causes de cette position de Salm fut sa rivalité avec son frère ʿObaidallāh qui resta fidèle aux Omeyyades [4].

En partant du Khorasan, Salm laisse comme gouverneur Arfadja, mais, arrivé à Nichâpour, il change d'avis et désigne ʿAbdallāh ibn Khāzem à qui il délivre un brevet officiel à cet effet [5]. Arfadja refuse de passer le pouvoir à ʿAbdallah ibn Khāzem, une guerre civile entre Arabes éclate. Arfadja est tué, Ibn Khāzem devient maître du Khorasan, mais la rivalité entre les tribus arabes ne se calme pas. Les prétentions des rivaux d'Ibn Khāzem sont moins basées, semble-t-il, sur des raisons politiques (lutte entre le calife de Damas et celui de la Mecque) que sur des considérations d'ordre matériel : l'enrichissement des tribus. Et les griefs formulés par les adversaires d'Ibn Khāzem, que nous a rapportés al-Balādhorī : « pourquoi ceux-ci (Ibn Khāzem et les Kaisites dont il était le chef) dévorent-ils le Khorasan sans nous », sont très explicites [6].

[1] *A Catalogue of the Arab-Sasanian Coins*, p. L et LXVI.
[2] J. Walker, *op. cit.*, p. 127, *A. N. S.*, 17.
[3] Yaʿqūbī, 298.
[4] Al-Balādhorī, 413-414.
[5] Yaʿqūbī, 299.
[6] 414.



Les luttes sanglantes entre les tribus arabes se poursuivent et les indigènes, mettant à profi les dissentions dans le camp des envahisseurs, relèvent la tête ; la même source nous dit que le « Turcs » commencèrent à piller la région jusqu'à Nichâpour. Dans sa lutte contre les Arabe ennemis, ʿAbdallāh ibn Khāzem devait nécessairement se tourner du côté des princes locau afin de les neutraliser, ou, mieux, d'obtenir leur aide. Le geste n'est pas nouveau, ses prédé cesseurs le tentèrent déjà avant lui.

Or, d'après les descriptions, les luttes entre les tribus arabes avaient pour théâtre la régio de Hérat, et les pays situés au Nord et au Nord-Ouest, région où se trouvaient ces principauté hephtalites déjà mentionnées. Il serait donc logique qu'Ibn Khāzem recherchât l'appui de ce derniers et fût poussé vers une alliance avec leurs chefs, et avec Nīzak en premier lieu, puisqu déjà depuis un moment, c'est celui-ci, prince hephtalite, qui se trouve à la tête des combinaison politiques du Khorasan. C'est à la suite de cette entente, croyons-nous, qu'Ibn Khāzem émi des médailles qui portent sur l'avers son nom en écriture tokharienne, qui est celle des Hephtalites mais qui, sur le revers, mentionne dans la même écriture le nom de son allié Nīzak, qui, officiellement, restait son vassal tout en se nommant roi d'Anbār (fig. 25-28). La région où se font le nouvelles émissions du gouverneur arabe, inconnues avant lui et qui cesseront avec sa disparition, reste très limitée et ne dépasse pas, semble-t-il, le triangle formé par les trois ville mentionnées sur les revers : Merv, Mervroud et Anbār.

En H. 72/691, la Mecque est prise par Hadjdjādj, et le calife rival, ʿAbdallāh ibn Zubair, es tué. Le calife omeyyade, Abd al-Malek exige d'ʿAbdallāh ibn Khāzem la soumission que ce dernie refuse. Sur l'ordre du calife, il est assassiné. A sa place, un nouveau gouverneur du Khorasan es désigné, Omeiya ibn ʿAbdallāh, qui resta à la tête de la province de H. 73 à H. 78 (692 à 697).

Nos sources sont muettes sur les relations qui existèrent entre Omeiya et les princes Hephtalites, mais puisque la situation intérieure, c'est-à-dire la rivalité entre Arabes, était loin d'être apaisée, il n'est pas impossible d'admettre qu'Omeiya continua la politique de son prédécesseur D'une part, nous trouvons des surfrappes au nom de Nīzak sur les monnaies émises par Omeiya et ceci jusqu'à l'année H. 76/695 ; d'autre part, apparaît celle d'Ibn ʿAbdallāh, en écritur tokharienne, sur les monnaies de Salm et d'ʿAbdallāh ibn Khāzem. Selon les dates des émission des monnaies, sur lesquelles ces surfrappes figurent, elles doivent être postérieures à la disparition d'Ibn Khāzem.

A la même époque, c'est-à-dire après la mort d'Ibn Khāzem, doivent être placées les monnaie portant les surfrappes « Bahrām » « Mervroud ». Le fait qu'elles sont en caractères pehlvis perme de supposer que ces pièces furent peut-être surfrappées par un membre de la maison sassanid au cours d'un mouvement pour la restauration. Un Bahrām était le fils de Yezdegerd III ; u autre, le fils du dernier roi sassanide Pērōz III, qui, comme on sait, n'avait jamais cessé la lutt contre les Arabes, et chercha de l'aide jusqu'à la cour de l'empereur de Chine, où il mouru en 672. Il n'est pas impossible qu'après la mort de Pērōz, son fils ait tenté à son tour un soulè vement en faveur de la dynastie, qui, aux yeux des éléments iraniens de la population du Kho rasan, gardait des droits légitimes. La situation confuse dans le pays pouvait, une fois de plus encourager les aspirations des patriotes persans.

Mais bientôt le jeu des alliances semble être renversé : Mūsā, le fils d'ʿAbdallāh ibn Khāzem, installé par son père à Termez depuis H. 70/689, arrive à créer une principauté, pratiquement indépendante du pouvoir central. Entouré de gens ayant une grosse influence sur les chefs indigènes, Mūsā obtient de ces derniers le versement des taxes, tout en les rendant libres vis-à-vis du gouvernement légal arabe [1]. Un vaste complot se prépare contre le nouveau gouverneur Yézīd (H. 82-85/701-704) dans lequel participent les confédérés hephtalites, avec Nīzak en tête [2]. Yézīd est impuissant; la prise de Bādghīs par lui semble n'avoir eu aucun effet, mais souligne, par contre, le rôle joué dans le mouvement par Nīzak. La chance des Arabes fut, ainsi qu'il arrive souvent, que les coalisés se brouillèrent entre eux. Mūsā fut attaqué par ses alliés d'hier, mais il sortit victorieux après avoir battu une armée composée de « Turcs, d'Hephtalites et de Persans » [3], ces derniers ayant pris part à la bataille avec l'espoir d'une restauration en faveur du fils de Pērōz, et petit-fils de Yezdegerd III [4].

Hadjdjādj, vice-roi depuis H. 79/698, remplace Yézīd par son frère Mufaddal, qui, une fois de plus, s'empare de Bādghīs [5]; puis se retournant contre Mūsā met fin au « règne » de celui-ci, qui dura quinze années.

Toutes ces mesures n'atteignirent jamais le but principal, la capture de Nīzak et la destruction de sa puissance de résistance. Des actes plus énergiques s'imposaient, tout le pays de Tokharestan se trouvant en ébullition. Hadjdjādj désigne Quteiba ibn Muslim (H. 86/705). Général de talent, administrateur habile, subtil diplomate, Quteiba prend des mesures pour diviser les coalisés; il cherche à attirer du côté du pouvoir légal l'élément iranien de la population, qui est invité à participer à l'administration du pays. Depuis son arrivée, la reconquête des grandes villes est reprise et Mervroud, Tālakān, Balkh, sont soumises. Quteiba passe l'hiver H. 86-87 = 705-706 à Merv à préparer la campagne contre Bādghīs et son chef, toujours le même Nīzak. Coupé de ses alliés, entouré et isolé, ce dernier reste toujours suffisamment fort pour que Quteiba, avant de l'attaquer, tente de l'avoir par la voie des promesses. Et il réussit. Sous la garantie que les Arabes ne pénétreront plus dans Bādghīs, Nīzak signe la paix et se rend à Quteiba [6]. Le vieux révolté restera continuellement sous surveillance au point que, pendant ses campagnes, Quteiba l'emmènera avec lui. C'est ainsi que, pendant les opérations qu'il mène en H. 87/706, contre Beikend (ou Peikend), ville commerciale de la région de Boukhārā, actuellement en ruine près de la station Yaquatout [7], Quteiba avait Nīzak à ses côtés. L'âme de la révolte était neutralisée.

Neutralisée, mais point brisée. Se rendant compte qu'avec le renforcement progressif des Arabes, tout espoir de recouvrer son indépendance devrait être abandonné, le vieillard plus qu'octogénaire se décida à une ultime tentative. Sous prétexte de revoir les siens, il obtint la permission d'aller à Balkh. Il y visita les ruines du vieux sanctuaire (le temple de Nowbahar

[1] W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol invasion*, London 1928, p. 184.
[2] Tabarī, II, 1152.
[3] Idem, 1153.
[4] H. A. R. Gibb, *The Arab Conquests in Central Asia*, London 1923, p. 26-27.
[5] Al-Balādhorī, 417.
[6] Tabarī, II, 1184.
[7] Al-Balādhorī, 420, cf. *Mémoires...*, p. 74, n. 11.



avait été détruit en 652 par Ibn Amir) de ses ancêtres pour prier et demander l'aide divine à une révolte contre les envahisseurs. Cette visite était certainement symbolique et avait pour but de s'engager dans l'avenir à relever le temple après la victoire des révoltés [1]. Puis, il se sauva.

De chez lui, il envoie des lettres aux princes de Balkh, Mervroud, Tālakān, Fariyāb, Gōzgān, les invitant à se joindre à lui pour entreprendre une action commune. Mais les temps ont changé : depuis que Quteiba dirige les forces arabes, une révolte a des risques d'échouer. Or, Nīzak n'est pas homme à céder, malgré son âge; n'ayant plus ou presque d'alliés, il ne reste pas dans son Bādghīs où il ne peut compter sur l'aide des voisins, et passe du côté de Baghlān en s'emparant préalablement du yabgou du Tokharestan, son suzerain nominal [2]. Là, dos à la montagne, il pourrait en cas de nécessité, traverser la chaîne et chercher d'autres alliés au sud de l'Hindou-kouch, où la main de fer de Quteiba ne s'est pas fait encore sentir. Il dut se tromper, car le premier qui le trahit est le petit prince local, roi de Rūb et de Simingān (Rouī et Haibak d'aujourd'hui).

Quteiba quitte Merv et se dirige avec son armée vers Baghlān (H. 91/709). Il traverse en triomphe tout le pays du Tokharestan, et, par la façon dont toutes les grandes villes lui ouvrent leurs portes, on peut comprendre pourquoi leurs rois refusèrent leur aide à Nīzak. Mais la lutte avec ce dernier est dure, et, sans la trahison du petit roi, Quteiba ne serait pas arrivé à entamer la résistance du vieux guerrier. Nīzak quitte la gorge, envoie son trésor au roi de Kaboul et se fortifie dans une montagne. Un siège commence qui dure deux mois, mais le temps travaille contre les deux adversaires : des épidémies éclatent dans le camp de Nīzak, et Quteiba de son côté voit approcher l'hiver qui, dans ces montagnes inhospitalières, peut décimer son armée composée d'Arabes surtout.

Une fois de plus, Quteiba a recours à la ruse, et une fois de plus il trompe Nīzak. Celui-ci se rend après de fortes promesses mais son vainqueur, après en avoir obtenu la permission de son chef Hadjdjādj, crucifie le vieillard avec ses deux neveux, près d'Iškimiš.

Ainsi se termina cette épopée qui dura soixante années. L'importance de cette courte page de l'histoire hephtalite du Tokharestan réside dans le fait que toute cette résistance venait d'un peuple, ou plutôt des restes d'un peuple qui, depuis deux siècles et demi, était lié aux destinées de l'Iran et de l'Afghanistan. Mêlés à l'élément d'origine iranienne qui constituait le fond de la population du pays, et aux Turcs récemment arrivés, presque écrasés entre les deux adversaires sous Khosroès I, les Hephtalites surent trouver, un siècle plus tard, une force de résistance au nouvel envahisseur telle qu'elle contraignit les Arabes à soutenir une longue lutte. Et il est d'autant plus surprenant que cette page, qui fut la dernière de leur histoire, ait été si vite oubliée : les écrivains arabes et persans, même les plus anciens, qui composèrent leurs écrits à peine un siècle et demi après la mort de Nīzak, semblent avoir ignoré l'existence même des Hephtalites sur cette terre foulée par tant de peuples.

Et pourtant, même après la fin de Nīzak, les Hephtalites ne disparurent pas. En 718, le yabgou de Tokharestan a sous ses ordres deux cent douze rois dont celui de *I-ta* (Hephtalites) [3]. Nous

[1] T. Schwarz, *Bemerkungen zu den arabischen Nachrichten über Balch, Oriental Studies in honour of C. E. Pavry*, London 1933, p. 440.
[2] J. Marquart, *Historische Glossen zu den alttürkischen Inschriften*, *W. Z. K. M.*, XII (1898), p. 183.
[3] E. Chavannes, *Documents...*, p. 200.

ignorons si celui-ci était un Hephtalite comme Nīzak, ce qui n'est pas exclu puisqu'en 729 la cour de Chine semble avoir supprimé cette charge en donnant au yabgou de *T'ou-ho-lo* (Tokharestan), en plus de son titre, celui de roi des *I-ta* (Hephtalites) [1]. Nous apprenons encore qu'en 748 arriva en Chine, parmi d'autres ambassades, celle du royaume des *I-ta* (Hephtalites) [2], sans toutefois savoir si son roi était le yabgou de Tokharestan. C'est, sauf erreur, la dernière mention de ce royaume dans les annales chinoises.

Les Hephtalites ne disparurent ni après la défaite infligée par les Turcs et les Persans, ni après l'exécution de Nīzak. « A Bādghīs, Kōhistān, Hérat, Čāgāniyān, Yaftal, les sources arabes signalent la présence de seigneurs d'origine hephtalite ». L'assertion d'un ancien généalogiste Daghfal, qui fait descendre les habitants de la Transoxane des Hephtalites, n'est pas entièrement inexacte, et celle d'al-Mas'ūdī (*Murūdj*, II, 195) non plus quand il affirme que « les Hephtalites sont des Sogdiens qui habitent entre Bukhārā et Samarkand » [3]. Absorbés par la population locale, ils trouvent malgré tout la force de conserver un noyau, et c'est ce noyau, semble-t-il, qui existe encore aujourd'hui à Badakhshān, au Nord de Faizābād, où un groupe de près de vingt mille âmes, conscient de sa descendance hephtalite, porte le nom de Heital.

## CHIONITES DU SUD OU ROYAUME DE ZĀBUL.

C'est autour du dernier bassin intérieur de l'Ariana orientale d'Erathostène, avec la rivière de Ghazni et le lac d'Āb-i-Istadē, qu'il faut situer le cœur du pays et du royaume de Zābul ou Zābulistān. Ses frontières ne sont pas encore bien définies : on peut présumer qu'au Nord il s'étendait jusqu'à la vallée du Kaboul, à l'Est, jusqu'aux monts Soleiman, qu'il touchait au Couchant le bassin de l'Helmand, et au Midi, arrivait à Qal'at-i-Gilzaï ou, peut-être même, plus au Sud. Le fait même qu'au Sud et à l'Est il touchait les régions montagneuses, qui sont considérées comme le berceau des Afghans, indique quelle importance prend cette province dans l'histoire de l'Afghanistan.

Peu de renseignements sont parvenus jusqu'à nous concernant cette région aux époques antérieures à l'ère chrétienne. Du temps des Achéménides, elle faisait partie de l'Arachosie et, avec la Drangiane et la Gédrosie, formait une satrapie. Alexandre le Grand en détacha le Seistan avec la nouvelle capitale Alexandrie-Prophtasia, et fonda pour l'Arachosie une autre capitale qu'on croit être l'Alexandrie de Ghazni. En 302 avant J.-C., Séleucus I dut en céder au moins la partie orientale à Candragupta, puisque Hiuan-tsang signale l'existence à Zābul de plusieurs *stūpas* élevés par Açoka. Le haut plateau de Ghazni fut traversé en 206 avant J.-C. par Antiochus le Grand au retour de sa brillante campagne contre la « révolte des satrapes ». A l'époque de l'extension du royaume gréco-bactrien, au début du IIe siècle avant l'ère chrétienne, sous Démétrios, ces provinces furent de nouveau réunies sous un vice-roi dont la capitale était Démétria, qu'on croit être l'actuelle Qal'at-i-Gilzaï. Au début de l'ère chrétienne, d'après Isidore de Charax, le

(1) E. Chavannes, *T'oung pao*, 1904, p. 49. — (2) *Ibid.*, p. 80. — (3) J. Marquart, *Das Reich Zābul...*, p. 255.



Zābulistān dut faire partie de l'Arachosie, et quelques années plus tard, être gouverné par les vice-rois de Spalirisès, pour entrer vers 25-30 de notre ère dans le royaume de Gondopharès. A partir de la seconde moitié du Ier siècle de notre ère, le Zābul fut conquis par Kujula Kadphisès et resta entre les mains des Kouchans pendant les trois premières dynasties. Sa capitale Ghazni est pour la première fois mentionnée par Ptolémée qui écrivait sous Kaniṣka et qui cite Γάζακα ἢ Γαύζακα [1] comme l'une des villes des Paropanisades. Dans les *Actes de l'apôtre Thomas* — écrit chrétien du IVe siècle qui relate le voyage de saint Thomas à la cour du roi Gondopharès — figure la mention de Gazi qui se rapporte, vraisemblablement, au nom de la ville principale de la région [2]. Les annales chinoises du *Souei chou* (581-618) donnent une longue description du royaume de Zābul [3]; Ghazni, sous le nom de Ho-si-na, capitale de Tsao-kiu-tch'a ou Zābulistān, figure dans les mémoires de Hiuan-tsang qui visita le royaume vers 644, à son retour de l'Inde [4]. Aucun texte littéraire ou historique antérieur au VIe siècle ne parle de l'existence d'un royaume de Zābul; mais, dans son inscription de Kyura, dans l'Inde, datée de la fin du Ve siècle, le roi Toramāna se dit « roi de Ğauvla » ou de Zābul, et la plus ancienne mention de ce royaume est fournie par la monnaie d'un de ses rois dont le nom n'y figure pas mais qui était, à en juger d'après sa couronne, le contemporain de Bahram IV (388-399) (fig. 36). La formation de ce royaume de même que son nom nouveau et étranger pour le pays doivent donc remonter à environ la seconde moitié du IVe siècle.

Dans la description du royaume de Tsao-li ou Zābul, Hiuan-tsang dit qu'il existe aux confins Sud du pays, une montagne appelée *Suna-hila*, où était adorée une puissante divinité, un « esprit du ciel » nommé Suna ou Ksuna Deva. Ce dieu arriva d'un pays étranger et voulut s'arrêter sur le mont *Aruna* dans le royaume de Kapiça, mais l'esprit d'*Aruna* se montra hostile et Suna fut forcé d'aller plus loin pour se fixer sur les frontières méridionales du royaume de Zābul. Mais avant de quitter Kapiça, le dieu Suna dit à l'esprit du mont Aruna : « Vous n'avez pas envie de me donner asile, et c'est pour cela que vous ébranlez la terre. Si vous daignez me traiter en hôte, je vous comblerai de richesses. Aujourd'hui, je m'en vais sur le mont *Khou-na-hi-lo* dans le royaume de *Tsao-kiu-t'o*; je recevrai les sacrifices et les offrandes du roi et de ses ministres, il faut que vous vous placiez en face de moi. Voilà pourquoi... chaque année le pic de cette montagne (Aruna) croît en hauteur de quelques centaines de pieds; puis, lorsqu'il est arrivé au milieu et en face du mont *Khou-na-hi-lo* du royaume de *Tsao-kiu-t'o*, il s'écroule subitement » [5].

Marquart pensait que ce curieux passage des *Mémoires* était inspiré de l'activité volcanique du mont Aruna [6], mais il nous semble que cette légende renferme d'autres souvenirs, et puisque le rôle principal incombe au dieu d'un clan ou d'une tribu, nous croyons pouvoir y déceler le passé de cette même tribu. Le mythe de Suna n'est pas entièrement religieux et cache certainement une réminiscence de faits historiques. Ce n'est pas de rien ou d'un abstrait absolu que se créent les images mythiques; elles reflètent toujours une réalité et naissent à la suite d'une transmission

(1) VI, 18, 4; voir E. Benveniste, *Le nom de la ville de Ghazna*, *J. A.*, 226 (1935), p. 141-143.

(2) *In campo iuxta Gazi montis ascensum*, cf. E. Herzfeld, *A. M. I.*, IV, 2, p. 107.

(3) J. Marquart, *Das Reich Zābul...*, p. 249 sqq.

(4) St. Julien, *Mémoires...*, II, p. 187.

(5) *Ibid.*, t. I, p. 47 et t. II, p. 188.

(6) *Op. cit.*, p. 266.

sur un nom préféré soit de faits qui se passèrent à une époque déterminée, soit de souvenirs du passé restés gravés dans la mémoire d'un peuple. Il y a aussi beaucoup de chance de voir dans ce mythe des faits concernant un peuple qui, à la recherche d'un nouvel habitat, aurait traversé l'Hindou-kouch et rencontré des difficultés pour se fixer dans la riche plaine de Kapiça. Refoulé plus au Sud, il se serait contenté du plateau élevé et sévère de Ghazni. Devenu plus tard puissant, il aurait réduit en vassalité le pays de Kapiça.

Peut-être déjà dès la fin du VIe siècle de notre ère, la région de Ghazni et le pays au Sud connurent-ils la pénétration des premières tribus turques — éléments les plus avancés de ce peuple qui aurait traversé l'Hindou-kouch. Parmi elles, la plus connue est celle des Khalachs, Khaladjs ou Khildjs. Istakhrī indique que le pays des Khaladjs se trouve dans les limites de Kaboul et que la plupart des moutons du Khorasan viennent de chez les Ghours et les Khaladjs[1]. Un renseignement important concernant l'installation de ce peuple se trouve chez Mahmoud ibn Nadjba Becran[2] qui précise « qu'un groupe important des Khalloukhs (Karlouks) arriva dans la région du Zābulistān et des environs de Ghazni. Il y avait là-bas des prairies et ils s'y établirent. Puis, à cause du climat chaud, leur couleur changea et devint noire, la langue aussi avait changé... Les gens appellent Khalloukhs, en déformant leur nom, les Khaladjs ». Idrisi, parlant du Dāwar, cette province qui était à cheval sur le pays des Ghours et l'ancien Zābulistān, parmi les villes en désigne une qui s'appelait Khilich, habitat des Khilkhis, que Holdich identifie avec les Gilzaïs, et leur ville avec la moderne Qal'at-i-Gilzaï qui aurait été la capitale des Khaladjs[3].

La légende du dieu Sun rapportée par Hiuan-tsang ne peut évoquer l'arrivée de ces tribus turques au Zābulistān, et le culte même de ce dieu ne peut être d'origine turque comme le croyait Martin[4]. Si la date supposée de leur migration est exacte, elle était encore trop récente du temps du pèlerin chinois pour avoir pu être déjà transformée en légende. Par ailleurs, Hiuan-tsang semble ignorer l'élément turc au Zābulistān qu'il ne mentionne pas, et qui, s'il y existait déjà, ne jouait encore aucun rôle. Le sanctuaire du dieu Sun paraît avoir été en fonction depuis un temps trop long pour être attribué aux nouveaux arrivés. Il faudrait donc remonter à une époque plus lointaine et chercher un autre peuple qui aurait traversé le Kapiça avant de s'établir à Ghazni. La monnaie mentionnée plus haut (fig. 36) incite à placer cet événement au cours de la seconde moitié du IVe siècle, et de rattacher ce nouveau peuple, qui, suivant toute probabilité, portait le nom de Zābul, au groupement des Chionites.

Ainsi, on pourrait tenter de reconstituer de la façon suivante les événements qui se sont déroulés au IVe siècle au sud de l'Hindou-kouch : Kidāra, après avoir occupé la Bactriane avec l'aide des Chionites-Hephtalites, constitua une armée où entrèrent des éléments chionites avec lesquels il étendit ses conquêtes sur les pays de la vallée du Kaboul et le Gandhāra. Une tribu des Chionites, qui s'appelait Zābul, faisait partie de son armée et, une fois le nouveau royaume de Kidāra constitué, chercha à se fixer dans la région de Kapiça mais y trouva de l'opposition de la part des Kouchans de Kidāra. Celui-ci la fixa dans la région de Ghazni. La traversée de Kapiça par le peuple de Zābul et son installation au Sud peut être rapprochée du passage de la frontière de l'empire romain par les Goths avec leurs ducs en 376. On reconnut leur fédération qui fut contrainte de fournir des recrues à l'armée romaine, et, en 382, Théodose les installa en Mésie, ce qui rappelle également l'épisode où les Chinois autorisèrent les Hiong-nou à se fixer en Chine au IIIe siècle comme « auxiliaires ». Les Chionites de Zābul occupèrent donc la région de Ghazni comme les Ostrogoths le firent à Rome, ou les Hiong-nou en Chine. Moins d'un demi-siècle après, ils participent avec leurs frères à l'invasion du Tokharestan, et par cet effort combiné, mettent fin au royaume de Varahrām, le second successeur de Kidāra. Le royaume de Zābul, qui, vraisemblablement, reconnaissait la suzeraineté sassanide, étant vassal du roi hephtalite de Balkh, était déjà constitué peu avant 400, comme le prouve sa plus ancienne monnaie connue.

(1) *B. G. A.*, I, 253 et 281.
(2) *Djehān Nāmeh*, trad. Romachkevitch, *Mémoires...*, I, p. 349.
(3) *The Gates of India*, p. 206. Aujourd'hui encore, la ville de Qal'at-i-Gilzaï est appelée par les gens du pays : Khildji.
(4) M. F. C. Martin, *Some Coins of the Napki Malka class restruck by Shahi-Tigin*, *J. R. A. S. B.*, Num. Sup., XLVI, p. 6. Le fait que le *Souei chou* (581-618) mentionne le temple de Sun suffit pour écarter cette hypothèse.



Hiuan-tsang dit que le roi du Tokharestan, *Hi-ma-to-lo*, pour rétablir la religion de Bouddha détruite dans le Cachemire par les Kritīyas, partit en guerre et s'empara de ce pays[1]. Marquart a vu juste quand il identifia ce roi avec Hephtal et affirma que la conquête du Cachemire par les Hephtalites dut avoir lieu en même temps que celle du Gandhāra[2]. Où il se trompe, c'est quand il cherche à voir dans cet Hephtal l'Ἐφθαλάνος de Théophane de Byzance, roi des Hephtalites et vainqueur de Pērōz[3]; celui-ci était, comme on l'a vu, Hephtal III, tandis que le conquérant du Cachemire et du Gandhāra était Hephtal I, contemporain de Châpour II (fig. 7). La date de ses conquêtes est assez exacte : l'invasion hephtalite eut lieu, d'après Hiuan-tsang, peu après l'an 600 après le *nirvana* du Tathāgata, qui, selon lui, correspond à l'an 200 après l'avènement de Kaniṣka dont l'accession au trône date de 144 de notre ère[4]. Puisque la guerre eut lieu peu après l'an 200 de Kaniṣka, la conquête du Gandhāra serait de la seconde moitié du IVe siècle, date parfaitement acceptable n'ayant comme écart que quelques années.

Ainsi, peu avant 400, les Chionites poussent leur première pointe jusqu'à l'Indus, et sont déjà maîtres des pays au Sud de l'Hindou-kouch, englobant le Kapiça, le Zābulistān et le Gandhāra. Ils détiennent le « boulevard » qui mène dans l'Inde et par où avaient passé les conquérants grecs et kouchans, alors que leur branche du Nord détient la Bactriane, grand'route pour l'expansion vers l'Iran qu'empruntèrent déjà tant de migrations, vraisemblablement depuis que les premières tribus iraniennes sont venues se fixer sur le plateau auquel elles donnèrent leur nom. Une fois de plus l'histoire offre des témoignages sur l'extension d'un jeune peuple en plein essor, favorisé par les conditions géographiques et politiques. Presque simultanément, après une courte halte conditionnée autant par la nécessité de consolider les conquêtes acquises que par celle d'attendre un moment propice, les Chionites marquent la reprise de leur poussée dans les deux directions : l'une contre l'empire sassanide, l'autre contre le royaume des Gupta.

Les sources historiques susceptibles d'éclairer la première phase de la lutte des Chionites contre les Gupta sont particulièrement pauvres; les témoignages numismatiques sur cette période

(1) St. Julien, *Mémoires...*, I, p. 178-180.
(2) *Ērānšahr*, p. 212 et notes 3 et 4.
(3) *F. H. G.*, IV, p. 270.
(4) R. Ghirshman, *Bégram*, *M. D. A. F. A.*, XII, chap. v.

du royaume de Zābul manquent encore. On sait que Kumāragupta I (415-455) célébra le sacrifice d'un cheval, ce qui signifie la commémoration d'une victoire [1], et il faut croire que c'est la première allusion aux tentatives avortées des Chionites de conquérir l'Inde. De même que sur le «front» occidental les Chionites reculèrent devant la résistance d'un Yezdegerd I ou d'un Bahrām V, de même ils essuyèrent sous Kumāragupta leur premier échec, et, peu de temps plus tard, ils seront battus pour la seconde fois par Skandagupta, prince héritier et fils de Kumāragupta I, peu avant la mort de celui-ci. La lutte avec les *Hūṇas*, comme les textes indiens appellent les Chionites, se poursuit sous Puragupta et Narasimhagupta-Bālāditiya (467-473), ainsi que sous Budhagupta (477-496), qui, en 484, dresse un pilier pour commémorer, vraisemblablement, une nouvelle victoire sur les Chionites.

Mais cette même année 484 marque, comme on le sait, le grand succès des armes des Hephtalites. Leur vassalité prend fin et, à leur tour, ils imposent un lourd tribut aux Perses. On a vu le changement qui se produisit dans les émissions d'Hephtal III : il abandonne sur ses médailles la représentation servile des sujets sassanides et introduit des nouveautés dans ses frappes. Les mêmes modifications sont observées dans les séries des rois de Zābul puisque c'est à cette époque qu'il faut attribuer la monnaie de Rāmānīlā, roi de Zābul (fig. 37 et pl. IV, 2), qui — cas unique dans le monnayage chionite — se fait représenter à gauche. Peu après, le trône de Zābul semble avoir passé au pouvoir d'une nouvelle dynastie qui, avec l'avènement de Toramāna, marqua la plus brillante période de l'histoire du royaume de Zābul.

*Toramāna* (c. 490-515) et *Mihirakula* (c. 515-544). — Le temps que le gros des forces hephtalites resta engagé dans la lutte avec les Perses et que le royaume des Gupta était solide, toutes les tentatives chionites de pénétrer dans l'Inde semblent avoir été vaines. Ces deux facteurs, occidental et oriental, qui leur furent défavorables pendant la majeure partie du v^e^ siècle, subissent un changement radical au cours des deux dernières décades de ce siècle, et Toramāna les exploite avec succès. A l'Ouest, la victoire sur Pērōz rend libre Hephtal III et lui permet, peut-être, de soutenir l'effort de son vassal par l'envoi de renforts. A l'Est, après la mort de Budhagupta (496), le royaume des Gupta prend fin et se divise en plusieurs petits États. L'une après l'autre, une grande partie de ces principautés furent conquises par Toramāna, et à la fin de son règne, il légua à son fils Mihirakula un grand royaume qui embrassait, outre les pays au Sud de l'Hindou-kouch, le Cachemire et la vallée de l'Indus, toute la partie Nord-Ouest et centrale de l'Inde, avec Sāgala comme capitale. Le règne de Mihirakula est marqué d'une période de dures persécutions des religions autres que celle du dieu Soleil Mihira devenu le culte officiel du royaume, et les férocités de ce puissant monarque, qui laissèrent des traces profondes dans les écrits des bouddhistes, sont presque tout ce que les historiens de l'Inde laissèrent à la postérité sur le règne de cette courte dynastie [2].

La réaction nationale indienne contre la domination des *Hūṇas* finit par se grouper autour de Yaçodharman et, en 533, les coalisés remportent une victoire sur Mihirakula qui se sauve

[1] L. de la Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde*, p. 52. — [2] *Ibid.*, p. 14-16.



d'abord chez son vassal le roi du Cachemire, puis chez un autre, roi du Ghandāra, et meurt enfin vers 544.

Selon nous, c'est à ces deux rois, Toramāna et Mihirakula, qu'il faut attribuer les deux séries de monnaies qui portent la légende «roi des rois de Zābul» (fig. 39-44 et pl. IV, 4-10). Possesseurs de vastes pays dans l'Inde, dominant de nombreux roitelets leurs vassaux, eux seuls avaient une raison de porter ce titre que même le grand souverain hephtalite du Nord semble n'avoir jamais porté, ou du moins, ne fit jamais figurer sur ses monnaies. Il faut rappeler, pour étayer cette identification, le fait que chacune de ces monnaies de Taramāna ou de Mihirakula trouve sa contrepartie dans les monnaies de l'Inde avec le même sujet, mais à légende en brāhmī, et qui étaient destinées à la circulation dans ce pays (fig. 45). Rappelons également que sur son inscription de Kyura, dans le Panjāb, Toramāna se dit *mahārāja Toramāna shāha Jaūvla*, sur celle d'Eran, à Mālwa, *mahārājādhirāja Toramāna*, et sur celle du fort de Gwalior, son fils se proclame «Mihirakula, seigneur de la terre, fils de Toramāna» [1]. D'autres monnaies de Mihirakula sont d'un type qui se rapproche de celui des Sassanides; sur celles qui étaient destinées aux pays du Sud de l'Hindou-kouch, la légende à son nom est en écriture tokharienne (fig. 38 et pl. IV, 3), et la coiffure du roi celle des rois hephtalites; sur celles qui devaient circuler dans l'Inde, la légende est en brāhmī et la coiffure indienne [2].

Deux voyageurs, dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous, visitèrent l'Inde du temps de Mihirakula. L'un d'eux était un moine byzantin, Cosmas Indicopleustès, qui aborda le pays par la mer vers 525-530, dans l'*emporium* occidental sur le Pitti, l'un des bras de l'Indus [3]. La Hunnie séparait de son temps la Perse de la Chine, et son roi, qui s'appelait Γόλλας, dans lequel on a reconnu Mihirakula [4], disposait d'une puissante armée et prélevait un tribut chez les autres princes hindous. Un autre visiteur était un moine bouddhique chinois, Song Yun, qui, en route pour l'Inde, rencontra en 520 le grand roi hephtalite que nous croyons être Hephtal III, alors que celui-ci campait avec sa cour à Wakhān. Peu après, le pèlerin chinois descendit jusqu'au Gandhāra où il fut reçu par un autre roi chionite (celui du Sud), dans lequel il faut reconnaître Mihirakula. Nous verrons plus bas ce que Song Yun communique au sujet des Hephtalites, de leurs religions, mœurs, etc., et n'aborderons ici que le passage de son récit concernant la question historique.

Song Yun écrit : « (le Gandhāra) était appelé primitivement *Che-po-lo;* quand il eut été vaincu par les *Ye-ta* (Hephtalites), on y plaça comme roi un *tch'e-le;* depuis que (cette dynastie) gouverne le royaume, deux générations se sont déjà écoulées» [5]. Le récit de Song Yun figure aussi dans le *Pei che* : « (le Gandhāra) était appelé primitivement *Che-po;* il fut détruit par les Hephtalites,

[1] A. Cunningham, *Later Indo-Scythians, N. C.*, 1894, p. 249.

[2] *Ibid.*, pl. VIII, 3.

[3] Cosmas Indicopleustès, *Christiana Topographia, Collectio nova patrum et scriptorum Græcorum*, II, p. 105 sqq.; Tomaschek, *Topographische Erläuterung der Küstenfart Nearches, Sb. K. A. W. W.*, CXXI (1890), p. 8.

[4] J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 310, interprète le nom de Mihirakula comme «vom Geschlecht des Mihr», ce qui n'est pas partagé par Kirste, *Sb. A. W. W.*, 1918, p. 63, qui voit dans le second terme *-kula* ou *-gula* «adorateur».

[5] E. Chavannes, *Voyage de Song Yun dans l'Uddiyāna et le Gandhāra, B. E. F. E. O.*, III (1903), p. 416. Le texte porte *tch'e-le* que Chavannes, à la suite de Marquart, corrigea en *tch'e-k'in*.

et c'est alors qu'il changea de nom. Le roi était à l'origine un *tch'e-le ;* il gouverne ce pays depuis déjà deux générations »[1]. Les deux textes portent 敕勒 ou 勅勒 *tch'e-le*. De Groot, qui les traduisit pour Marquart, ne sachant que faire de ce mot, proposa d'en rectifier la seconde partie en 懃 *k'in* ce qui induisit Marquart à voir dans ce *tch'e-k'in* le titre turc *tegin,* et à conclure que celui-ci existait chez les Hephtalites[2]. Par ailleurs, on a émis l'hypothèse que, puisque Song Yun visita le pays en 520, et que deux générations de rois y régnèrent depuis sa conquête par les Hephtalites, cette occupation du Gandhāra devait avoir eu lieu environ soixante ans plus tôt, donc vers la seconde moitié du v^e^ siècle[3]. Or, par une rectification arbitraire des signes et à cause d'un texte obscur, tout le sens de ce passage, si important pour l'histoire des Chionites du Sud, fut faussé.

Il est évident que de Groot était embarrassé par le *tch'e-le* et, en le transformant sous le couvert d'une « erreur », trouva une solution qui paraissait plausible, quoique rien ne justifiât l'emploi de ce titre chez les Hephtalites, que leurs émissions ignorent.

Les renseignements donnés par S. Lévi à Chavannes[4] comme quoi les princes du Gandhāra portèrent ce titre (*Rājataranginī* VI, 230, 231, 236) sont exacts, mais ces passages se rapportent à une époque d'environ un siècle postérieure, alors que la puissance des Turcs occidentaux s'était étendue jusqu'à ce pays où fut même créé un monastère bouddhique dénommé *To-k'in-cha,* où entre le titre de *tegin*[5]. Chavannes qui accepta la rectification de de Groot frisait néanmoins la vérité quand il écrivait que « les mots *tch'e-le* transcrivent aussi parfois le nom du peuple Tölös, mais il ne me semble pas qu'il faille recourir à cette explication »[6]. En fait, ce n'est pas le peuple Tölös que Song Yun transcrit par *tch'e-le* mais le nom de la tribu chionite Tšavla, Tšauvla, qu'on relève sur certaines monnaies (fig. 55, 51) de Zābulistān et qui est une variante de Zābul. Le terme serait donc un nom ethnique et signifierait « Zābulite ».

La seconde erreur dans l'interprétation de ce passage fut de penser que c'était depuis l'installation de ce soi-disant « tegin » que deux générations s'écoulèrent. Song Yun fut reçu par Mihirakula qui lui dit être le second souverain de la dynastie régnante. Ainsi, d'après nous, le texte doit être compris de la façon suivante : quand le pays eut été vaincu par les Hephtalites, ils y placèrent comme roi un *tšavla* ou prince de Zābul. Mais, depuis que la dynastie régnante gouverne le royaume, deux générations s'étaient écoulées. De fait, comme il a été dit plus haut, Toramāna semble avoir fondé la nouvelle dynastie du royaume de Zābul dont le second roi était Mihirakula, l'hôte de Song Yun. On peut même comprendre dans ce texte que cette nouvelle dynastie n'appartenait plus à la tribu de Tšavla ou Zābul, ce qui permettrait d'exprimer l'hypothèse qu'elle était peut-être apparentée à la famille royale du Nord, et avait été placée sur le trône de Zābul par Hephtal III à la période de l'apogée de sa puissance[7].

(1) E. Chavannes, *Documents...*, p. 225, n. 3.
(2) *Ērānšahr,* p. 211-212.
(3) *Loc. laud.*
(4) *Documents...*, p. 225, n. 3.
(5) S. Lévi, *J. A.,* 228 (1936), p. 83.
(6) *Documents...*, p. 225, n. 3.
(7) Avec notre interprétation du passage de Song Yun, on arrive à la conclusion que le pèlerin n'avait pas été reçu par le roi du Gandhāra, mais par celui qui régnait sur plusieurs pays en tant que roi du Zābulistān, ce que Toramāna et Mihirakula confirment par leurs inscriptions et par les légendes de leurs monnaies. Dans ce cas, le nom de *Che-po* ou *Che-po-lo* ou *Je-po-lo* se rapporte non pas au Gandhāra proprement dit, mais peut-être à Zābul ou J̌auvla, puisque Mihirakula, roi des rois de Zābul était suzerain du Gandhāra également.



La défaite de Mihirakula, suivie bientôt de sa mort, marqua la fin du grand royaume chionite du Sud dont la durée ne dépassa qu'à peine un demi-siècle. Mais, de même que le désastre qui frappa les Hephtalites fit disparaître leur dynastie principale et non les petits princes qui continuèrent à régner sur une série de pays, de même dans le Sud, après Mihirakula, le pays se trouva dans une situation semblable. La disparition du pouvoir central des Chionites de Zābul fut le signal de la dislocation de cet État en plusieurs principautés. Un certain nombre avaient à leur tête des seigneurs indous locaux qui recouvrèrent leur liberté ; d'autres se conservèrent sous le pouvoir des petits chefs chionites, ce que semblent confirmer des séries d'émissions inspirées de celles de Toramāna et de Mihirakula, et qui portent le signe hephtalite[1]. Plus durable que ces deux derniers s'avéra l'élément ethnique chionite qu'on reconnaît généralement dans les Gurjaras. Ceux-ci sont considérés comme étant les descendants des barbares arrivés vers la même époque que les Hephtalites, et leurs dynasties ne remonteraient pas plus haut que 550, c'est-à-dire qu'elles seraient de peu postérieures à la fin de la dynastie de Toramāna. Et une inscription du roi Mahendrāpala I (893-907) signale « les chefs Tomaras parmi lesquels un Jaūla » en qui on peut reconnaître l'ethnique de Toramāna et de Mihirakula, ce qui indiquerait que des liens existaient entre les clans des Tomaras, des Gurjaras et les *Hūṇas* ou Chionites[2].

Les possessions occidentales du royaume de Mihirakula, qui comprenaient aussi leur fief de Zābul, furent occupées peu après par Khosroès I et tombèrent sous la suzeraineté des Perses. De fait, une source tardive prétend que Khosroès I, qui fut aidé dans sa lutte contre les Turcs par les deux fils de Sōkhrā, réfugiés à Badakhshān après le meurtre de leur père, donne en reconnaissance à l'un d'eux, Zarmihr, le gouvernement du Zābulistān[3]. On ignore à la suite de quelles circonstances fut entreprise la campagne de Mardhānšāh peu d'années avant la fin de Khosroès II ; les monnaies émises au Zābulistān par ce marzbān témoignent de ce que l'empire sassanide ne voulait pas laisser échapper sa suzeraineté sur ce pays, voisin du Seistan (fig. 48 et 49 et pl. IV, 12 et 13), mais on peut présumer que le maintien de son pouvoir dans ce royaume était précaire. C'est à cette époque, croyons-nous, qu'il faut placer les émissions du roi Napkī, probablement seigneur de la haute vallée du Kaboul — à en juger d'après ses monnaies qui ont été trouvées par Hackin dans le sanctuaire de Kheir Khānē, près Kaboul — et plutôt vassal des Turcs que des Persans.

Avec l'aide des sources chinoises et arabes, d'une part, et les documents numismatiques, d'autre part, on peut faire ressortir le rôle que continuèrent à jouer les Chionites de Zābul dans les quatre royaumes situés entre la chaîne de l'Hindou-kouch et l'Indus aux VII^e^ et VIII^e^ siècles. Le témoignage de Hiuan-tsang est précieux, mais manque parfois de précision. C'est ainsi que de son temps, la dynastie du Gandhāra était déjà éteinte et le pays se trouvait annexé par le roi de Kapiça, prince très puissant dont la suzeraineté s'étendait sur une dizaine de royaumes voisins.

(1) A. Cunningham, *N. C.,* 1894, p. 281 sqq.
(2) L. de la Vallée Poussin, *op. cit.,* p. 123.
(3) *Histoire de Tabaristan de Muhammad ibn al-Hassan ibn Isfandiyār,* composée en 1216 de notre ère, cf. A. Christensen, *Le règne du roi Kawādh I et le communisme mazdakite,* 1925, p. 75.

D'après le pèlerin chinois, ce roi était de la race des Kchattriyas [1], ce qui peut être interprété comme une allusion à son ascendance indoue ou cache peut-être une indication sur les survivants de la dynastie de Kidāra, qui, après la débâcle de Mihirakula, reviennent des régions montagneuses de Gilgit, Čitral et Cachemire, où ils s'étaient réfugiés après avoir été chassés par les Hephtalites, et où on connaît leurs émissions portant à l'avers le nom de Kidāra, qui était considéré comme le fondateur de la dynastie. D'après Hiuan-tsang, à Kaboul règna un Turc occidental [2], et au Zābulistān, un roi dont le pèlerin ne dit pas l'origine mais se contente de préciser qu'il « a succédé à une longue suite de rois ». Non seulement il ne le loue pas pour son attachement à la Bonne Loi, mais il fait comprendre que les princes, les grands et une importante partie de la population sont des fervents adeptes du culte national chionite du dieu Sun [3], et ceci semble indiquer la continuité de la dynastie des Tšavla. A cette dynastie il faudra attribuer les monnaies du roi Vakhba (fig. 50 et 51 et pl. IV, 14-16) dont les légendes révèlent une indianisation compréhensible, somme toute, à la suite de l'existence du royaume de Mihirakula qui embrassait tant d'États de l'Inde [4]. Il porte le titre de *saianosai* ou « roi des rois », ce qui incite à admettre que son royaume étendit de nouveau sa suzeraineté sur certains pays voisins, et, de fait, les sources chinoises nous font savoir que depuis 710/711, le roi du Zābulistān régnait aussi sur Kapiça [5], dont la couronne était donnée à un membre de sa famille. Le roi du Zābulistān est assez puissant pour qu'une aide militaire soit sollicitée de lui par celui du Cachemire dans sa défense contre les Tibétains [6], et son armée, où entraient, probablement, des mercenaires turcs, est si réputée que le roi de Kapiça enrôle des jeunes gens « pour que, les armes à la main, ils résistent aux *Ta-che* (Tazi = Arabes) » [7].

Marquart a démontré que, après l'avènement de la dynastie des T'ang, le royaume de *Tsau* ou *Ǧabula* (Zābulistān) englobait les trois pays situés au Sud de l'Hindou-kouch : Kapiça, Kaboul et le Zābulistān proprement dit [8]. Rien n'autorise à considérer cette dynastie comme étant d'origine turque ni même turcisée [9]. Les légendes des monnaies du roi Vakhba ne comprennent que des noms et des titres chionites. Certes, les annales chinoises mentionnent des titres purement turcs qu'ils attribuent aux princes du Zābulistān, tels que *hie-li-fa* ou *tegin* [10], mais ce fait, à notre sens, ne prouve nullement que ces princes étaient d'extraction turque. En effet, on sait que depuis la conquête turque l'octroi de leurs titres à leurs nouveaux vassaux était fréquent : tous les souverains des royaumes vaincus furent élevés à la dignité de *hie-li-fa* par *T'ong che-hou* ou *T'ong* le yabgou, qui devient le chef des Turcs occidentaux depuis 618 [11]. Les Chinois, après

(1) St. Julien, *Mémoires...*, I, p. 41.

(2) *Ibid.*, II, p. 190.

(3) *Ibid.*, II, p. 188-189.

(4) J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 254, ne croit pas que cette dynastie de Zābulistān était turque.

(5) E. Chavannes, *Documents...*, p. 161 et n. 1.

(6) *Ibid.*, p. 205-206.

(7) *Ibid.*, p. 161.

(8) *Ērānšahr*, p. 289 sqq.

(9) La turcisation de la dynastie de Zābulistān fut admise par Marquart, *Ērānšahr*, p. 289, qui, semble-t-il, abandonna cette hypothèse plus tard.

(10) « La huitième année *k'ai-yen* (720), le neuvième mois, l'empereur envoya un ambassadeur conférer par brevet le titre de roi du royaume de *Sie-yu* (Zâbulistân) à *Tche-k'iu-eul, hie-li-fa* du *Ko-to-lo-tche* (Arokhadj), et le titre de roi du royaume de *Ki-pin* (Kapiça) au *tegin* du *Ko-to-lo-tche* (Arokhadj). » E. Chavannes, *op. cit.*, p. 161, n. 1.

(11) E. Chavannes, *op. cit.*, p. 263.



leur victoire sur les Turcs occidentaux, organisèrent, dès 657, l'administration des anciens territoires turcs qui s'étendaient jusqu'à l'Indus et le Seistan [1], tout en conservant dans les documents officiels de leurs chancelleries les titres turcs des princes vassaux ayant existé auparavant, et qu'ils continuèrent peut-être même à conférer. Ceci est d'autant plus compréhensible que la Chine exerçait sa souveraineté sur certains pays par le ministère de princes turcs, comme ce yabgou du Tokharestan à qui était subordonné Nīzak, et que celui-ci enleva au moment de sa fuite devant les armées de Quteiba [2]. Par contre, on sait que tous ces rois vassaux d'origine non turque conservaient, en dehors de ceux employés dans leur correspondance avec la cour impériale, leurs titres nationaux. Ainsi, Nīzak se dit sur ses monnaies *šāh* ou « roi », et Vakhba, qui était peut-être son contemporain, porte le titre de « roi des rois » à côté de celui de sa dynastie *Sundān*. Les Arabes qui entrèrent en lutte avec le Zābulistān dix ans après le passage de Hiuan-tsang [3] ignorent chez le roi de ce pays les titres turcs que font connaître les documents officiels chinois, et leurs récits ne mentionnent que le *zunbīl* ou *zambīl*, tout comme pour d'autres princes ils ne citent qu'un *šāh* de Kaboul ou un *šēr* de Bāmiyān [4].

Malgré les attaques répétées des Arabes, la dynastie des *zambīl* ou *zunbīl* sut conserver longtemps son royaume; et ce nom sous lequel elle est citée par les chroniqueurs arabes, ainsi que le maintien du grand sanctuaire national du dieu Sun sont la meilleure preuve de la continuité et de la vitalité de ce dernier îlot chionite. Tout en poursuivant la résistance, les rois du Zābulistān entretiennent des ambassades qu'ils envoient à la cour de Chine jusqu'à l'année 755 [5], et dont certaines étaient, probablement, chargées de la mission de solliciter, comme le firent d'autres royaumes du Protectorat chinois, une aide contre les Arabes [6].

La première opération des Arabes contre le Zābulistān eut lieu en H. 33 (654/655) lorsque ʿAbd ar-Rahmān b. Samūra, gouverneur du Seistan, après avoir vaincu le marzbān de Zarang, « conquit la région située entre la route d'Arachač et le pays de ad-Dawar [7] ». Ayant pénétré dans celui-ci, il assiégea et prit la montagne de Zūn où se trouvait le fameux temple du dieu Sun et mutila la statue en or du dieu. « Et il prit Bust et Zābul. » [8] Cette campagne, en dehors d'un tribut important qu'elle rapporta, n'affirma pas le pouvoir arabe dans ce pays puisqu'un demi-siècle plus tard, Amr b. Muslim, gouverneur du Seistan, exige de nouveau un tribut que le roi du Zābulistān accepte de payer mais en nature seulement, à la suite de quoi Quteiba se prépare en H. 92 (710/711) à envahir le pays, mais devant les difficultés que présentait celui-ci, tout en montagnes, rebrousse chemin et se contente de la proposition du roi [9]. Encore un demi-siècle

(1) *Ibid.*, p. 268 sqq.

(2) Voir la requête présentée en 718, par le frère du yabgou du Tokharestan, qui parle de deux cent douze pays se trouvant sous les ordres de celui-ci, et qui étaient administrés par des rois, gouverneurs et préfets. E. Chavannes, *op. cit.*, p. 200-202.

(3) La première conquête arabe à l'Est et au Nord-Est du Seistan, par ʿAbd ar-Rahmān b. Samūra en H. 33 (654/655), cf. J. Marquart, *Das Reich Zābul...*, p. 267 sqq.

(4) J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 291.

(5) E. Chavannes, *op. cit.*, p. 161.

(6) Le roi de Boukhārā, *ibid.*, p. 203; le yabgou du Tokharestan, *ibid.*, p. 206-207.

(7) J. Marquart, *Das Reich Zābul...*, p. 267.

(8) Al-Balādhorī, 394, 8-20, cf. J. Marquart, *op. cit.*, p. 267-268.

(9) Al-Balādhorī, 400, 8-401, 6, cf. Marquart, *Ērānšahr*, p. 290.

plus tard, en H. 162 (778), al-Mahdī envoie des ambassadeurs chez les princes étrangers, exigeant leur allégeance, et, puisque dans leur liste figure le *zambīl* de Sagistan, on peut en conclure que les tentatives antérieures arabes de soumettre ce pays restèrent sans effet. D'après Balādhorī, sous al-Mahdī et al-Rašīd, les représentants des califes obtenaient le tribut du *zambīl*, mais la suzeraineté arabe restait précaire [1]. Sous al-Ma'mūn, le royaume de Kaboul fut conquis, son roi se convertit et paya le tribut, mais cette conversion, si vraiment elle eut lieu, ne fut qu'un simulacre. Sous ʿAbdallāh b. Tāhir, qui fut le gouverneur du Khorasan entre 828/829 et 844, le Zābulistān figure parmi les pays tributaires mais pas pour longtemps, semble-t-il. Vers le milieu du IXe siècle, le gouverneur de Balkh, Dāūd b. ʿAbu Dāūd ʿAbbās, entreprit une campagne contre Pērōz b. Kabk (?), le puissant roi du Zābulistān [2].

Il faut voir arriver au pouvoir dans le Seistan un homme de la valeur de Yaʿqūb b. al-Laith, le Saffaride, pour voir disparaître définitivement cette dernière citadelle chionite de Zābulistān. Au cours de sa première campagne contre ce pays, qui eut lieu peu avant 870, Yaʿqūb conquit le pays d'Arrokhač où se trouvait la résidence d'hiver du roi de Zābulistān, nommé tantôt *Zambīl* ou *Zunbīl*, tantôt Pērōz, et qui eut toutefois la chance de pouvoir s'enfuir à Kaboul. En 870/871, une autre vaste opération de Yaʿqūb commence par la prise de Balkh, se poursuit par celle de Bāmiyān, où le sanctuaire est définitivement pillé, et celle de Kaboul, où Pērōz est fait prisonnier. Avec la prise de celui-ci, s'éteint la dynastie nationale du Zābulistān qui sera remplacée par un gouverneur [3]. Et ce royaume, qui, pendant tant de siècles, se conserva en passant à travers les convoitises des Persans, des Turcs, des Chinois et des Arabes, cessa d'exister après avoir marqué une résistance qui ajoute un fleuron de plus à l'histoire des Chionites, qui, en fermant la grand'route de l'Inde, retardèrent de près de deux siècles la conquête de ce pays par l'Islam.

(1) J. Marquart, *op. cit.*, p. 291.
(2) *Ibid.*, p. 292.
(3) Pour toute la période des luttes du royaume de Zābulistān contre les Arabes, consulter J. Marquart, *Ērānšahr*, p. 291 sqq. et *Das Reich Zābul...*, p. 267 sqq.

# CHAPITRE V.

---

## PEUPLE DES CHIONITES-HEPHTALITES.

*Nom et origine.* — La lecture des monnaies des Chionites-Hephtalites fournit une preuve certaine de ce que ce peuple s'appelait Chionite et de ce que les Hephtalites se désignaient eux-mêmes exclusivement sous ce nom, du moins dans leurs documents officiels. Si, à partir d'une époque déterminée, qui semble être celle du règne très long du roi Hephtal III, d'autres peuples les appelèrent Hephtalites, c'est qu'ils donnèrent le nom du roi à la dynastie, exactement comme Arsace donna le sien aux Arsacides et Sāsān aux Sassanides. On trouve à l'appui de cette hypothèse un passage du *Leang chou* qui indique qu'Hephtalite est le nom de la dynastie et n'était pas employé pour désigner le peuple [1].

Cette mise au point permet de voir plus clair dans les sources historiques anciennes où on trouve la mention des Chionites. C'est ainsi que, si le *Leang chou* parle du roi Ye-ta-i-li-to du peuple de Hoa [2], on peut affirmer que cet Hephtal était roi du peuple chionite. Hoa ou Hua, écrit sous les *Wei* postérieurs Hoa-tun (H + un), exprime le nom de Hion ou Hiun, probablement avec un *ŏ* court de la même valeur que le premier *o* de Koϸono ou Kouchans, qu'on lit *u*. La prononciation du nom des Chionites en *u* semble se confirmer par une autre transcription chinoise *Un*, sous laquelle le *Souei chou* désigne le peuple auquel appartenait la dynastie de *K'ang* ou de Sogdiane, qui était apparentée à celle des rois de Tsao ou de Zābul [3].

C'est ainsi également que les *Hūṇa*, qui envahirent l'Inde, sont des Hion ou Hiun, c'est-à-dire des Chionites, et si les rois Toramāna et Mihirakula se disent Jauvla, c'est que ce nom désigne les Zabulites ou la branche Sud des Chionites.

Les sources iraniennes citent plus d'une fois le nom des Chionites, illustrant en grande partie, sous des traits mythologiques, la lutte aussi longue que pénible dans laquelle le peuple de l'Iran fut entraîné du fait de la présence des Chionites à ses frontières orientales. Vīshtāspa demande

(1) A. Herrmann, *Die Hephtaliten und ihre Beziehungen zu China, Asia Major*, II (1925), p. 571-572. Même opinion chez J. Marquart, *Wehrot und Arang*, Leiden 1938, p. 45.
(2) E. Specht, *Études sur l'Asie centrale, J. A.*, 1883, II, p. 335.
(3) J. Marquart et J. de Groot, *Das Reich Zābul...*, p. 249, 253-254. Marquart interpréta *Un* par le nom du peuple des Hephtalites **Qun*, qu'il rapprocha de Κούγχαν = *Qūn-qān*. Voir aussi O. G. von Wesendonk, *Kūšān, Chioniten und Hephtaliten, Klio*, t. 26 (1933), p. 341 et n. 2.

la faveur de repousser le bandit hyaōnien Arejatāspa ; ailleurs, il implore qu'on le laisse libérer les nations de l'obéissance aux Hyaōna, et massacrer les Hyaōna par myriades et myriades ; ou bien il triomphe du méchant Arejatāspa et d'autres Hyaoniens malfaisants [1]. Le *Yātkar-i-Zārīrān* parle d'un conflit entre Vīshtāspa et Aryāsp *χyōnān* $\chi^{u}$*atāi* ou « roi des Chionites » [2]. Dans l'énumération des peuples non-iraniens, le Bahman Yašt II, 19, parle des *χyōn ut Turk ut χazar ut Tupit* « les Chionites, les Turcs, les Khazares et les Tibétains » [3]. Le *Bundahish* conserve un passage historique de très grand importance et confirme le nom de Chionites du peuple des Hephtalites : *anōšakrawān Xusraw ē kavaδān... ōyšān hiyōnān kēšān aspatāk ō ērānšahr hamē kirt spōχt vitarg bast ērānšahr apēbīm kirt,* « Anošarvān Khusrō, fils de Kawādh, chassa les Chionites qui faisaient des attaques répétées sur l'Ērānšahr, ferma les passes et rendit Ērānšahr libre de la peur » [4]. Il paraît difficile d'accepter la thèse de Nyberg, suivant laquelle le *Hyaōna* de l'Avesta se rapporte à un peuple plus ancien que les Chionites, qui apparurent à l'horizon de l'Iran à partir du milieu du IVe siècle de notre ère [5].

Les historiens et chroniqueurs occidentaux connurent aussi les Chionites. Josué le Stylite ne cite pas les ennemis de Pērōz autrement que sous le nom de *kiyōnāyē* ou Chionites [6]. Ammien Marcellin, comme on l'a vu, ne parle également que des Chionites, et si Procope écrit *ἐς Οὔννους τοὺς Ἐφθαλίτας*, attribuant les Hephtalites aux Huns [7], on peut présumer que le nom même des Chionites, probablement prononcé **Hiun*, pouvait être facilement confondu avec celui des Huns à l'époque où les peuples de l'Asie antérieure entrèrent en contact avec les Chionites-Hephtalites [8]. La ressemblance des deux noms n'était pas, du reste, la seule cause de cette confusion, puisque l'invasion des vrais Huns suivit de très près l'apparition des Chionites, et fut, vraisemblablement, à l'origine du déplacement des « Petits Kouchans » et des Chionites de la Kachgarie vers le bassin de l'Yaxartes et de l'Oxus. Les annalistes, toutefois, se rendirent compte de la différence ethnique très prononcée qui existait entre les Huns et les Chionites et la soulignèrent par un terme spécial qui devait désigner ceux-ci sous le vocable de Huns Blancs, connu

(1) YAŠT, 9, 30 ; 9, 31 ; 17, 50, 51 ; 19, 87, cf. J. DARMESTETER, *Le Zend-Avesta,* II, p. 439, sqq. 607-608, 638. J. Marquart a fait ressortir que la victoire de Wištāspa sur les Hīyon fut remportée à Kušmēhan, là où Bahrām V battit les « Turcs », ce qui lui a permis de conclure avec raison que ces « Turcs » étaient des Chionites, *Ērānšahr,* p. 52.

(2) J. DARMESTETER, *op. cit.,* vol. II, p. LXXXIII.

(3) H. W. BAILEY, *Iranica, B. S. O. S.,* XI, 1 (1943), p. 1-2, où il rectifie sa lecture précédente *hptl* (*B. S. O. S.,* VI (1933), p. 945), en *χazar,* ce qui est très juste puisque la mention de *xyon* à côté de *hptl* serait surprenante. Voir aussi J. MARQUART, *A Catalogue...,* éd. Messina, p. 69.

(4) *Ir. Bundahishn,* p. 215 sqq., cf. E. HERZFELD, *A. M. I.,* IX, 2, p. 150. Voir aussi R. ABRAMIAN, *Armeno-iranica, Bulletin de l'École normale supérieure,* Téhéran, n° 1 (1940-1941), p. 26-27.

(5) N. S. NYBERG, *Die Religionen des alten Iran,* Leipzig, 1938, p. 468.

(6) N. PIGOULEVSKAYA, *Sources syriaques concernant l'histoire des peuples de l'U. R. S. S.,* p. 49.

(7) *De bello persico,* I, 6.

(8) L'origine des deux noms, Chionites et Hephtalites, reste à établir. Le premier, av. *Hīyōna,* pehl. *χiyōn,* syr. Kiyōnāyē, chin. *Hoa, Hoa-tun,* a été rapproché de *Hoen,* nom de la dixième tribu des *Hoei-ho* ou Tölös, qui désignera les Ouigoures, ce qui est difficile à admettre. Marquart pensa à *Kun* et l'interpréta par *Vielfrass* « glouton ». Le second, chin. *I-ta, Ye-ta, Ye-ta-i-li-to, Hi-ma-ta-la,* grec Ἐφδαλίτα, pehl. *Eftal,* arm. *Hep't'al,* syrien *Abdel,* pers. *Hētāl,* Bund. *Hēptal,* arabe هيطل, coréen *yöp-tal,* annamite *ep-dat,* jap. *yen tatz.* Cf. E. BLOCHET, *Le pays de Tchata et les Hephtalites, Reale Accad. Naz. dei Lincei,* 1925, p. 331. Le nom des Hephtalites est expliqué par Tabarī comme signifiant « dans la langue de Boukhārā un homme fort » (TABARĪ, trad. Zotenberg, II, p. 128).



aussi bien en grec *Λευκοὶ Οὖννοι* qu'en pehlvi *spēt χyōn* ou en sanscrit *Çvetahūṇa*. Les historiens occidentaux ne se sont pas limités à leur donner cette étiquette qui invitait à ne pas les confondre avec la masse des peuples hunniques, puisque l'aspect des Chionites, différent de l'aspect de ceux-là, fait le sujet de leur description de ce peuple. Ammien Marcellin ne donne que quelques coups de pinceau pour brosser le portrait du roi Grumbatès et de son fils qui fut tué sous les murs d'Amida, mais combien ce portrait est différent du tableau que ce même historien fait des Huns [1]. Procope s'arrête plus longuement dans sa caractéristique des Hephtalites et écrit « qu'ils ne sont pas nomades mais sont établis depuis longtemps sur une bonne terre. Ils n'ont jamais attaqué les Romains, si ce n'est qu'avec l'armée des Mèdes (Perses). Seuls parmi les Huns, ils sont blancs de peau et n'ont pas les yeux bridés. Ils n'ont pas un genre de vie semblable aux Huns, ils ne vivent pas d'une vie de bêtes comme ceux-ci, mais ils sont gouvernés par un seul roi ; ils ont un gouvernement avec des lois et ils vivent les uns avec les autres et avec les voisins d'une manière droite et juste, rien moins que comme les Romains... » [2]

De même que le type physique, la langue des Chionites-Hephtalites différait de celle des Huns. Les annalistes chinois le confirment quand ils disent que leur langue n'est pas la même que celle des Jouan-jouan, des Gaogü et des autres barbares. On reconnaît généralement dans les Jouan-jouan les Avares, probablement d'origine mongole, et dans les Gaogü les ancêtres des Ouigoures, c'est-à-dire des Turcs, par conséquent la langue des Hephtalites n'était ni turque ni mongole [3]. Qu'elle était de la famille des langues iraniennes, les légendes de leurs monnaies permettent de l'admettre. Ainsi, parmi les titres de leurs rois, figurent *šāh* et *šāhānšāh* (ce qui se trouve confirmé par les sources pehlvies) [4], ou $\chi^{u}$*atāī ;* ceux des rois du Zābulistān sont *bago* ou « divin », *sundaber sundādh* et *sundān ;* le titre *Bhojakā* est précédé de *vuzurg* « grand ». Les noms propres chionites sont encore à étudier ; certains sont de formation iranienne comme Arejatāspa, donné par l'Avesta ; ou Grumbatès qui est interprété par Andreas comme « protégé de Bahrām » [5] ; ou Pērōz, le dernier roi du Zābulistān ; d'autres, comme celui de Toramāna et Mihirakula, sont des noms iraniens indianisés [6].

Le nom de la ville de Ghazni est transcrit chez Ptolémée (vers 150 de notre ère) Γάζακα ou *Γάνζακα ; dans les *Actes de Saint Thomas* (IVe siècle), *Gazi,* mais chez Hiuan-tsang (VIIe siècle) *Ho-si-na,* soit Ghazni. Le groupe *-nz-* subit donc une métathèse en *-zn-* entre le IVe et le VIIe siècle. Or, comme l'a fait ressortir Benvéniste, c'est avec le parthe *gzn* (= *gazn*) « trésor », et surtout avec le sogdien *γzn'k *γaznak* « trésor », que le nom de *Γ*aznak* coïncide le mieux [7]. Puisque la

(1) XVIII, 6, 22 ; XIX, 1, 7 ; XXXI, 2, 1-12.

(2) *De bello persico,* I, 3.

(3) Le *Pei chi,* cf. W. M. MC GOVERN, *op. cit.,* p. 405.

(4) J. MARQUART, *A Catalogue...,* § 9, où Sinjepik (Zilzibul) est appelé yabgou-kagan, tandis que Aryāsp, *χiyōnān šāh* ou « roi des Chionites ».

(5) LENZ, *Z. I. I.,* 4 (1926), p. 281.

(6) O. G. VON WESENDONK, *Kūšān, Chioniten und Hephtaliten, Klio,* t. 26 (1933), p. 345.

(7) E. BENVÉNISTE, *Le nom de la ville de Ghazna, J. A.,* 226 (1935), p. 141-143. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que l'*assa foetida* dont la région de Ghazni était, d'après Hiuan-tsang, un grand centre de production (ST. JULIEN, *Mémoires...,* II, p. 187) s'appelle en persan *Kaznī* ou *Giznī* passé au mongol sous la forme de *χa-si-ni,* cf. B. LAUFER, *Sino-iranica,* 575, n° 10, 360 ; B. WLADIMIRTZOFF, *Mongolica,* I, *Zapiski Kolleguii Vostokovedov,* I, (1925), p. 340, et que dans le nom du safran (*curcuma*), une autre spécialité de la région, en sanscrit *ğaguḍa,* Marquart proposa de reconnaître **ğāgud *ğā'ul *ğāvul* ou pers. m. *zāvul.* (*Das Reich Zābul...,* p. 282).

période qui s'étend entre le IVe et le VIIe siècle correspond à l'établissement à Ghazni de la tribu chionite des Zābuls, on peut présumer que ce changement de nom de la capitale a pu se produire sous l'influence de leur langue qui était apparentée au sogdien tout comme était apparentée la dynastie de Zābul à celle de la Sogiane. Les Chionites du Sud parlaient, probablement, le *zābulī* qui était un dialecte fortement influencé par les langues indiennes [1], surtout après l'extension de ce royaume sous Toramāna et Mihirakula, et qui trouve son expression dans les formes indianisées telles que *saianosai* pour *šāhānašāh* ou *Tšavla* pour *Zābul,* qu'on relève sur les monnaies de Zābul du VIIe siècle.

Avec ces données sur les Chionites, les assertions des sources chinoises qu'on trouve dans l'Histoire des Wei, des Tcheou, des Souei, et des T'ang, et d'après lesquelles ce peuple était de la famille des Yue-tche (Kouchans), sont dignes de foi puisque basées certainement sur des raisons ethnographiques sérieuses [2], et c'est peut-être à cause de cette origine des Chionites-Hephtalites qu'Élisée et d'autres chroniqueurs arméniens les appellent Kouchans [3]. D'autres sources chinoises prétendent que les Chionites étaient une branche du peuple Kao-tche (Güshī). En fait, les deux versions ne s'éloignent pas l'une de l'autre puisque les Yue-tche et les gens du Turfān parlaient les mêmes langues indo-européennes [4].

Les Chinois n'entretenaient pas de relations avec les Chionites pendant les IIIe, IVe et Ve siècles, leurs annales l'avouent [5], et c'est pourquoi on ne connaît de leur passé en Kachgarie qu'un seul fait, qui remonte à 126 de notre ère : leur aide à Pan Yong pour battre les Huns du Nord [6]. C'est pour cela également que les indications sur leur habitat primitif manquent de précision, et que, d'après les uns, les Chionites se trouvaient au Sud de Kin-chan, d'où ils auraient émigré à l'Ouest de Khotan, dans le Tokharestan, et d'après les autres, après avoir battu les Huns du Nord, sous Pan Yong, ils se seraient fixés en Dzoungarie [7] — sources qui, au fond, se concilient peut-être, et, avec les passages concernant leur origine, se complètent.

Moins précis encore sont les renseignements chronologiques, car il nous paraît difficile d'admettre que « du temps où les *Wei* résidaient à *Sang-kan,* au Nord de *Nan-chi* (386-494), les *Hoa* [ou les Chionites], étaient encore un petit peuple soumis aux Jouan-jouan » [8]. Or, nous

[1] J. Marquart, *A Catalogue...*, p. 89.

[2] E. Specht, *J. A.*, 1883, II, p. 339, 344, 347; E. Chavannes, *Documents...*, p. 158; J. Marquart et J. de Groot, *Das Reich Zābul...*, p. 253.

[3] J. Marquart, *Ērānšahr,* p. 55, n. 8, « le pays des Huns qu'on appelle Kouchans ».

[4] Le *Wei chou,* cf. E. Specht, *op. cit.*, p. 339-340; le *Nan chi,* cf. W. M. Mc Govern, *The early empires of Central Asia,* p. 405-406. L'auteur de la glose *Thoung-kiang-mou* écrit sous la rubrique de l'année 555 que les Aptal étaient originairement de la race des Ta Yue-tche, et certaines autorités disent qu'ils sont des rameaux divergents des Ko-tch(a)n. Ma-touan-lin donne dans son *Encyclopédie* deux notices sur les Hephtalites : dans l'une il dit que les *Ye-ta* sont de la race des Ta Yue-tche, et suivant d'autres, une sous-tribu des Kao-tche (anc. Ko-tch(a)n ; dans l'autre, que les I-tan (anc. Ep-tal) appartiennent à la même race que les Ta Yue-tche. E. Blochet, *Le pays de Tchata et les Hephtalites,* p. 346 sqq.

[5] Le *Leang chou,* cf. E. Specht, *op. cit.*, p. 335 ; « depuis la dynastie des Wei (220-265) et des Tsin (265-420), jusqu'à la contemporaine, les Hua n'ont eu aucune relation avec le royaume du Milieu », cf. A. Herrmann, *Die Hephtaliten und ihre Beziehungen zu China,* p. 567-568.

[6] *Ibid.,*

[7] W. M. Mc Govern, *op. cit.*, p. 405 et n. 13.

[8] Le *Leang chou,* cf. E. Chavannes, *op. cit.*, p. 222.



avons vu que, déjà sous Châpour II, donc avant 379, les Chionites possédaient toute la Bactriane et étaient gouvernés par le roi Hephtal I.

D'autres difficultés se présentent à propos du peuple sous la pression duquel les Chionites se mirent en mouvement vers l'Ouest. Les sources chinoises ne le mentionnent pas, mais on peut présumer que celui-ci était, d'une façon directe ou indirecte, les Jouan-jouan. Si l'identification est exacte, il faudrait admettre que ceux-ci commencèrent leur extension avant le milieu du IVe siècle, date qu'on lui assigne généralement, pour devenir une grande nation vers 400 [1]. Au milieu du IVe siècle, les Chionites se trouvaient déjà en lutte avec Châpour II, par conséquent, leur départ de la Kachgarie dut débuter au moins vers le commencement de ce siècle. Quant à la parenté entre les Chionites et les Jouan-jouan, elle ne date que du temps d'Hephtal III, c'est-à-dire du début du VIe siècle, où les deux peuples se trouvaient à l'apogée de leur puissance.

L'histoire des *Wei* parle des Ta Yue-tche, confinés au Nord par les Jouan-jouan, où ils étaient exposés à leurs incursions, et qui passèrent à l'Occident où ils s'établirent dans la ville de *Po-la* (Balkh) [2]. C'étaient les Yue-tche de Kidāra, et puisqu'on les trouve avec les Chionites, à la même époque (milieu du IVe siècle), dans la Bactriane et les régions avoisinantes, on peut en conclure qu'ils quittèrent tous deux la Kachgarie sous la même pression, et que leur déplacement était conjoint ou synchronisé. De plus, le fait qu'ils appartenaient au même groupement racial, et aussi qu'ils étaient de la même famille, pourrait faire croire que les Yue-tche de Kidāra et les Chionites constituaient une fraction des Ta Yue-tche et des Sakas qui, lors de leur grand exode du Turkestan chinois, au IIe siècle avant l'ère chrétienne, restèrent sur le territoire contrôlé par les Wou-souen. C'est la raison pour laquelle Kumārajīva appelle les Yue-tche de Kidāra « Petits Kouchans », et pour laquelle Hiuan-tsang dit que le premier prince du royaume de *Hi-mo-ta-lo* (Hephtalite), nommé *Khiang-koue-wang,* était de la race des Sakas [3]. Dans ce cas, les Kidarites peuvent être considérés comme l'arrière-garde de ce stock de populations du Turkestan chinois, d'origine indo-européenne, qui constituait le *substratum* des habitants de ce pays; peuples qui sont surtout connus dans l'histoire par leur migration du IIe siècle avant J.-C. vers le bassin de l'Oxus et de l'Yaxartes, et qui mirent fin au royaume gréco-bactrien. Car, toutes les vagues humaines qui les suivront seront déjà celles des Huns, des Avares, des Turcs et des Mongols.

Il se pourrait que la pression des Jouan-jouan se soit exercée sur les Kidarites et les Chionites d'une façon indirecte, autrement dit, qu'entre eux se soient trouvées les tribus hunniques de Yue-pan, au Nord de T'ien-chan, qui furent à l'origine de la grande invasion des Huns en Europe orientale, dès le dernier quart du IVe siècle [4]. De fait, chronologiquement, la vague des Petits Kouchans ou Kidarites, qui, probablement, entraînèrent avec eux les Chionites, et s'installèrent dans le bassin de l'Oxus et de l'Yaxartes, est suivie de près par l'invasion des Huns qui se dirigent vers l'Ouest et, déjà vers 375, attaquent les Alains.

[1] E. Chavannes, *op. cit.*, p. 221 et 230.

[2] E. Specht, *op. cit.*, p. 327-328.

[3] St. Julien, *Mémoires...*, t. II, p. 198.

[4] Kiessling, *R. E. P. W.*, *s. v., Hunni,* t. VIII, 2600-2601.

On ignore la voie que suivirent les Chionites avant d'atteindre la Bactriane, mais le fait qu'ils possédaient toute la partie occidentale du Turkestan chinois, avec Karachahr, Koutcha, Kachgar et Khotan, permet de penser qu'ils traversèrent cette partie de la Kachgarie avant de pénétrer en Sogdiane et de s'installer au Sud de l'Oxus [1].

*Religion.* — « Ils (les Hephtalites) adorent l'esprit du ciel et celui du feu. Chaque jour ils sortent sur le seuil de leur porte pour faire un sacrifice aux esprits; après qu'il est consommé, ils s'agenouillent et font une salutation pour le terminer. » [2] Ainsi décrit le *Leang chou* la religion des Hephtalites dans laquelle on a cru pouvoir deviner les radiations de la religion iranienne sur les peuples de l'Asie centrale [3]; cependant, la façon d'inhumer les morts, qui nous est rapportée par les annalistes chinois [4], ou l'incinération des cadavres comme celle du fils de Grumbatès à la bataille d'Amida [5], écartent l'idée de l'existence, chez eux, du culte zoroastrien. Toutefois, les historiens chinois insistent, et à plusieurs reprises, sur le grand nombre de temples et de *stūpas* ornés d'or qui s'élevaient à Pa-ti-yen, « ville de la résidence royale » et une des capitales des Hephtalites [6]. Il faut croire que le bouddhisme dut faire de grands progrès et beaucoup d'adeptes parmi les Hephtalites installés dans le Tokharestan. Ainsi, la conquête du Cachemire (et du Gandhāra) par Hephtal I est présentée par Hiuan-tsang comme une conséquence de l'attachement de ce roi à la Bonne Loi, et de son désir de la défendre contre les attaques des hérétiques [7]. A l'époque où ce pèlerin traverse le Tokharestan et visite les rois de plusieurs pays, la plupart d'entre eux, y compris celui de Bāmiyān, d'origine hephtalite, sont bouddhistes de longue date. Nīzak, qui, pendant une courte période, s'arrogea le titre de roi du Tokharestan, était un fervent bouddhiste et se vengea sur Barmak, qui, à ses yeux, trahit « la religion de ses ancêtres » en se convertissant à l'Islam. Il faut croire que les Chionites du Nord subirent assez profondément l'influence du bouddhisme officiel de leurs prédécesseurs les Kouchans dans ce Tokharestan qui continuait à servir de grande voie de passage et d'échanges aux centres bouddhiques de l'Inde, de la Kachgarie et de la Chine. Et, en effet, le *Souei chou* confirme que les *Ye-tha* (Hephtalites) du royaume de *T'ou-ho-lo* (Tokharestan) adorent *Fo* (Bouddha) [8].

Tel ne fut pas le cas des Chionites du Sud dont le culte national du dieu Sun, apporté par la tribu des Zabulites ou Tšavlas fut installé dans le sanctuaire de cette divinité dans les montagnes au Sud de leur royaume de Zābul. Hiuan-tsang, qui est la source principale de nos connaissances

[1] W. M. Mc Govern, *op. cit.*, p. 408.

[2] E. Specht, *op. cit.*, p. 338.

[3] W. M. Mc Govern, *op. cit.*, p. 409.

[4] « Ils ensevelissent les morts dans des cercueils en bois » (*Leang chou*). « On dépose les morts dans un tombeau formé de pierres amoncelées; s'il est pauvre, on se borne à creuser une fosse pour l'enterrer. On enterre avec le corps tous les objets qui étaient à l'usage personnel du défunt » (le *Wei lio*), cf. E. Specht, *op. cit.*, p. 338 et 342.

[5] Ammien Marcellin, XIX, 2, 1.

[6] Le *Souei chou*, le *Pei chi*, le *Wei chou*, cf. A. Herrmann, *op. cit.*, p. 570 sqq. L'auteur critique à tort Chavannes (*B. E. F. E. O.*, 1903, p. 405, n. 2), qui admettait l'existence de temples et de *stūpa* chez les Hephtalites, et prétend que cet état de choses n'exista qu'à partir de 607 (*ibid.*, p. 577).

[7] « Il établit son cœur dans la religion de Bouddha et fit voguer ses affections dans la mer de la Loi ». St. Julien, *Mémoires...*, I, p. 179.

[8] E. Specht, *op. cit.*, p. 345-346.



de ce culte, précise qu'il venait de loin; nous avons vu plus haut comment ce dieu vint s'installer sur le *Suno-hilo* ou « montagne de Sun ». « Sur cette montagne, le dieu fait éclater tantôt sa sévérité ou sa bonté, tantôt sa méchanceté ou sa violence. Ceux qui l'invoquent avec une foi sincère obtiennent l'objet de leurs vœux; mais ceux qui le méprisent s'attirent de terribles malheurs. C'est pourquoi les peuples voisins, comme ceux des contrées lointaines, lui témoignent un profond respect; les supérieurs et les inférieurs sont pénétrés d'une crainte respectueuse. Les princes, les ministres et les magistrats des royaumes voisins et des nations étrangères, se réunissent chaque année dans un jour heureux, mais à des époques indéterminées. Les uns offrent de l'or, de l'argent et des objets rares et précieux, les autres apportent en tribut des moutons, des chevaux et des animaux apprivoisés; tous se recommandent par la droiture et la pureté de leur caractère. Ainsi, quoique la terre (le sol du temple) soit couverte d'or et d'argent, et que les moutons et les chevaux remplissent les vallées, personne n'oserait les convoiter; leur unique soin est de faire les offrandes. Ils ont un grand respect pour les *Tīrtakas* [1], domptent leurs passions et se livrent à de dures austérités. Les esprits du ciel ont communiqué aux *Tīrtakas* la science des prières magiques. Ceux-ci la pratiquent fidèlement, et souvent avec succès. Ils traitent toutes sortes de maladies et beaucoup de personnes se voient complètement guéries. » [2]

On lit, non sans surprise, cette longue description d'une religion étrangère par Hiuan-tsang, qui s'arrête généralement à peine pour mentionner les « hérétiques ». Grand théologien, ayant consacré son existence à approfondir sa connaissance des paroles de Bouddha et à porter loin leur vérité, il manifeste dans ce passage une sorte de faveur, de bienveillance même, pour les adeptes du culte du dieu Sun. Malgré les institutions bouddhiques, qui existent dans le royaume de Zābul à côté de celles des Zoroastriens [3], malgré une attitude bienveillante du roi et des habitants vis-à-vis de la Bonne Loi, ce qui prouve chez eux une large tolérance religieuse, le culte du dieu Sun est incontestablement la religion officielle du royaume et compte parmi ses adeptes non seulement de larges groupements de la population, mais aussi des princes et des grands, autant de Zābul que des pays voisins et même éloignés. Au milieu du VIIe siècle, le culte du dieu Sun jouit d'un rayonnement particulièrement étendu et son sanctuaire accumule de grandes richesses. Dans la description que donne le *Souei chou*, le temple de Sun est « revêtu de plaques d'or et d'argent et a le sol couvert de feuilles d'argent. Plus de mille fidèles y viennent journellement. Devant le temple se dresse un squelette de poisson (si grand) qu'un cavalier peut passer à travers » [4].

La courte allusion des annalistes chinois à la religion des Hephtalites, qui adoraient l'esprit du ciel et du feu, se retrouve reproduite chez Hiuan-tsang pour caractériser le culte du dieu Sun, et ces descriptions permettent à elles seules de conclure à une adoration du dieu solaire. Le poisson, dont l'image se trouvait devant le temple de Sun, et qui était donc son attribut, n'est pas nécessairement le symbole d'une divinité marine ou du commerce, comme le pensait Marquart [5].

[1] Brahmanes; ici, certainement les prêtres du culte (St. Julien).

[2] St. Julien, *Mémoires...*, II, p. 189.

[3] Hiuan-tsang parle de certaines gens de Zābul qui, chaque jour « lisent plusieurs dizaines de mille mots » (*ibid.*, p. 188) et en qui on pourrait voir des Zoroastriens.

[4] J. Marquart et J. de Groot, *Das Reich Zābul...*, p. 250.

[5] *Ibid.*, p. 287.

Certaines religions primitives indo-européennes connurent le culte du soleil avec la représentation du char traîné par des chevaux, ou celle d'une barque guidée par un poisson pour que pendant la nuit le dieu pût accomplir son voyage à travers l'océan et atteindre l'Orient. Or, le roi de Zābul portait une couronne ornée d'un poisson en or et était assis sur un trône en forme de cheval en or [1], les deux principaux attributs parmi ceux du dieu Soleil. Les troupeaux, qui remplissaient les vallées près du temple de Sun, et auxquels on ne touchait jamais, font penser à ceux de l'Odyssée, paissant dans l'île de Thrinacie, qui étaient la joie d'Hélios, et qui devaient conserver dans leur pureté l'essence même du dieu Soleil [2]. Et qu'il nous soit permis d'attirer l'attention sur l'air de parenté si proche du nom même du dieu Sun avec le goth. *sunno*, anglais *sun*, allem. *Sonne*, lat. *sol*, français *soleil* et russe *solntsé*.

Dès que le royaume de Zābul, sous sa nouvelle dynastie de Toramāna, étend sa domination sur une partie de l'Inde, le culte national du dieu Soleil Sun se trouve directement en contact avec le culte qui fut introduit dans l'Inde quelques siècles plus tôt par les Sakas, prédécesseurs et parents des Chionites, et qui avait pour base la même divinité. D'après le *Bhavishya Purāna*, c'est les Magās des Sakas qui furent à l'origine de la pénétration du culte du soleil dans l'Inde, et ceci probablement au cours de la seconde moitié du IIe siècle avant l'ère chrétienne. Il se produisit, sous l'influence du brahmanisme, une fusion de ce culte iranien du dieu Soleil Mithra, devenu Mihira — de qui dépend tout ce qui est vivant, dont l'apparition met fin aux ennemis nocturnes, dieu invincible, donc celui des princes et des guerriers, mais aussi dieu du pardon, sauveur, rédempteur — avec la religion de l'Inde, à la suite de quoi Mihira devint non seulement Sūrya, mais aussi, comme on l'a vu plus haut, Viṣṇu et Śiva, sans toutefois que sa teinte iranienne de monothéisme se fût perdue.

Ce culte de ce dieu Soleil Mihira-Sūrya, qui est à l'origine de toutes les créations du monde matériel, de tout ce qui est spirituel, de tout ce qui est bon ou mauvais, est si proche de celui du dieu Sun tel qu'il est décrit dans les sources chinoises, et qui est venu de son pays d'origine avec les Chionites du Sud, qu'une substitution de l'un par l'autre dut se produire dans l'esprit d'un Toramāna conquérant, pour qui Mihira devient le protecteur de la dynastie, à qui il élève un temple à Multān [3] et dont il donne le nom à son fils Mihirakula. Celui-ci, non seulement maintient les traditions de son père et construit des temples [4], mais, devenant le plus zélé des défenseurs du culte du dieu Soleil, entreprend de telles persécutions contre les adeptes d'autres religions, et en particulier de celle de Bouddha, que toute une littérature jette un opprobre sur ce monstre qui le fera confondre devant l'histoire avec tout le peuple des Chionites-Hephtalites, et qui stigmatisera ceux-ci devant la postérité comme étant les plus barbares et les plus cruels destructeurs du passé.

Par rapport au zoroastrisme, le Mithra des Sakas était l'égal d'Ahuramazda, de sorte que le septième jour de la nouvelle ou de la pleine lune, qui est chez les Zoroastriens celui d'Ahuramazda,

(1) Le *Souei chou*, cf. *ibid.*, p. 250.

(2) E. Cahen et F. Cumont, *in* Daremberg et Saglio, *Diction. des Antiq.*, *s. v. Sol;* S. Reinach, *Phaéton, Revue de l'Histoire des Religions*, 1908, I, p. 1 sqq.

(3) A. Cunningham, *Later Indo-Scythians, N. C.*, 1894, p. 248-249, 252.

(4) Rājataranginī, I, 289.



était consacré chez les Sakas à Mihira. C'est peut-être en cela qu'il faudrait voir l'explication du rôle du croissant sur les coiffures royales de Toramāna et de Mihirakula (fig. 38-46), ainsi que sa présence sur la fresque de Bāmiyān dans la représentation du dieu solaire.

Appelé à vivre sur le même sol, côte à côte avec une autre grande religion, le bouddhisme, le culte du dieu Soleil ne put éviter de subir l'influence de celle-ci, et identifia son dieu avec Maitreya. Ainsi, Mihira, tout comme Bouddha, devient celui qui guérit, qui enseigne le monde, qui est privé de colère, qui ne tue pas, qui est magnanime [1]. Ce syncrétisme ressort déjà des monnaies de Kaniṣka et de Huviṣka, si riches en représentations de Mithra-Mihira, et où l'abondant panthéon — où figure aussi Bouddha, étranger à ce culte — n'est qu'une multiple représentation d'un seul et même dieu. Et il serait très important de savoir dans quelle mesure ce culte de Mihira, dieu solaire, influa sur la conversion miraculeuse de Kaniṣka.

A son tour, le bouddhisme, qui vivait en si étroite communauté avec la religion du dieu Soleil sur l'ancien sol d'Afghanistan, n'échappa pas à l'influence de celle-ci. Par une sorte de syncrétisme, favorisé vraisemblablement par un très ancien culte du soleil dans Bouddha, celui-ci s'identifie au dieu Soleil et, comme tel, se trouve représenté en fresque sur la voûte de la niche du petit Bouddha de Bāmiyān, habillé en Mithra, entouré d'un halo ou disque solaire dans lequel est inséré le croissant, et traîné dans un quadrige [2]. Des deux côtés de ce groupe central, se tiennent les huit Bouddhas qu'on peut rapprocher des huit puissants Magās ou Bhojakās — qui sortirent du corps du dieu Soleil et qui devinrent les chefs des huit tribus des Magās — ou, peut-être, des huit forces divines du dieu Soleil : Mihira, Nikṣubhā, Rājñi, Daṇḍanāyaka, Pingala, Rājña, Strauṣa, Īśa Garumtat [3].

Le culte du dieu Sun n'était pas d'origine turque, comme le croyait Martin, ni indienne non plus [4], et il ne pouvait être d'origine kouchane, la représentation du dieu Sun étant absente du riche panthéon figuré sur leurs monnaies. Il ne peut être que chionite, et ce sont les Chionites qui l'ont amené avec eux de leur habitat primitif de l'Asie centrale. Et, si un temple du dieu Sun exista aussi à al-Ubulla, l'ancienne Ἀπόλογος, à l'embouchure du Tigre [5], son culte n'y fut pas nécessairement apporté par les marchands indiens, comme l'admettait Marquart. Rappelons la légende concernant la création du *stūpa* du safran à Maghada, qui raconte que les marchands de Zābul, adeptes du culte de l'esprit du ciel (dieu Sun), ayant été sauvés au cours d'une violente tempête sur mer par Avalôkitêçvara Bôdhisattva, se convertissent et érigent un *stūpa* [6]. Si les marchands de Zābul partaient vers l'Inde par mer avec leurs marchandises, dont le safran (*curcuma*), produit important de leur sol, ils allaient certainement commercer, par mer aussi, vers l'Occident, et rien n'empêche de croire que, pour remercier Sun, leur dieu protecteur, ils lui érigèrent un sanctuaire à l'estuaire du Tigre. Ainsi, l'existence de ce temple laisse entendre que c'est

(1) I. Scheftelovitz, *op. cit.*, 313.

(2) A. et Y. Godard et J. Hackin, *Les Antiquités bouddhiques de Bāmiyān, M. D. A. F. A.*, t. II, 1928, pl. XXII et fig. 6.

(3) I. Scheftelovitz, *op. cit.*, p. 299 et 303. Sur la fresque du dieu solaire de Bāmiyān, voir l'étude de B. Rowland Jr., *Buddha and the Sun God, Zalmoxis, Revue des Études religieuses*, Geuthner, Paris 1938, I, p. 69-84.

(4) J. Marquart et J. de Groot, *op. cit.*, p. 285 et 287.

(5) Yāqūt, II, 960, 4, cf. J. Marquart et J. de Groot, *op. cit.*, p. 285.

(6) St. Julien, *Mémoires...*, I, p. 474 sqq.

le commerce qui fut un des moyens de propagation de ce culte tout comme il véhicula d'autres religions dans l'antiquité. Et ceci confirme l'assertion de Hiuan-tsang sur l'extension du culte de Sun, non seulement dans les pays voisins, mais aussi dans d'autres très éloignés, ce qui a fait du sanctuaire du dieu Sun à Zābul un centre de pèlerinage tellement important que les chroniqueurs arabes le comparent à la Mecque [1]. Centre religieux, mais certainement aussi point de ralliement national, le temple de Sun dut jouer un rôle d'une importance primordiale dans la vie politique du royaume de Zābul en contribuant à raffermir, pendant des siècles, la résistance de celui-ci aux attaques des ennemis, à soutenir la lutte de leurs princes divinisés, et à assurer au royaume sa longue survie au cœur même des pays tombés depuis longtemps dans la vassalité.

*Institutions et mœurs.* — Les sources orientales aussi bien qu'occidentales ne manquent pas, qui dépeignent la vie et les mœurs du peuple chionite-hephtalite. On peut parfois les trouver contradictoires, ce qui serait juste si on ne prenait pas en considération les conditions dans lesquelles le témoin qui laissa des souvenirs s'est trouvé en contact avec ce peuple, ou si l'on oubliait que ces écrits datent d'époques différentes. La question des dates revêt une grande importance dans la vie d'un peuple, qui, en relativement peu de temps, passa d'un état tribal et nomade à celui de créateur d'un puissant royaume, qui étendit sa suzeraineté sur presque autant de pays que les Kouchans et qui se transforma en société sédentaire, policée, vivant suivant un ordre établi, et soumis à des lois.

Car, d'après Procope, un « gouvernement avec des lois » existait chez les Hephtalites, et ces lois frappèrent l'imagination des annalistes chinois par leur sévérité, puisqu'un voleur, « quelle que soit la quantité des objets dérobés, est coupé en deux par la moitié du corps, et les dettes se payent au décuple » [2]. Le sens de la droiture, du respect de l'engagement contracté, semble avoir été porté à un haut degré chez ce peuple, s'il faut en juger par l'attitude du roi Hephtal III qui exhorte Pērōz à ne pas enfreindre le traité conclu entre eux après que le roi perse eût déjà été si magnanimement traité lors de sa première défaite et sa captivité.

La royauté chez les Hephtalites n'était pas héréditaire; au roi mort pouvait succéder aussi bien un de ses fils qu'un de ses frères pourvu qu'il en fût reconnu capable [3], et c'est une pratique qui n'est pas sans analogie avec celle de la succession au trône des Sassanides, du moins pendant certaines périodes.

Nous avons déjà vu quelle fut la titulature des rois chionites et en particulier à Zābul, où, à une date postérieure à la chute de l'empire sassanide, elle devient d'une richesse et d'une variété inusitées auparavant. Ceci semble se trouver en liaison directe avec les changements intervenus dans la conception même de la puissance du monarque. D'une part, sous l'influence des idées sassanides sur les origines divines des rois, d'autre part, à la suite de l'importance grandissante du culte du dieu Soleil Sun, le roi semble devenir, en quelque sorte, le représentant de la divinité

(1) Ibn al-Athīr, VII, 226, cf. J. Marquart et J. de Groot, *op. cit.*, p. 273.

(2) Le *Wei chou*, cf. E. Specht, *op. cit.*, p. 342.

(3) Le *Pei che*, cf. E. Chavannes, *Voyage de Song Yun...*, *B. E. F. E. O.*, III, 1903, p. 402.



sur la terre, et se fait porter par douze hommes sur un trône d'or, tout comme une statue de ce dieu dont il serait l'émanation [1].

Comme les souverains des autres puissances contemporaines, les rois hephtalites renforçaient leurs liens avec d'autres États par des mariages avec des princesses étrangères, et ces alliances sont connues surtout à l'époque des splendeurs de ce peuple sous le roi Hephtal III, qui épousa la fille de Pērōz, faite prisonnière lors de la défaite de ce roi, et plus tard les sœurs du roi des Jouan-jouan, Po-lo-men, qui mourut en 523 [2].

Le cérémonial de la cour hephtalite dut s'inspirer de celui de la cour sassanide, ce qui est facile à comprendre pour un peuple nomade qui n'en possédait probablement point. Or, comme on sait, l'organisation de la cour des Sassanides avait un tel prestige que celle même de Charlemagne ne put échapper à son empire. Ces rois chionites, que ce soit celui des Hephtalites, de la Sogdiane ou de Zābul, portaient des couronnes qu'on connaît déjà par les monnayages de certains d'entre eux et qui, ornées d'or, soit d'un poisson, comme celle du roi de Zābul, soit de sept préciensetés et de fleurs, comme celle du roi de K'ang ou de Sogdiane, sont d'inspiration sassanide. Ces princes recevaient les ambassadeurs étrangers, assis sur leur lit d'apparat en or, dont les pieds étaient en forme de cheval au Zābul, de brebis au Ferghāna, de chameau au Boukhārā, ou de phénix chez le roi des Hephtalites, dont la femme était installée dans la même pièce, sur un lit également en or, formé d'un éléphant à six défenses porté par quatre lions [3].

*Polyandrie.* — La présence de la reine aux réceptions officielles était contraire aux traditions sassanides et cette différence entre les deux protocoles attire l'attention sur le rôle de la femme dans la société hephtalite. Toutes les sources historiques, qu'elles soient occidentales ou orientales, confirment que ce peuple pratiquait la polyandrie entre frères, et que les enfants appartenaient au frère aîné. La femme portait une coiffure en forme de corne à autant de pointes qu'elle comptait de maris. Une coiffure analogue a été rencontrée par Hiuan-tsang chez les femmes de Hi-ma-to-lo (Hephtalites) en 644 [4], et s'est conservée encore jusqu'à nos jours chez les Basgali-Kafirs, dans le Čitral occidental, tout comme elle est encore en usage à Yārkend [5]. Al-Bīrūnī prétend que, de son temps, dans les montagnes sises entre le Panjshīr et le

(1) J. Marquart et J. de Groot, *op. cit.*, p. 273 sqq. Nous ne partageons toutefois pas l'hypothèse de Marquart de voir en *zambīl* ou *zunbīl* un titre dérivé aussi du nom du dieu Sun, et croyons y reconnaître l'ethnique *ǧauvla, ǧanbula, ǧabuvlah,* le *'tch'e-le* de Song Yun ou « zabulite » pris par les chroniqueurs arabes pour un titre et même pour un nom propre (*ibid.*, p. 281).

(2) E. Chavannes, *op. cit.*, p. 403.

(3) J. Marquart et J. de Groot, *op. cit.*, p. 258-259. La fresque de Dukhtar-i-Nōshirwān doit exprimer l'aspect de l'un de ces princes sur son trône soutenu par deux chevaux ailés. Si on se base sur les descriptions que nous venons de citer et les monnaies hephtalites, il semblerait qu'on ne puisse pas faire remonter plus haut que le VII^e^ siècle de notre ère la coiffure du personnage qui est surmontée de deux ailes éployées sontenant une tête de lion. Voir A. et Y. Godard et J. Hackin, *op. cit.*, fig. 25 et 27.

(4) St. Julien, *Mémoires...*, II, p. 197-198. Ne serait-ce pas une allusion à la polyandrie que cet autre passage du pèlerin à propos des habitants de Kapiça, chez qui le mariage « est un honteux mélange de sexes », *ibid.*, I, p. 40.

(5) Tomaschek, *Ueber das Arimaspische Gedicht von Aristeas*, *Abh. d. k. Ak. d. Wiss. in Wien, hist.-phil. Klas.*, 116 (1888), p. 751.

Cachemire, vivait encore un peuple chez lequel plusieurs frères avaient une femme en commun [1].

Deux parmi les peuples anciens, les Khazars et les Khaladjs, sont connus comme ayant pratiqué la polyandrie. Marquart, sur la foi des écrits des historiens arméniens, exprima une hypothèse qui cherche à expliquer ces mœurs chez les Khazars par la présence de « l'élément hephtalite », ce qui semble se confirmer par le fait que Sébéos désignait les Khazars et les Hephtalites sous le même nom de *T'etalac'ik'* [2]. Faut-il croire que l'origine de la polyandrie est la même chez les Khaladjs, et, dans ce cas, attribuer à cette pratique commune la confusion que fit Firdousī entre les Hephtalites et les Khaladjs en désignant ceux-ci comme adversaires de Bahrām Gōr [3] ?

On sait que la polyandrie existe de nos jours chez les Tibétains, qui ne sont cependant pas mentionnés dans les sources anciennes comme polyandres, et qui ont pu avoir adopté ces mœurs à une époque plus récente, et aussi, probablement, à la suite d'un séjour prolongé dans le voisinage des Hephtalites. Il faut croire que cette pratique si particulière, qu'a connue la famille chez les Hephtalites, dut exercer une certaine force d'attraction sur les peuples avec lesquels ils se trouvaient en étroites relations, du moment que ceux-ci l'adoptèrent à leur tour; et, dans ce cas, on est en droit de se demander si le mouvement mazdakite ne se trouva pas en partie influencé par la polyandrie des voisins. Doit-on voir une simple coïncidence dans le fait qu'une secte, qui enseignait une sorte de communisme sexuel, suivant lequel « les femmes doivent être communes, et chacun peut vivre avec qui il veut » [4], et qui a fait adopter au roi Kawādh des lois disant que « les Perses pouvaient posséder des femmes en communauté » [5], prit un essor inconnu avant, menaçant de bouleverser les bases de la société iranienne? Et ceci, précisément au moment où l'Iran, après la débâcle de Pērōz, devint tributaire des Hephtalites qui placèrent sur son trône Kawādh, ce prince qui passa chez eux une partie de sa vie et qui fut restauré grâce à leur puissance.

Nous ne connaissons rien ou peu de chose sur la raison de l'existence de la polyandrie chez les Hephtalites. Le *Leang chou*, qui la mentionne avec d'autres histoires chinoises, cherche à l'attribuer au nombre réduit de femmes [6]; la même idée ressort dans un passage du *T'ang chou* à propos de la population de T'ou-ho-lo ou Tokharestan, où il y a « peu de filles et beaucoup de garçons » [7]. Toutefois, l'inégalité dans la proportion des sexes ne doit pas, semble-t-il, être interprétée comme une raison de cette pratique. Elle est en tout cas rejetée par S. A. R. le Prince Pierre de Grèce [8] qui signale l'existence de monastères abritant des milliers de nonnes tibétaines à côté de villages où vivent des familles composées parfois de trois ou quatre maris partageant une seule femme. Selon le Prince, la raison qui pourrait être la principale, est plutôt d'ordre économique, la polyandrie empêchant le morcellement des biens d'une famille. Cette thèse est

(1) *Alberuni's India*, trad. Sachau, London 1914; t. I, p. 108.

(2) Moïse K'alankatvac'i dans Brosset, *Histoire de la Géorgie*, p. 484; J. Marquart, *Historische Glossen zu den alttürkischen Inschriften*, *W. Z. K. M.*, XII (1898), p. 200.

(3) J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig 1903, p. 82; Idem, *Das Reich Zābul...*, p. 258 et n. 1; Firdousi, V, 682.

(4) Josué le Stylite, § 20.

(5) Procope, *De bello persico*, I, 3.

(6) E. Specht, *op. cit.*, p. 338.

(7) E. Chavannes, *Documents...*, p. 155.

(8) Les recherches de S. A. R. le Prince Pierre de Grèce, interrompues à cause de la guerre, n'ont pu se faire qu'au Petit Tibet et doivent être poursuivies dans le Tibet central et oriental.



assez proche de celle qui fut déjà soutenue par Tomaschek [1]. Néanmoins, chez les Tibétains d'aujourd'hui, bouddhistes en majorité, mais aussi musulmans, la polyandrie est pratiquée par les premiers, mais est abandonnée dès que la famille se convertit à l'Islam.

Il faut croire que la position de la femme chez les peuples polyandres subit un profond changement depuis l'antiquité. Chez les Tibétains modernes, la femme n'est qu'une propriété, presque un objet, que les frères partagent. Tel n'était pas son rôle dans la société hephtalite : nous avons déjà vu que la reine assistait avec le roi aux réceptions des envoyés des pays étrangers; les femmes hephtalites « reçoivent les visiteurs et s'asseyent avec eux » [2]. Cette liberté de mœurs ressemble beaucoup à celle des « Bactriens appelés Kouchans » que décrit le pseudo-Bardesane, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit des Kouchans ou de leurs successeurs. « Les femmes, écrit-il, se parent avec les vêtements des hommes, et avec beaucoup d'or et de bijoux de prix. Leurs esclaves, tant mâles que femelles, les servent plus que leurs époux; elles montent à cheval et quelques-unes s'habillent de vêtements tissés d'or et enrichis de pierres précieuses. Ces femmes n'observent pas la chasteté mais elles entretiennent des relations adultères avec leurs esclaves et avec les étrangers qui viennent dans ce pays; et leurs maris ne les blâment point pour cela. Ces femmes n'ont aucune crainte car les Kouchans considèrent leurs femmes comme étant au-dessus d'eux. » [3] La déférence des Yue-tche pour leurs femmes fut déjà signalée par Tchang K'ien, qui séjourna parmi eux en 126 avant notre ère [4], et cette assertion suggéra même l'hypothèse de l'existence chez eux de la polyandrie [5]. L'allusion de l'ambassadeur chinois est toutefois trop brève pour qu'on puisse partager ce point de vue, mais elle n'empêche pas qu'on attribue la liberté de la femme ainsi que la déférence que lui témoignèrent les Kouchans et les Hephtalites à la conservation des traditions des sociétés nomades, même après leur installation dans les pays situés au Sud de l'Oxus.

Car tout porte à croire que les Hephtalites, malgré l'affirmation de Procope qu'ils n'étaient pas nomades et réunissaient les qualités d'un peuple sédentaire, conservèrent leur ancien nomadisme même après avoir succédé aux Kouchans à la tête de leur royaume. Si Song Yun prétend qu'ils n'ont pas de villes, son opinion est peut-être basée sur le fait qu'il a été reçu par leur roi dans un campement de tentes [6]. Car, comment concilier son avis avec la description de la capitale des Hephtalites donnée par le *Pei che?* Mais, si on lit dans les histoires chinoises que les Hephtalites n'ont pas de villes et vivent sous des tentes en feutre, cette assertion est aussi injustifiée que le serait celle d'un voyageur moderne qui prétendrait que les Afghans d'aujourd'hui ignorent les agglomérations urbaines et ne connaissent que la vie de mouvement de la transhumance.

(1) *Op. cit.*, p. 751.

(2) Le *Leang chou*, cf. E. Specht, *op. cit.*, p. 338.

(3) V. Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, I, p. 84-85. Rappelons à ce propos que cette hospitalité particulière réservée aux étrangers de passage connut une longue survivance chez certains montagnards. Voir J. P. Ferrier, *Voyages et aventures en Perse, dans l'Afghanistan, le Beloutchistan et le Turkestan*, Paris 1870, I, p. 432-434.

(4) A. Wylie, *Notes on the Western Religions*, *J. of the Anthrop. Instit.*, 1881, p. 46; T. W. Kingsmill, *Intercourse of China with Eastern Turkestan*, *J. R. A. S.*, 1882, p. 94; W. W. Tarn, *Notes on Hellenism in Bactria and India*, *J. H. S.*, XXII (1902), p. 279 et n. 59.

(5) Tomaschek, *op. cit.*, p. 751.

(6) E. Chavannes, *op. cit.*, *B. E. F. E. O.*, III (1903), p. 402.

La géographie de ce pays, son climat, sa flore, invitent l'homme à vivre dans certaines régions une vie nomade, puisque là où un sédentaire ne pourrait mener qu'une existence misérable, un éleveur de troupeaux réalise des richesses dont profite l'État.

Il faut donc conclure que les sources chinoises, selon lesquelles les Hephtalites étaient des nomades, aussi bien que les byzantines qui affirment le contraire, ont raison [1], et que si une partie des Hephtalites habitait les villes, une fraction importante de ce peuple conserva ses pratiques de vie nomade ou semi-nomade tout comme cela se fait encore aujourd'hui chez certaines tribus afghanes.

## CONCLUSION.

Le peuple des Chionites s'est trouvé partagé en deux branches assez distinctes, celle du Nord ou des Hephtalites, et celle du Sud ou des Zābulites, entre lesquelles se dressait, comme une ligne de démarcation, la chaîne de l'Hindou-kouch, et qui eurent chacune leur propre histoire. On trouve quelque analogie entre les débuts de ce peuple et ceux de ses lointains prédécesseurs, les premières tribus iraniennes qui, vers la fin du IIe millénaire avant l'ère chrétienne, apparurent sur le Plateau iranien. Guerriers, possédant des armes perfectionnées et connaissant l'usage du cheval dressé, ceux-ci entraient au service des petits princes locaux, puis, au bout de quelques générations, finissaient par les remplacer [2]. Les Chionites arrivent aussi dans le bassin de l'Oxus comme mercenaires de Kidāra; ils prennent part à la réalisation du grand État éphémère de ce bâtisseur d'empire et finissent par s'en emparer. Mais cette substitution se fit en un temps beaucoup moins long, et ce peuple primitif et nomade se trouva, en moins de deux générations, à la tête d'un royaume étendu.

A l'encontre de l'expansion des Gréco-bactriens et des Kouchans, qui marquèrent une halte devant la barrière que l'Hindou-kouch dressait devant eux, avant de la franchir et de s'étendre au Sud et au Sud-Est, les Chionites occupèrent presque simultanément les régions au Nord et au Sud de cette chaîne. Celle-ci, avec ses six passes, d'obstacle se transforma en trait d'union, tout comme la mer qui baigne les îles grecques les reliait plus qu'elle ne les séparait. Toutefois, jamais l'Hindou-kouch ne permettra une soudure idéale entre les deux fractions du peuple chionite, et leur scission, dès le début, s'imprimera dans leur histoire tout au long de leur existence.

En traversant la barrière naturelle, les Gréco-bactriens, aussi bien que les Kouchans, et surtout ceux-ci, déplacent le centre de gravité de leur empire jusque dans l'Inde, leur expansion vers l'Ouest de la plaine bactrienne restant une entreprise secondaire. La division des Chionites en deux tronçons crée, dès le début, deux forces centrifuges en deux directions opposées qui furent imposées chacune par les conditions géographiques des pays qu'ils choisirent pour s'y

[1] Pour les premières, voir le *Wei chou*, le *Pei che*, le *Leang chou*, le *Lo-yang-lan-ki*, cf. A. Herrmann, *Die Hephtaliten...*, p. 564-580. Pour les secondes, Procope, *De bello persico*, I, 3.

[2] R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk*, 1939, II, p. 105 sqq.



établir. Pour ceux du Nord, la plaine de la Bactriane mène vers l'Ouest, étant depuis la plus haute antiquité la grand'route de migration des peuples vers le cœur du Plateau iranien. C'est dans cette direction, vers l'Iran sassanide, que la puissance des Hephtalites tentera de se frayer une voie. Pour ceux du Sud, qui occupent la vallée du Kaboul, leur destinée est marquée par les traces des antiques envahisseurs aryens de l'Inde que le royaume de Zābul cherchera, avec succès, à suivre, mais pour s'y maintenir pendant un bien court laps de temps. Les rapports, tantôt pacifiques, tantôt hostiles, avec les deux civilisations voisines, celle de l'Iran pour les Hephtalites, et celle de l'Inde pour les gens de Zābul, imprimeront la marque particulière à chacune d'elles aux deux branches du peuple chionite, mais non sans que la prédominance sassanide se fasse davantage sentir dans les manifestations de leur culture matérielle. Dans le domaine de la langue, le destin est frappant : la numismatique et la glyptique révèlent que, tandis que celle des Hephtalites subit certainement l'influence du pehlvi, le *zābulī* subit celle des langues de l'Inde.

La vie religieuse des deux fractions du peuple chionite suit également des voies différentes : les Hephtalites, qui pourtant habitent un pays où le bouddhisme n'avait pas, semble-t-il, d'attaches aussi profondes qu'au Gandhāra, troquent assez rapidement leur culte national du dieu Soleil contre la Bonne Loi et deviennent même ses défenseurs. Mais au Sud, dans le royaume de Zābul, on assiste à une telle prospérité du culte du dieu Sun, point de convergence des aspirations nationales, qu'il durera tant qu'existera le royaume lui-même. Renforcé par celui de Mihira de l'Inde, avec qui il se fondra peut-être même pendant une courte période, ce culte constituera une grave menace pour le bouddhisme du Gandhāra, en particulier sous Mihirakula. Voilà pourquoi dans ce pays « l'antique prospérité de la Bonne Loi, encore florissante pour Fa-hien (ve siècle), déjà chancelante pour Song Yun (vie siècle) », est « presque passée à l'état de souvenir pour Hiuan-tsang (viie siècle) »[1]. C'est grâce au long effort des princes turcs, d'abord, et des *sāhi*, ensuite, que Wou-k'ong (viiie siècle) la trouve « quelque peu restaurée ». Toutefois, les persécutions d'un Mihirakula ne sont qu'un cas exceptionnel, et on a pleinement le droit de croire que les Chionites pratiquaient une large tolérance dans le domaine de la religion sur laquelle la description du royaume de Zābul par Hiuan-tsang ne laisse aucun doute. On peut donc conclure que dans le royaume des Chionites, si large et si disparate, vivaient et prospéraient à côté du bouddhisme, le zoroastrisme et le culte du dieu Soleil, aussi bien que le manichéisme et le christianisme.

L'étalage des richesses des princes chionites : leur mobilier d'or et d'argent, leurs vêtements aussi bien que ceux de leurs femmes et de leur entourage, de brocart et de soie, ornés de pierres précieuses; les habits des femmes hephtalites et leurs bijoux, dont parlent les chroniqueurs chinois; la fortune amassée par des centres religieux tels que le temple du dieu Sun à Zābul, ou les sanctuaires et les *stūpa* couverts d'or de Pa-ti-yen leur capitale; tout cet ensemble est un témoignage indiscutable de la prospérité dont jouissait le royaume des Hephtalites. Ayant succédé aux Kouchans comme maîtres du bassin de l'Oxus et de l'Yaxartes, et des pays au Sud de

[1] A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*, II, p. 411.

l'Hindou-kouch, les Chionites-Hephtalites détenaient cette importante plaque tournante où se croisaient les grandes routes du commerce mondial, par où passaient les marchandises venant de Chine, la soie en particulier. A cet article toujours recherché par le monde occidental, s'ajoutaient les épices, sur le commerce desquelles Hiuan-tsang donne des renseignements discrets et dans lequel entrait aussi le royaume de Zābul avec l'exportation de son safran, aussi bien dans l'Inde que vers les ports occidentaux. La période la plus florissante chez les Hephtalites semble se placer vers la fin du v^e siècle et la première moitié du vi^e, alors que les Chionites-Hephtalites se trouvaient maîtres des pays s'étendant depuis le Turkestan chinois jusqu'à la frontière persane et l'embouchure de l'Indus. L'importance du commerce de la soie avec Byzance n'a rien perdu de son actualité depuis le déplacement du centre de l'empire romain vers l'Est, et trouve un écho dans Théophane de Byzance qui décrit les villes et les centres commerciaux par où passait la Route de la Soie. Et, c'est en quelque sorte l'historique de leur sort que fait Théophane quand il dit que sous l'empereur Justin, c'étaient les Turcs qui détenaient les villes et les ports de Seres, qu'avant eux c'étaient les Perses, et que ces points importants furent ravis à ceux-ci par les Hephtalites à qui les Turcs les arrachèrent après leur victoire [1].

Un passage de la chronique de Josué le Stylite attire l'attention sur l'importance du commerce pour la vie et la prospérité des villes, aussi bien sur le territoire hephtalite que romain, et on y apprend que lors de l'épidémie de peste qui sévit à Édesse en 501, les habitants de la ville élevèrent des prières pour que la maladie ne touchât pas les marchands étrangers, ce qui aurait pu compromettre l'avenir de leur commerce [2]. Et, Zacharie fait savoir que, du temps de Pērōz, les Huns avaient pour conseiller un marchand syrien, Eustache d'Apamée, ce qui indique l'intérêt que portaient les Syriens aux échanges commerciaux qui se faisaient à travers les pays occupés par ceux-là [3].

Jusqu'au milieu du v^e siècle, la Chine ne connaissait pas le secret de la fabrication du verre polychrome, et c'est seulement vers 436-451, avec l'arrivée d'une mission commerciale « du pays des Grands Yue-tche », que viennent en Chine les premiers spécialistes de cette industrie qui prendra un rapide essor. Or, le pays des Grands Yue-tche n'est autre, à cette époque, que le royaume des Hephtalites [4].

Depuis la fin du v^e siècle, ou le début du vi^e, le commerce maritime subit certains changements puisque les jonques chinoises commencèrent à s'enhardir pour aller jusqu'aux ports de l'Inde occidentale, où la soie qu'elles apportaient était achetée par les Perses ou les Éthiopiens [5], et, par la force des choses, touchaient certaines bases maritimes qui, à cette époque, se trouvaient entre les mains des Chionites.

Cependant, le transit par la voie de terre ne perdit rien de son importance. Et, étant donné que les Hephtalites détenaient la Bactriane et une partie du Turkestan chinois, ce chaînon de la

(1) Fragm. 3, *F. H. G.*, IV, p. 270.
(2) § 44, trad. N. Pigoulevskaya, *Mésopotamie...*, p. 146.
(3) *Ibid.*, p. 87.
(4) F. Hirth, *China and the Roman Empire*, p. 228 sqq.; P. Pelliot, *Tokharien et Koutchéen*, *J. A.*, 224 (1934), p. 42.
(5) Procope, *De bello persico*, IV, XX; cf. M. Reinaud, *L'empire romain et l'Asie centrale*, *J. A.*, 1863, p. 428-429.



Route de la Soie, il était normal qu'ils eussent une grande expérience dans les questions du négoce de la soie, ce qui pourrait expliquer pourquoi, avant de prendre une décision ayant trait aux propositions commerciales turques, Khosroès I consulta Katūlphe, qui était réfugié à la cour sassanide. Toutefois, dans ces échanges, l'élément sogdien jouait un rôle prédominant, et ceci à tel point, que les Turcs qui remplacèrent les Hephtalites, et devinrent à leur tour maîtres de la Sogdiane, permirent aux Sogdiens d'envoyer à la cour de Byzance leur propre ambassade pour traiter la question du commerce de la soie. Celle-ci avait à sa tête Maniakh « chef des Sogdoïtes » et son but dans les pourparlers était de briser le monopole des Perses et d'établir le commerce avec Byzance à travers les territoires turcs [1]. L'alliance turco-persane était aussi fragile dans le domaine économique que politique.

On a cru à tort que la conquête hephtalite n'apporta que destruction et désolation, et certaines voix se sont déjà élevées contre cette appréciation en bloc de ce peuple qui, ayant été considéré inexactement comme une branche des Huns, s'est vu attribuer leur renommée de barbarie [2]. Comme à chaque invasion, cette conquête provoqua des sièges et des abandons de villes — à preuve, Bégram-Kapiçi. Sous les Hephtalites, à cette période succéda certainement une époque constructive car, convertis au bouddhisme, ceux-ci durent participer à la vie religieuse de leurs sujets et favoriser l'édification de monastères et de *stūpa*, sinon, comment expliquer le fait que la plupart des monnaies hephtalites connues proviennent de cachettes découvertes dans des *stūpas*? Qu'on se souvienne de l'attitude de Nīzak devant les ruines du sanctuaire bouddhique de Nowbahar, à Balkh, ou de l'état du bouddhisme au Sud des Portes de Fer, du temps de Hiuan-tsang. Ce pèlerin le trouva florissant et ceci au moment où le zoroastrisme reprenait sa place au Nord de cette ligne de démarcation. Si le bouddhisme reste en faveur auprès des nouveaux maîtres du pays, l'art qui était à son service continue de vivre et de se développer, encouragé par les princes et les marchands enrichis par le négoce. Certes, la physionomie de cet art change, et non sans cause. Plus que jamais le sort des Hephtalites les lie à la Perse sassanide dont ils furent les vassaux avant d'en devenir presque les maîtres. Avant la fin du v^e siècle, et pendant plusieurs décades, ce peuple présida aux destinées d'un véritable empire, empiétant sur l'Iran, l'Inde et le Turkestan chinois, et dut inévitablement jouer le rôle d'introducteur, aussi bien d'éléments iraniens dans l'art bouddhique de la Kachgarie, que de l'art gupta sur le sol de l'Afghanistan moderne. Pour ce dernier courant, certaines fresques de Bāmiyān sont assez révélatrices, et son apparition dans les pays situés à l'Ouest du royaume gupta ne peut, semble-t-il, s'expliquer autrement que par des conquêtes par le royaume chionite de Zābul à la fin du v^e et au vi^e siècle.

Et puisque nous avons été amené à parler de l'art sous les Hephtalites et de ses expressions multiples et variées, qu'on trouve dans le sanctuaire de Bāmiyān, soulignons que le lien qui est susceptible d'être établi entre l'iconographie de certaines fresques de la région de ce centre religieux avec les couronnes des effigies royales des princes chionites de leurs émissions datées du vii^e siècle, soulève une question qui est en étroite connexion avec l'histoire, la religion et

(1) Ménandre, *Fragm.* 18, *F. H. G.*, IV, p. 225-226. — (2) L. de la Vallée Poussin, *Dynasties et histoire de l'Inde*, p. 14.

l'art de ce royaume, et qui touche directement la date des peintures de Kakrak et de certains panneaux de Bāmiyān. L'extension de ce grand sanctuaire et l'installation de ses annexes dans cette vallée, ainsi que leur embellissement progressif, s'arrêtent-ils avec la conquête arabe du Khorasan, ou se poursuivent-ils après cet événement?

Le fait que Hiuan-tsang, qui séjourna en 630 à Bāmiyān, ne mentionne pas dans sa description du sanctuaire les peintures qui ornent les murs du monastère, ne peut certainement pas servir de preuve comme quoi ces fresques, que nous connaissons aujourd'hui, n'existaient pas, du moins en partie, lors de son passage. Cet *argumentum a silentio* pourrait bien ne pas répondre à la vérité historique. Toutefois, les découvertes de Fondoukistan prouvant que ce monastère, si proche de Bāmiyān, était encore orné de niches et de statues, au cours de la seconde moitié du VIIe siècle, permettent d'entrevoir que non seulement les conditions locales à cette époque n'étaient pas défavorables à la vie religieuse bouddhique, mais qu'au contraire elles formaient un climat qui se portait à l'essor de cet art religieux. Si tel fut le sort de Fondoukistan, rien ne s'opposerait à ce que le grand centre de Bāmiyān même ne se fût trouvé dans des conditions analogues.

En fait, Bāmiyān resta en dehors des luttes pendant toute la seconde partie du VIIe siècle, époque qui est marquée par l'effort arabe de conquérir le Tokharestan, et ne figure point parmi les principautés hephtalites ayant résisté aux envahisseurs. Le moine coréen Houei-tch'ao, qui visita Bāmiyān en 727, écrit : «Le roi, les chefs et le peuple, sont très dévôts aux Trois Joyaux; monastères et religieux y sont en abondance»[1], preuve que Bāmiyān poursuit toujours son rôle de grand centre bouddhique. C'est seulement sous le calife Mansūr (754-775) que le prince de Bāmiyān se convertit à l'Islam «volontairement» et épouse la fille du gouverneur du Tokharestan. Ce fait ne semble pas changer grand'chose à l'activité du sanctuaire qui restera en fonction pendant encore un siècle, sa destruction ne datant que de l'année 870, c'est-à-dire du temps où «la grande maison où habitaient les moines et les ermites» fut pillée; de précieuses idoles en or, couvertes de pierres précieuses, furent envoyées à Bagdad où elles arrivèrent le mois de Rabiʿ II de l'an H. 257 (mars 871)[2]. C'est à cette date, d'après Barthold, que fut détruite la capitale qui se trouvait, suivant le témoignage de Hiuan-tsang, au Sud-Ouest des colosses, et que la nouvelle ville fut érigée au Sud-Est de ceux-ci, à l'endroit où gisent aujourd'hui les ruines de Shahr-i-Gholghola, cité qui fut détruite par Gengis Khan en 1221.

Déjà Rowland proposa une date postérieure à Khosroès II pour certaines fresques de Bāmiyān et pour celles de Kakrak[3], et arriva à cette conclusion en partant d'observations différentes des nôtres qui se limitent aux sources historiques, d'une part, et aux emblèmes royaux des princes de Bāmiyān du VIIe siècle, de l'autre.

Cette constatation nous amène à penser que sous les Hephtalites les traditions kouchanes dans l'art bouddhique persistèrent, et qu'elles persisteront même plus tard après la chute de leur dynastie, sous les petits princes qui, sous la suzeraineté turque, auront gardé leurs couronnes,

(1) P. PELLIOT, *in* A. et Y. GODARD et J. HACKIN, *op. cit.*, p. 83.

(2) W. BARTHOLD, dans *Iran*, vol. III, p. 245 (en russe).

(3) *The Wall-paintings of India, Central Asia and Ceylon*, Boston, 1938, p. 55 sqq.



et qui continueront à favoriser l'embellissement des anciens et la construction de nouveaux sanctuaires, en employant des peintres, des modeleurs et des sculpteurs; car, si sous les Kouchans, l'art lapidaire prime, les Hephtalites manifestent une prédilection pour les œuvres peintes, en ronde bosse, en terre armée polychromée, ou en stuc.

Le bouddhisme sous ces nouveaux maîtres, tout au moins dans le Nord de l'Hindou-kouch, ne dut pas plus connaître de période d'abandon que l'art bouddhique ne cessa de se manifester, même sous une nouvelle formule. S'il en fut ainsi, les œuvres littéraires qui, pour ces temps, restaient inséparables de la vie religieuse, devaient exister également. Nous n'en connaissons malheureusement aucune, et ceci malgré une courte allusion de Hiuan-tsang qui signale au Tokharestan du VIIe siècle une richesse d'œuvres littéraires qui dépassait de beaucoup celle des pays voisins. De plus, quelques brefs passages des sources anciennes font également penser qu'à cette époque les sciences et les lettres étaient cultivées. Ainsi, on apprend qu'en 602, un prêtre hephtalite, qui servait à la cour de Chine, rapporta des écrits en sanscrit[1]; qu'en 627-649, la même cour chargea d'une mission dans les pays d'Occident, un hephtalite, *Yan-Ho*, qui occupait un poste de traducteur, dans l'administration chinoise[2]; et qu'une ambassade fut envoyée en Chine par le Kipin en 741, chargée d'écrits astronomiques, de produits pharmaceutiques étrangers, etc.[3] — ce qui, malgré la date relativement basse, pourrait prouver le maintien des traditions.

Les Hephtalites, comme il semble, en dignes successeurs des Kouchans, non seulement ne cherchaient pas à détruire la vie culturelle des peuples qu'ils gouvernaient, mais l'encourageaient plutôt. Comme leurs prédécesseurs, ils étaient appelés à assurer la liaison entre le monde occidental et le lointain Orient par des échanges commerciaux qu'ils favorisaient et dont ils tiraient des bénéfices appréciables. Mais leur civilisation semble n'avoir même pas atteint le niveau de celle des Kouchans. Fut-ce par manque de forces créatrices, ou du fait de leur existence guerrière? Ou bien, faut-il penser qu'étant divisés en deux branches, leur effort commun en fut affaibli? La situation internationale n'était plus la même qu'au temps des Kouchans, et le «climat» du monde contemporain n'était probablement plus aussi favorable qu'à ceux-ci, puisque les Chionites avaient pour voisin de l'Ouest le puissant empire sassanide dont la haute civilisation marqua de son empreinte la leur, et que leurs succès, du côté de l'Inde, furent de très courte durée et assombris par des persécutions religieuses. Le peu que nous connaissions de leur culture matérielle ne permet pas de voir dans les Chionites-Hephtalites des créateurs d'une civilisation qui leur fût propre. Plus que les Kouchans, ce peuple resta le conquérant d'un royaume qu'il défendit par la force de ses armes et où il sut se maintenir tant que les forces hostiles ne le subjuguèrent pas. Les deux fractions du peuple chionite n'eurent pas la même fin et chacune d'elles succomba devant un ennemi et à des dates différents. Ceux du Nord, les Hephtalites, qui luttèrent pendant toute leur existence contre la Perse, reçurent le coup de grâce du peuple nouveau et puissant, venant de l'Est, qu'étaient les Turcs occidentaux. Le royaume de Zābul, ou des Chionites, qui

(1) A. HERRMANN, *Die Hephtaliten...*, p. 578. — (2) E. CHAVANNES, *T'oung pao*, 1904, p. 49, n. 2. — (3) J. MARQUART, *Ērānšahr*, p. 290.

au cours de son histoire marqua une poussée d'expansion vers l'Est, finit ses jours, mais non sans une longue résistance, à la suite du triomphe d'un autre jeune peuple, mais qui, cette fois, venait de l'Ouest, les Arabes. Écrasé, mais n'ayant pas succombé, le peuple des Chionites-Hephtalites sut trouver assez de force de conservation pour se maintenir à travers les âges dans des îlots, dont au moins un existe encore de nos jours à Badakhshān, et par ce fait même prit une part, peut-être réduite, mais très probable, dans la formation de l'État moderne de l'Afghanistan.

## LISTE DES ABRÉVIATIONS.

*A. J. S. L. L.* = *American Journal of Semitic Languages and Literatures.*
*A. M. I.* = *Archäologische Mitteilungen aus Iran.*
*A. S. I. A. R.* = *Archaeological Survey of India. Annual Report.*
*B. E. F. E. O.* = *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient.*
*B. G. A.* = *Bibliotheca Geographorum Arabicorum.* Edidit M. J. de Goeje.
*B. M. Cat.* = *British Museum Catalogue of Coins.*
*B. S. O. S.* = *Bulletin of the School of Oriental Studies* (University of London).
*F. H. G.* = *Fragmenta Historicorum Graecorum.*
*J. A.* = *Journal asiatique.*
*J. A. O. S.* = *Journal of the American Oriental Studies.*
*J. A. S. B.* = *Journal of the Asiatic Society of Bengal.*
*J. H. S.* = *Journal of Hellenic Studies.*
*J. R. A. S.* = *Journal of the Royal Asiatic Society.*
*M. A. S. I.* = *Memoires of the Archaeological Survey of India.*
*M. D. A. F. A.* = *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan.*
*N. C.* = *Numismatic Chronicle.*
*O. L. Z.* = *Orientalistische Literaturzeitung.*
*R. E. P. W.* = Pauly-Wissowa-Kroll, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft.*
*Sb. P. A. W.* = *Sitzungsberichte der preussischen Akad. der Wissenschaften zu Berlin.*
*Sb. K. A. W. W.* = *Sitzungsberichte der kaiser. Akad. der Wissenschaften in Wien.*
*W. Z. K. M.* = *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.*
*Z. D. M. G.* = *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.*
*Z. I. I.* = *Zeitschrift für Indologie und Iranistik.*

# TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE.

# TABLE DES PLANCHES.

13. Monnaie de Mardhānšāh (voir fig. 49).
14. Monnaie de Vakhba, roi de Zābul (voir fig. 50).
15. Monnaie de Vakhba, roi de Zābul (voir fig. 51).
16. Monnaie de Vakhba, roi de Zābul.

Planche V........... 1. Monnaie d'un sri, yabgou, šāh (voir fig. 53).
2. Monnaie d'un sri, yabgou, šāh.
3. Monnaie d'un tegin, roi du Khorasan (voir fig. 52).
4. Monnaie d'un tegin, roi du Khorasan.
5. Monnaie de Napkī Malkā (voir fig. 54).
6. Monnaie de Napkī Malkā (voir fig. 55).
7. Monnaie de Napkī Malkā (voir fig. 57).
8. Monnaie de Napkī Malkā (voir fig. 58).
9. Monnaie d'un sri šāhi (voir fig. 62).

Planche VI......... 1. Aureus de Vāsudeva III, forme scyphate. Bibl. Nat., Cabinet des Médailles.
2. Aureus de Bahrām, forme scyphate. D'après E. Herzfeld, *op. cit.*, pl. I, 7 *b*.
3. Aureus de Hormizd, forme scyphate. D'après E. Herzfeld, *op. cit.*, pl. II, 15 *b*.
4. Aureus de Bahrām, forme scyphate. D'après E. Herzfeld, *op. cit.*, pl. III, 18 *a*.
5. Aureus de Kidāra, forme scyphate. Bibl. Nat., Cabinet des Médailles.
6. Aureus de Kidāra, forme scyphate. Bibl. Nat., Cabinet des Médailles.
7. Monnaie d'un roi de Zābul, forme scyphate. Musée de Kaboul (voir fig. 34).

Planche VII........ 1. Cachet Nicolo (voir fig. 65).
2. Intaille en cristal de roche (voir fig. 63).
3. Empreinte sur une jarre du Musée de Kaboul, provenant de Shahr-i-Zohāk, près Bāmiyān (voir fig. 66 et 67).
4. Empreinte du cachet d'Iwdag, roi de Khottal (voir fig. 68).

Planche VIII........ 1 et 2. Coupes en argent du Musée de l'Ermitage.

# INDEX.

## A

B



C







D



E

F



G



H







I

N





O



P



Q



R

S







T

U



V



W







Y



Z

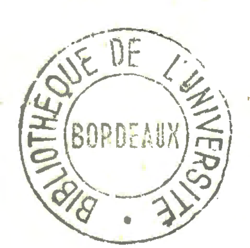


χ

# INDEX DES MOTS GRÈCS.



# TABLE DES MATIÈRES.



BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ
BORDEAUX



1



2



3

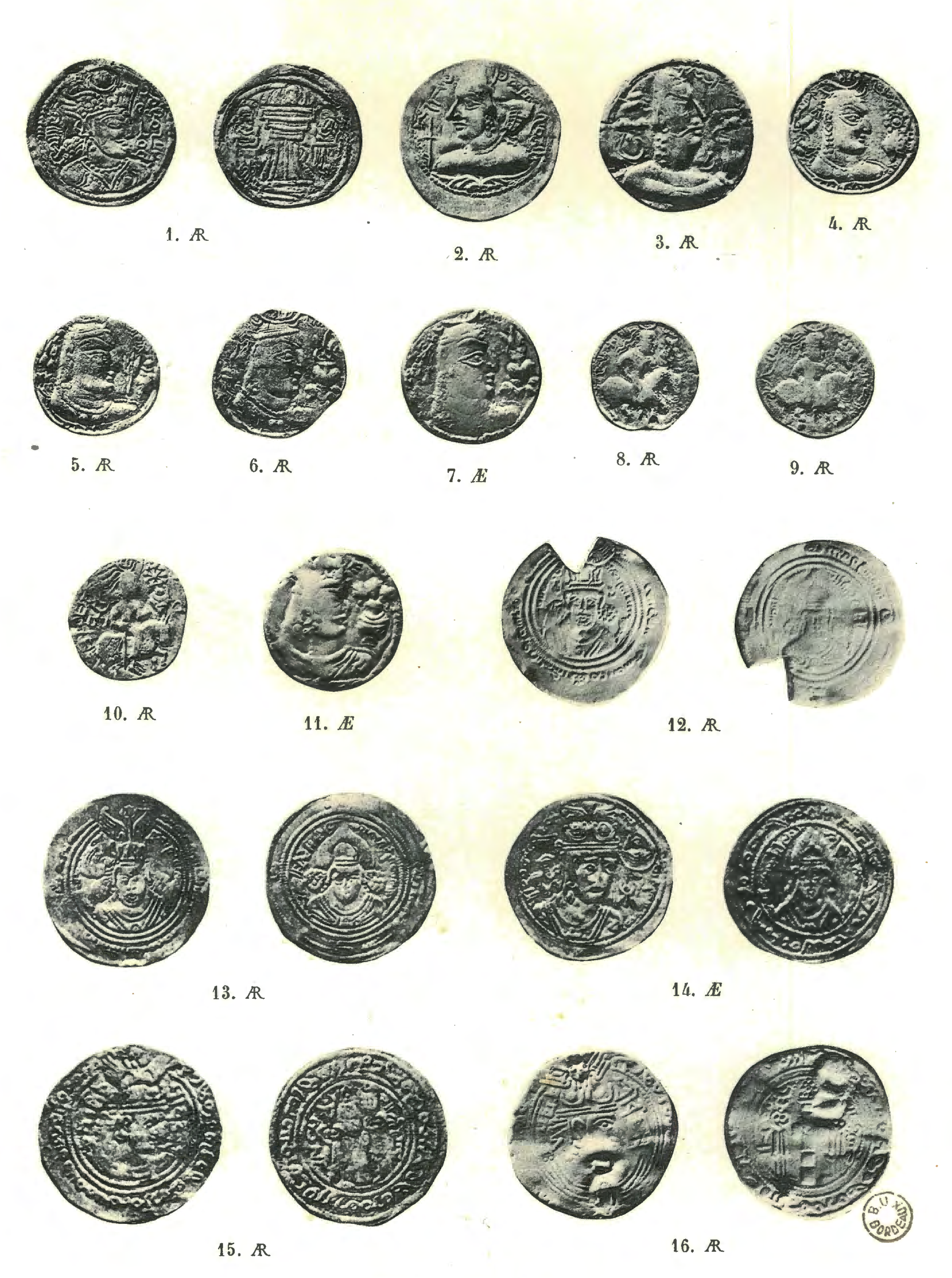
Kohistan. Rive gauche du Panjshir.



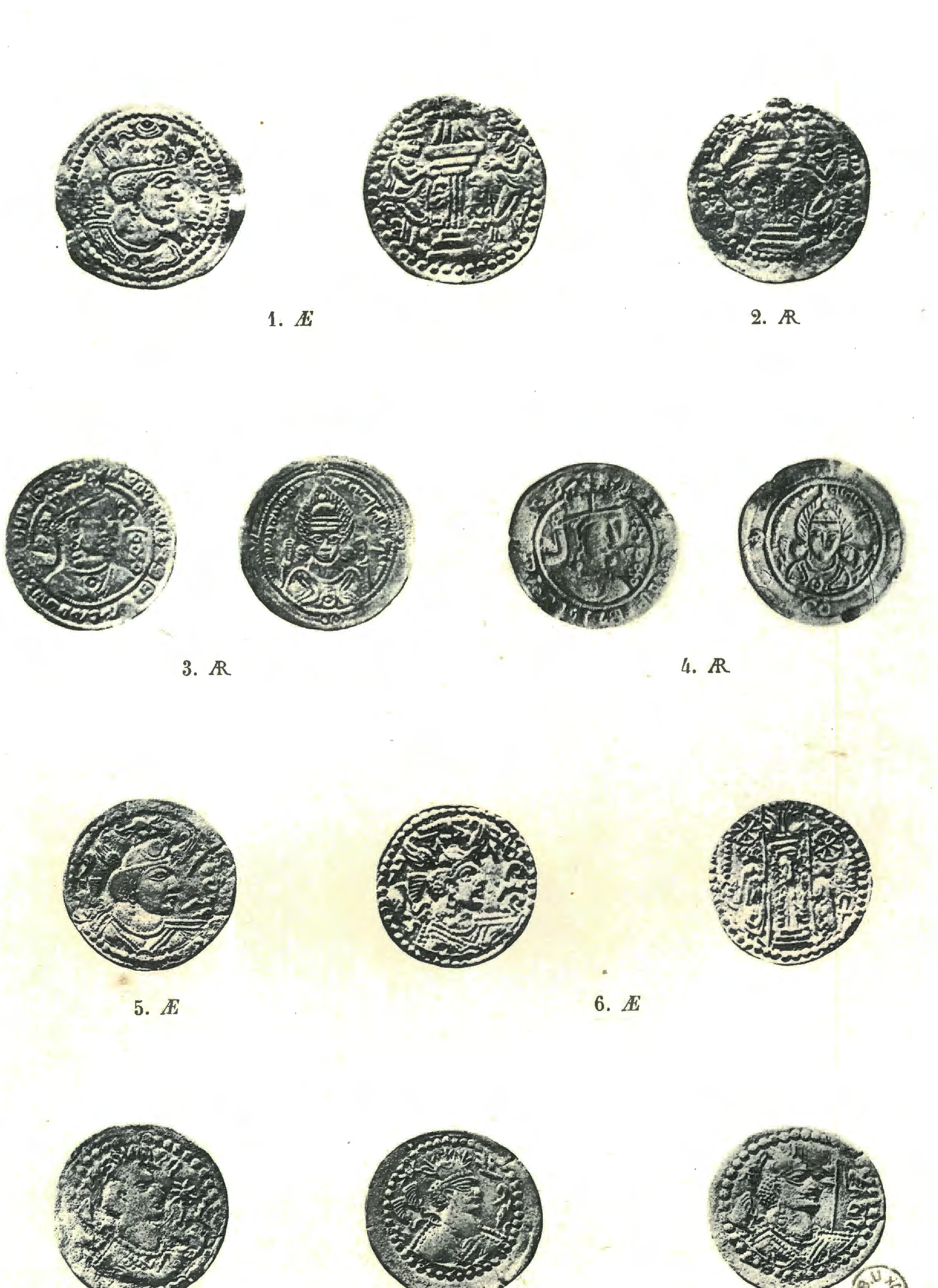

Monnaies des rois hephtalites.




Monnaies des princes de Tokharestan, de Bāmiyān
et des gouverneurs arabes.




Monnaies des rois de Zābul.




7. Æ 8. Æ 9. Æ

B.U. BORDEAUX

Monnaies des princes turcs occidentaux
et de Napki Malkā.



Monnaies de forme scyphate.
1. Vāsudeva III; 2-4. Princes sassanides des Balkh; 5-6. Kidāra; 7. rois de Zābul.

B.U. BORDEAUX



1



2



3

4

Intailles à légendes tokhariennes.

B.U. BORDEAUX



1



2

Coupes en argent du Musée de l'Ermitage.

EN VENTE :

**AU CAIRE** : chez les principaux libraires et à l'Institut français d'Archéologie orientale, 37, Shareh El-Mounira.

**A PARIS** : à la Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice.

**A LA HAYE** : chez Martinus Nijhoff, 9, Lange Voorhout.

